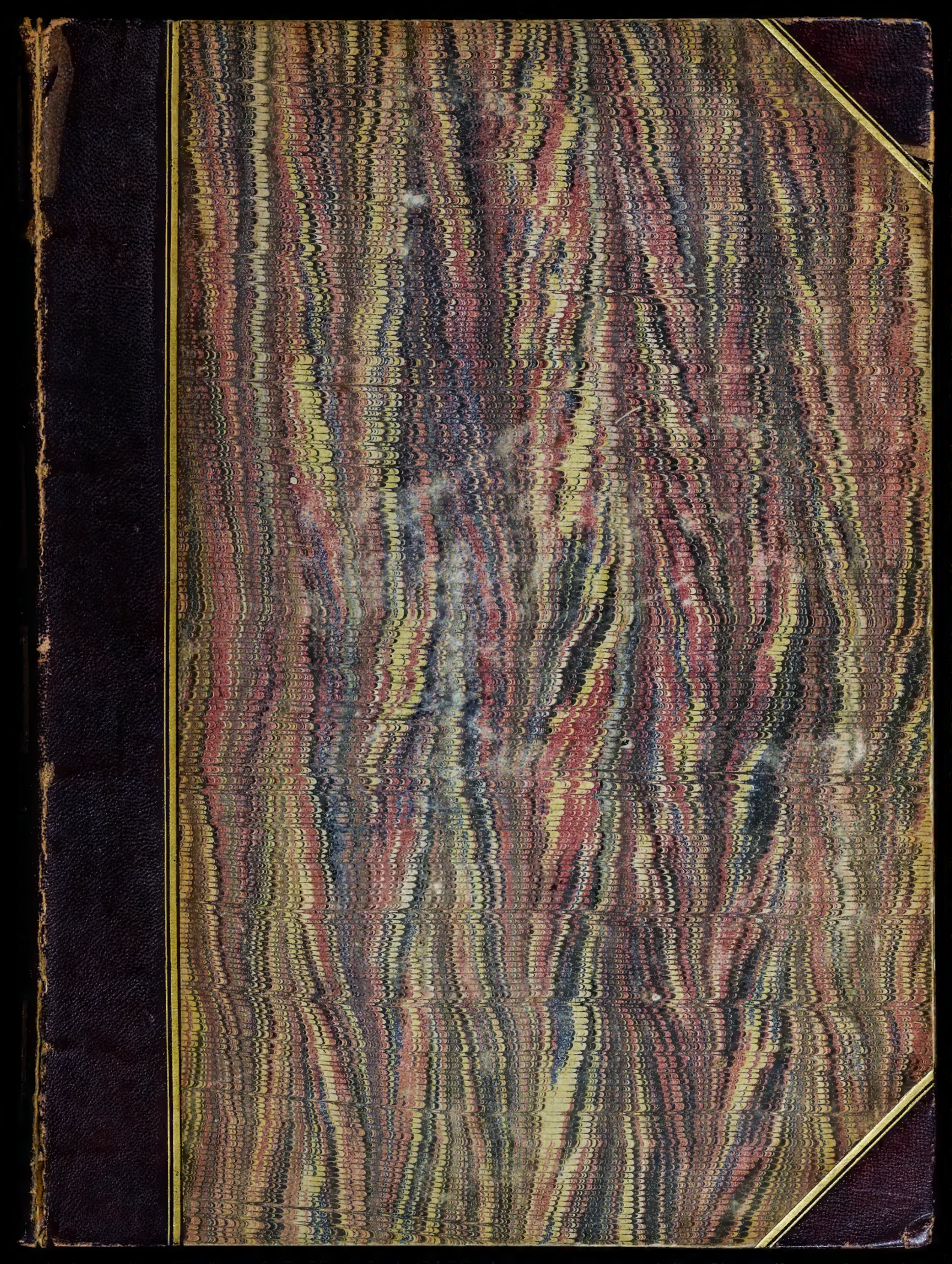
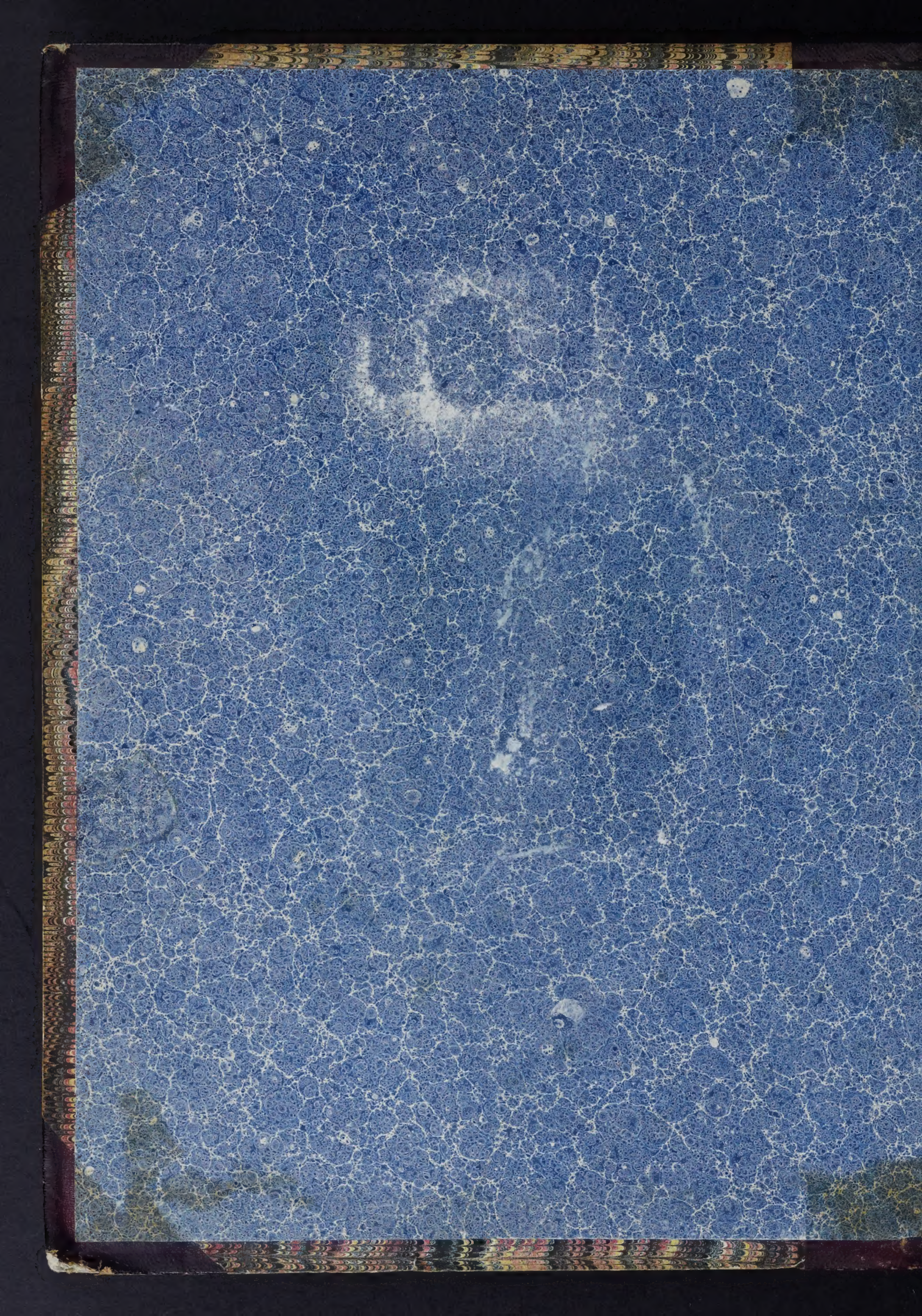
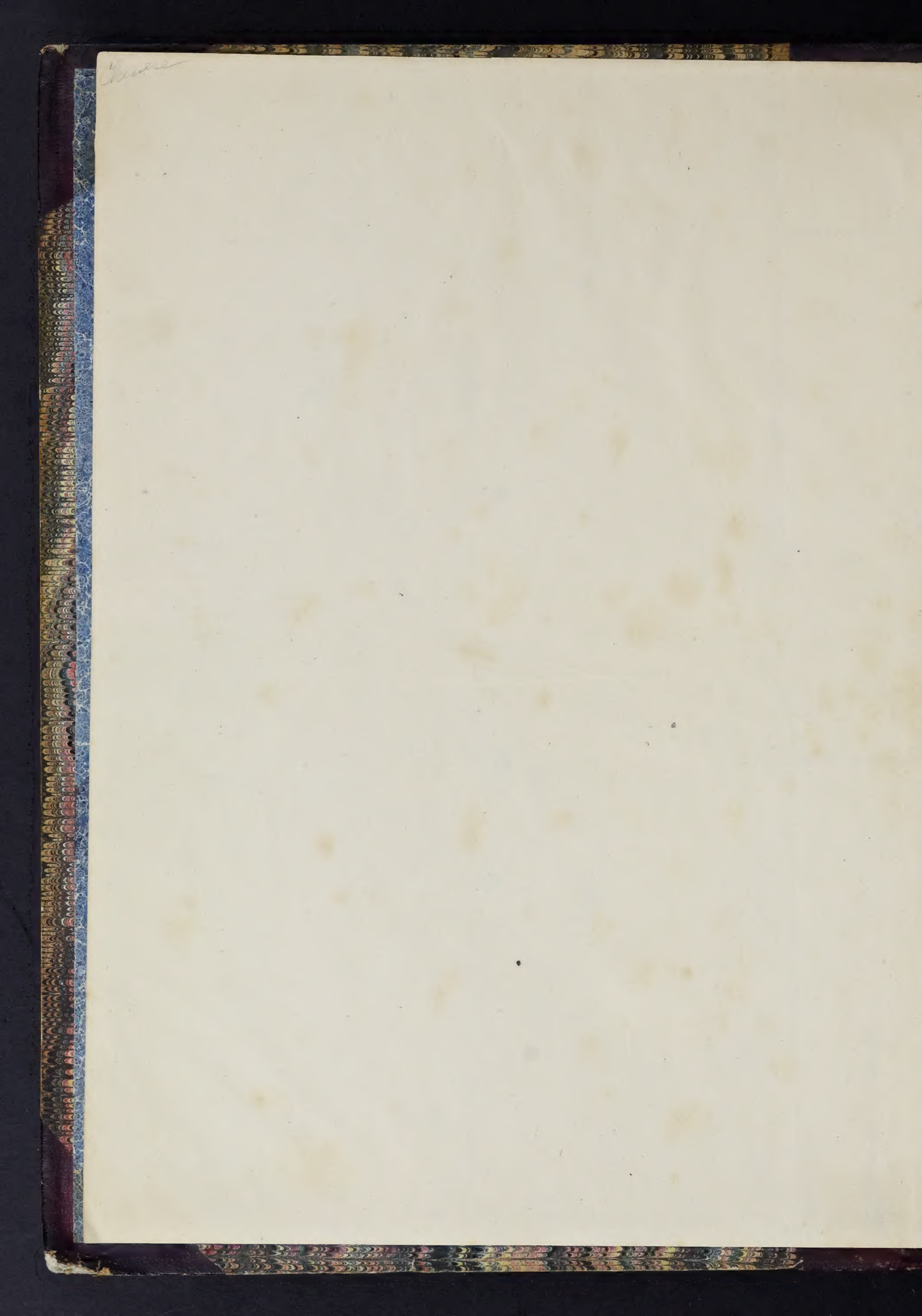


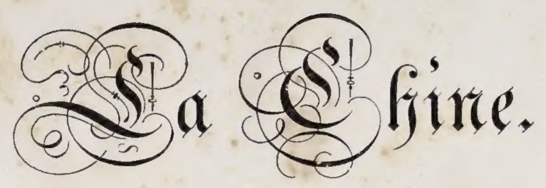






97 plates

Vol 2



La Chine.

MOEURS, USAGES, COSTUMES,

Arts et Métiers,

Peines Civiles et Militaires,

Cérémonies Religieuses,

Monuments et Paysages,

D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX DU PÈRE CASTIGLIONE, DU PEINTRE CHINOIS PU-QUA, DE W. ALEXANDRE, CHAMBERS, DADLEY, ETC.

PAR MM. AUBRY-LE COMTE, DEVERIA, GRÉVÉDON, RÉGNIER, SCHAAL, SCHMIT, THÉNOT, VIDAL,
ET AUTRES ARTISTES CONNUS.

Avec des Notices explicatives et une Introduction,

PRÉSENTANT

L'ÉTAT ACTUEL DE L'EMPIRE CHINOIS, SA STATISTIQUE, SON GOUVERNEMENT, SES INSTITUTIONS, LES CULTES QU'IL ADMET OU TOLÈRE, ET LES GRANDS CHANGEMENTS POLITIQUES QU'IL A SUBIS JUSQU'A CE JOUR.

PAR D. B*** DE MALPIÈRE.

IIme Volume.

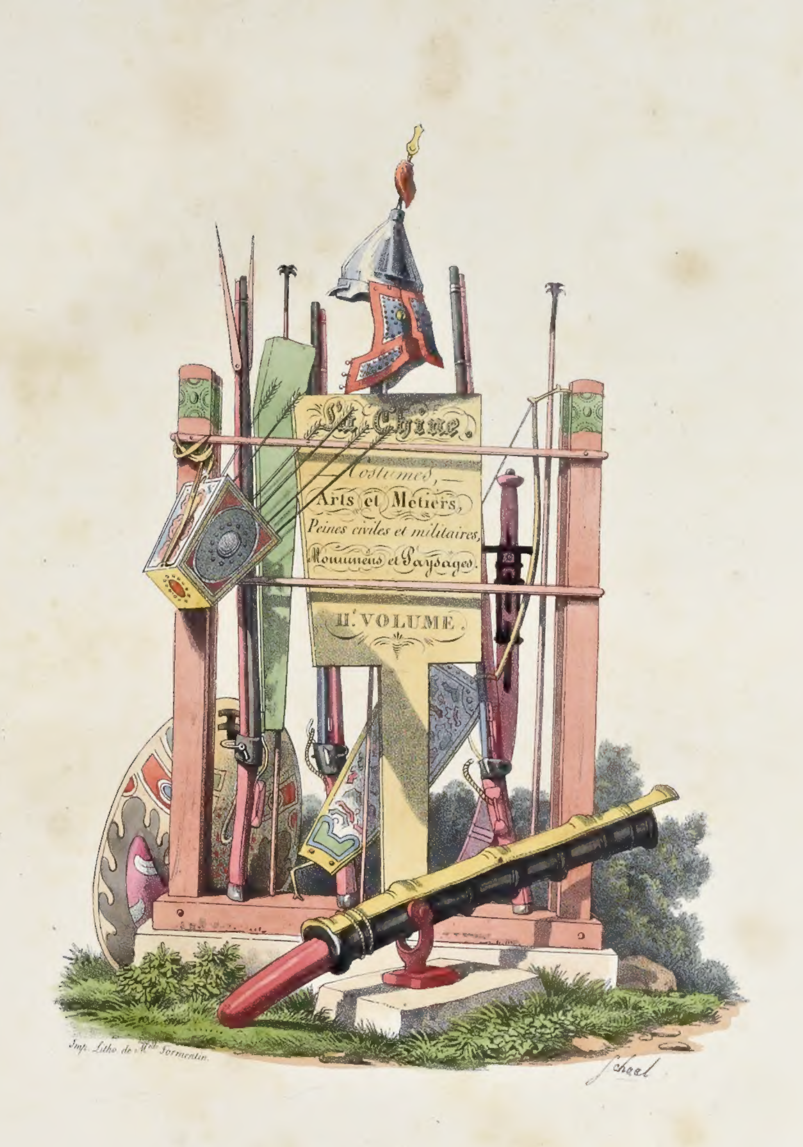


PARIS.

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE ST-DENIS, N° 180.
GOUJON ET Mlle FORMENTIN, RUE ST-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 59.
FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXVII.

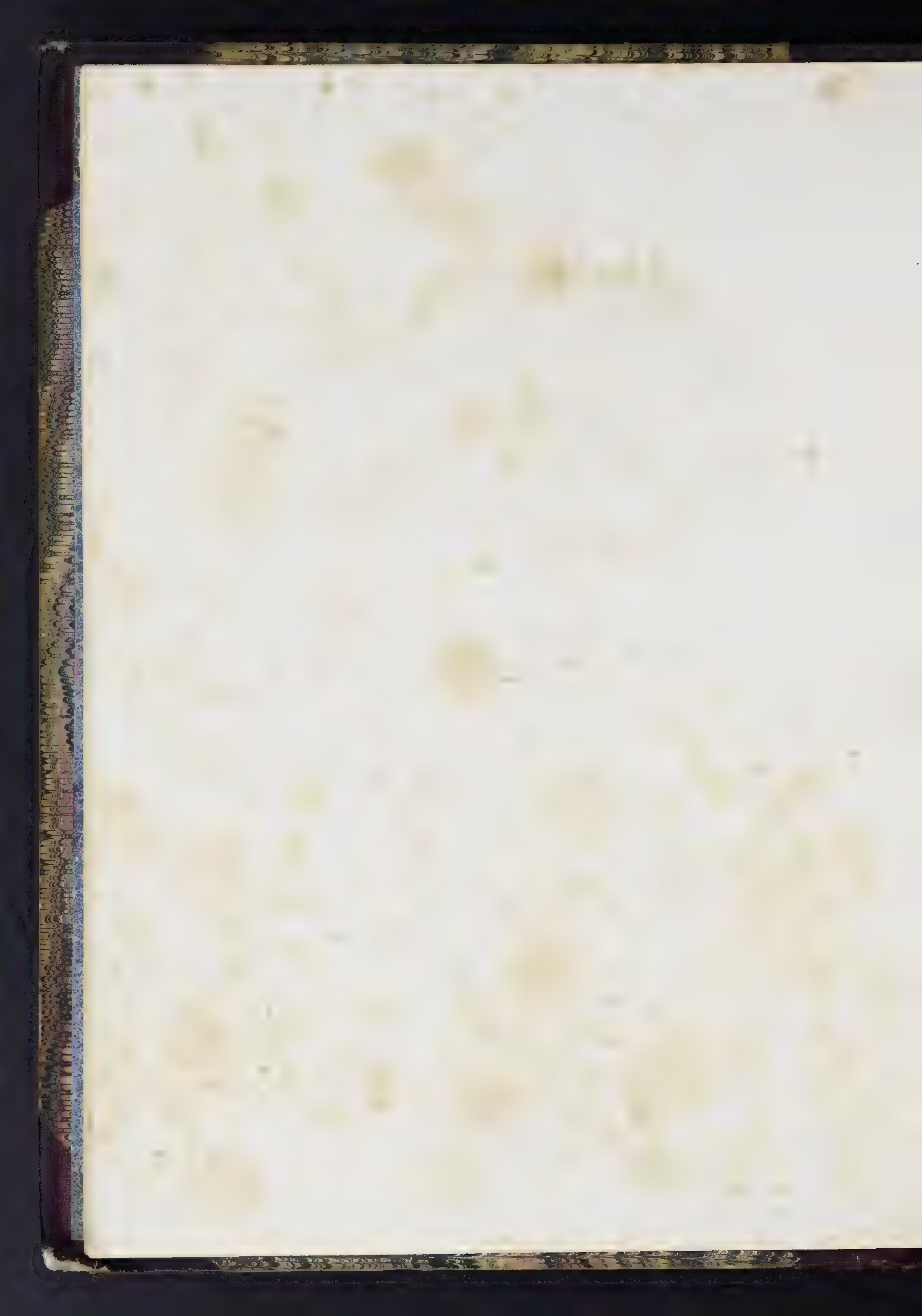
IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.


La Chine.
Costumes,
Arts et Metiers,
Peines civiles et militaires,
Monumens et Paysages.
IIe VOLUME.
Imp. Litho de Mlle Formentin.
Schaal

Frontispice du second volume.

On a réuni en forme de trophée les différentes espèces d'armes, soit offensives, soit défensives, en usage parmi les Chinois. Ces instruments de mort, tels que les fantassins et les cavaliers, les archers et les artilleurs les emploient, sont rangés sur un râtelier d'armes, sorte de châssis double, en bois peint, que l'on rencontre fréquemment en Chine, auprès des postes militaires et des dépôts d'armes, le long des grandes routes et des canaux, et devant les corps-de-garde placés aux portes des villes fortifiées.

On y distingue le casque de fer, le carquois et l'arc, dans son étui, du cavalier tartare; l'épée recourbée et le bouclier à tête de monstre du fantassin-tigre de guerre; deux mousquets à mèche et une carabine de rempart, avec ses deux supports à pointe aiguë. On remarque, plus en avant, un petit canon monté sur un affût de pierre, dont une douve de bambou cache la lumière. Ces sortes de pièces en usage chez nous au quinzième siècle, dans l'enfance de l'artillerie, ne peuvent être de quelque utilité que sur les murs d'une forteresse assaillie par des paysans indisciplinés, en insurrection.





Pai-Lou. (Porte triomphale)
Construit en bois

Paï-Lou (porte triomphale) en bois.

Que penser de l'esprit philosophique qui semble avoir présidé, en des temps inconnus, à l'organisation du gouvernement chinois, quand on voit que ses institutions, vieillies, dénaturées, conservent cependant encore l'empreinte du génie étonnant qui les fonda? Les tribunaux, dont la politique profonde ne devait accorder qu'au mérite les hautes distinctions sociales, existent encore. Actuellement encore, les belles actions du guerrier, du grand administrateur, anoblissent ses ancêtres, et non ses descendants; et des Arcs de triomphe élevés à l'entrée des villes, dans les rues des cités populeuses, sur les grandes routes, perpétuent la mémoire du magistrat vénéré, que la crainte de blesser l'homme puissant, que l'espoir d'obtenir la faveur d'une autorité usurpatrice, n'a pu faire dévier du sentier de l'honneur. Mais ces constructions qui consacrent la renommée du héros dont le bras s'est signalé pour la défense de l'état, du savant modeste, dont les lettres et les arts ont gardé le souvenir et propagé les utiles découvertes; ces constructions multipliées ont aussi une autre destination : le législateur, en récompensant les actions vertueuses des pères, encourage de la sorte les efforts généreux des enfants, que nul sacrifice n'étonne pour mériter à leur tour les hommages de la postérité.

Ces Paï-Lou érigés par la munificence publique, ou établis aux frais du gouvernement, sont plus ou moins compliqués dans leur architecture. Comme les portes d'entrée des palais chinois, ils offrent ordinairement trois ouvertures, dont la principale (celle du milieu) n'est que pour les grands dignitaires de l'empire; mais quelquefois aussi ils n'ont qu'une seule ouverture. Les plus beaux Paï-Lou sont de marbre, les plus simples ne sont que de bois. Les quatre pied-droits qui supportent l'entablement et la corniche de ceux que l'on bâtit en granit ou en pierre, sont ordinairement formés d'un seul bloc, souvent de la longueur de trente pieds. C'est sur les traverses et les frises, posées horizontalement, que se trouvent les inscriptions en lettres d'or. Des toits projetés en avant, et richement sculptés, servent de couronnement à l'édifice.

Les portes triomphales représentées dans ce dessin s'élèvent à l'entrée de la cité de *Ning-Po*, où l'on en trouve d'autres encore, et parmi ces dernières quelques-unes qui n'ont que deux piliers, comme celle que l'on voit ici sur le second plan. L'inscription tracée sur le premier Paï-Lou peut être traduite de cette manière :

« Par la munificence auguste de S. M. Impériale, le premier jour de la 59e « année de Kien-Long, ce monument triomphal fut érigé en l'honneur de Tchoung-« ga-chung, le plus savant et éminent docteur de tout l'empire, et l'un des « Mandarins du Tribunal suprême de la guerre. »



Charpentier

Charpentier.

Fou-hi, le premier des trois législateurs de la Chine, qui régnait, suivant quelques unes de leurs annales, 21, 130 ans avant notre ère vulgaire, et seulement 2953 ans, selon d'autres fastes, tout aussi fabuleux, puisqu'il aurait existé avant le déluge, est regardé par les premiers historiens comme l'inventeur des arts. Ils attribuent à ce sage monarque, qui régna 115 ans, l'invention de l'astronomie, de la musique et des instruments à cordes; des filets pour la pêche, et de l'art de cuire les viandes.

Tous les peuples ont eu leurs fondateurs; et ces fondateurs, fils des dieux et dieux eux-mêmes (car la reconnaissance des peuples qui sortent de la barbarie les porte, autant que la vanité nationale, à diviniser leurs souverains quand ils ont cessé de vivre), ces fondateurs vénérés furent regardés comme les auteurs de toutes les créations utiles. N'est-il pas plus naturel de croire que ces inventions furent suggérées par la routine ou par le tâtonnement à de simples artisans, et qu'on en a fait honneur aux princes sous le règne desquels ils vivaient?

Tout prouve que les Chinois ont connu, depuis les temps les plus reculés, non-seulement les industries de nécessité première, mais d'autres encore de décoration et de pur agrément. Tout atteste chez eux qu'ils étaient parvenus à une haute civilisation, quand les races qui furent les plus célèbres étaient encore à leur berceau. Mais ils sont restés stationnaires; et devant les nations modernes de l'Europe, ce n'est plus qu'un peuple tombé dans l'enfance.

On a dit que le dernier période de la perfection dans les arts est celui où l'artiste exécute, avec peu d'outils, les travaux les plus difficiles. La plupart des arts mécaniques sont parvenus à cet état d'avancement en Chine; et souvent plusieurs métiers, séparés chez nous, sont réunis chez le peuple chinois, et constituent un seul métier. C'est ainsi que l'état de menuisier et de charpentier est toujours exercé par un seul individu.

Cet artisan ambulant porte tous ses outils, excepté sa scie, dans une boîte. Le bâton qui aide sa marche est à-la-fois sa toise et sa règle, et il se sert alternativement de sa boîte, soit comme d'un siége, soit comme d'un établi. L'adresse des ouvriers chinois à se servir de leurs pieds surpasse tout ce qu'on pourrait en dire.



Porteur de Palanquin

Porteur de palanquin.

Toutes les fois que l'Empereur sort de son palais et se montre en public, c'est dans un palanquin, dont la forme se rapproche singulièrement de celle des chaises à porteurs dont on se sert en Europe ; usage, au reste, que nous tenons évidemment des Chinois, comme la mode plus récente des ombrelles.

Mais cet usage général de se faire porter par des hommes n'offre rien, en Chine, qui rappelle la mollesse asiatique, la recherche de volupté d'un nabab de l'Inde. Dans le palanquin chinois on est assis et non couché, et de simples bambous y sont attachés. Pour les occasions ordinaires, deux paires de porteurs suffisent; quelquefois on emploie quatre paires ou huit hommes. Il faut de grandes occasions pour voir attelés à la chaise de Sa Majesté seize hommes ou huit paires de porteurs. Ce sont tout simplement des gens du peuple, d'une belle taille et vigoureux, les premiers qui se trouvent sous la main, qu'on destine à cet emploi. Leur costume consiste en un vaste et long surtout jaune, à fleur; c'est la livrée impériale. On n'a point oublié que la couleur jaune a été adoptée, par la famille régnante, comme la plus noble, celle de l'or, le premier, le plus précieux des métaux.

La manière dont on s'y prend pour faire transporter à plusieurs hommes soit un palanquin, soit tout autre fardeau, plus ou moins lourd, est trop ingénieuse pour que nous n'essayions point d'en retracer aux yeux la disposition, si simple, et pourtant si difficile à faire suffisamment comprendre par une description, quelque détaillée qu'elle soit.

A. *Palanquin* ou *fardeau*. Des sangles ou cordages le fixent sur les deux plus longs bambous. Les objets les plus fragiles ne courent ainsi aucun risque d'être fracturés. Si deux hommes ne suffisent pas pour chacun des deux bambous principaux, on fait croiser chaque bout par un autre bambou plus court, qui repose sur les épaules de deux autres hommes. On peut ainsi à volonté augmenter le nombre des porteurs, en multipliant les traverses de bambou, et chacun d'eux porte une partie égale d'un fardeau très-considérable. Les numéros indiquent ici seize porteurs ; en croisant encore une fois les bambous, on en emploierait trente-deux.



Jeunes Chinois faisant combattre des cailles

Joueurs faisant combattre des cailles.

Rien de plus commun en Chine que d'élever des cailles, afin de faire battre ces oiseaux entre eux. C'est pour le même objet, et par des procédés à-peu-près semblables, que l'on dresse des coqs en Angleterre. Les mâles des cailles, provenant de bonne race, sont traités avec un soin tout particulier; leurs possesseurs les habituent de bonne heure à être prompts à l'attaque comme à la défense, et l'ardeur qu'ils montrent égale celle des meilleurs coqs de combat de la Grande-Bretagne.

Ce n'est point seulement en Chine et de nos jours que l'homme, cruel jusque dans ses délassements, a cru pouvoir tirer parti de l'instinct belliqueux de ces oiseaux voyageurs. Autrefois, dans Athènes, on prenait plaisir à dresser les mâles des cailles au combat (1), à la manière des coqs. Maintenant on voit encore, à Naples, la foule empressée courir à ces spectacles comme à un combat de gladiateurs. On est toujours surpris qu'un oiseau si faible montre autant d'audace et de valeur.

Les luttes des cailles, sévèrement prohibées par les lois, ne sont que trop favorisées par les Mandarins; souvent même ce sont eux qui dirigent sous main ces sortes de spectacles. C'est un des divertissements favoris des Eunuques, quand ils sont de service au palais. Ils risquent en paris des sommes énormes, et le gain de la gageure dépend de l'issue du combat. S'il arrive, vers la fin de la bataille, que les deux champions tombent en même temps expirant sur l'arène, le vainqueur déclaré est toujours celui des deux combattants qui s'est efforcé de donner le dernier coup de bec à son adversaire.

Le personnage qui fume, et tient à la main un rouleau de pièces de monnaie enfilées à un cordon, est en train de parier avec l'individu qui porte une plume renversée derrière son bonnet. Il arrive trop fréquemment que le combat de deux cailles décide de la fortune, de l'existence, en quelque sorte, de toute une famille : trop fréquemment encore les femmes et les enfants de l'insensé, dont la manie des paris a égaré la raison et le cœur, passent comme valets et concubines dans la maison du joueur heureux qu'un hasard a fait triompher.

(1) La caille (coturnix) est un oiseau de passage du genre des perdrix. Leur grosseur et leur plumage diffèrent peu dans les différents climats, tel qu'à la Gambra, à Cayenne, en Europe. La caille des îles Malouines et celle de Madagascar sont comme dorées; celle du Mexique est huppée. Les mâles de la caille de Java aiment beaucoup à se battre. La *fraise*, ou caille de la Chine, ainsi nommée par Buffon, à cause de l'espèce de fraise blanche qu'elle a sous la gorge, et qui tranche d'autant plus que son plumage est d'un brun noirâtre, est plus petite que notre caille; on la retrouve aux Philippines. Les fraises de la Chine ont cela de commun avec les cailles de nos climats, qu'elles se battent à outrance les unes contre les autres, surtout les mâles, et que les Chinois font à cette occasion des gageures considérables, chacun pariant pour son oiseau, comme on fait en Angleterre pour les coqs. (Bomare.)



Jeunes Paysans ramassant du fumier

Jeunes paysans ramassant du fumier.

On ne saurait se faire une idée du nombre considérable d'individus occupés à ramasser, à préparer en blocs solides toute espèce de substance, de détritus, propres à fumer les terres. C'est une des occupations journalières de la basse classe, celle surtout des enfants et des personnes avancées en âge.

Il faut avouer que dans nos provinces les mieux cultivées maintenant, et même en Angleterre, en Belgique, peu de fermiers, peu d'horticulteurs peut-être, pourraient se flatter de connaître la valeur des engrais, et tout le parti qu'en peut obtenir l'économie rurale, aussi bien que l'agriculteur chinois (1).

Rien de plaisant, dit W. Alexandre, comme l'acharnement, la rapacité d'une troupe d'enfants qui suivent à la piste un voyageur et sa monture : *For the chance of catching what the animal may emit*, ajoute-t-il, *which is immediately caught up, and thrown into the basket; and if the traveller himself should contribute his portion, it is considered as more valuable than that from the animal.*

(1) « Les Chinois regardent les engrais comme un objet si important, que des multitudes de vieillards, de femmes, d'enfants, sont constamment occupés à chercher des immondices dans les rues, sur les grands chemins, au bord des canaux et des rivières. Après la fiente des oiseaux, le fumier que préfèrent les cultivateurs chinois, est celui que préféraient aussi les Romains, au témoignage de Columelle ; ce sont les matières qu'on transporte la nuit hors de Londres, et dont on fait dans les environs de cette ville le même usage qu'en Chine..... Cet engrais est mêlé en petite quantité avec une portion de terre grasse, et on en fait des gâteaux, que l'on met sécher au soleil. C'est alors un objet de commerce ; les fermiers qui achètent ces gâteaux ne les emploient jamais dans un état compacte, mais ils les jettent avec toute espèce de fiente, toutes sortes de matières végétales, telles que des feuilles, des racines, des tiges de plantes, du limon des canaux, des débris d'animaux, jusqu'à la barbe et les cheveux, que les barbiers mettent soigneusement à part, dans des fosses préparées à cet effet. On délaie ce fumier avec le plus d'urine possible, ou avec de l'eau, et on le répand sur la terre labourée. On place dans les environs des fermes, sur les bords des chemins, de grands vases enterrés jusqu'aux bords, afin que les passants puissent s'en servir. On bâtit pour le même objet des maisonnettes où sont des réservoirs construits avec assez de solidité, pour que ce qu'ils reçoivent ne puisse pas se perdre dans la terre, et on jette de temps en temps de la paille par-dessus, afin d'empêcher l'évaporation. Les Chinois, enfin, attachent tant de prix au principal des ingrédients qui constituent leur engrais, que le vieillard le plus cassé, le plus impotent, n'est jamais regardé comme inutile à la famille qui le nourrit. (*Voyage* de MACARTNEY). » Cette note explique suffisamment pourquoi nous n'avons pas cru devoir traduire la phrase anglaise qui termine notre notice, et indique la cause de l'obstination des enfants à guetter les moindres actions du cavalier, beaucoup plus précieux pour eux que le cheval.



Fourreur

Fourreur.

Ce marchand ambulant offre aux amateurs diverses bandes de fourrure, plus ou moins précieuses, et des queues de raton ou de quelque autre animal estimé pour son pelage. Ces pelleteries servent aux Chinois à garnir le collet et le bout des manches de leurs robes d'hiver. Quand le froid est vif, ils ajoutent à ce costume une espèce de manteau, doublé entièrement de la peau de quelque fauve. Lorsqu'il tombe de la pluie, et qu'ils tournent le côté du poil en dehors, rien de grotesque comme cet accoutrement.

« Les Chinois, dit l'abbé Grosier, ont le cou absolument nu quand il fait chaud; mais lorsqu'il fait froid, ils le couvrent d'une bande de satin, de zibeline ou de peau de renard. Ce collier tient à leur veste, qui en hiver est fourrée de peau de mouton, ou piquée de coton et de soie. Celle des gens de qualité est entièrement doublée de belles peaux de zibeline, qui leur viennent de Tartarie, ou de belles peaux de renard, avec un bord de zibeline : ils la portent doublée d'hermine au printemps. Ils endossent aussi par-dessus la veste un surtout à manches larges et courtes, qui est doublé et bordé de la même manière.

« Ils ont aussi pour l'hiver une autre coiffure : c'est un bonnet fort chaud, bordé de zibeline, d'hermine ou de peau de renard, et surmonté d'un flocon de soie rouge. Ces bordures coûtent quelquefois jusqu'à cinquante taëls (1). »

Les queues de renard, de raton ou rackoon (2) remplacent, sur les bonnets moins précieux, la touffe de crin que les jambes de certaines vaches du pays fournissent, et qui se teint facilement d'un rouge éclatant. Ces sortes d'ornements sont permis à tous ceux qui veulent en faire usage dans la classe intermédiaire. Bien que les forêts de la Chine abondent en bêtes sauvages de toute espèce, les steppes de la Tartarie, de la Sibérie, lui fournissent de nombreux articles de pelleterie. Mais de toutes ces fourrures celle du loutre marin, que l'on tire, depuis quelques années, de la côte nord-ouest de l'Amérique, est avec raison la plus estimée, comme réunissant à la chaleur de la laine la finesse et le lustre de la soie écrue.

Notre fourreur, par la disposition de son costume, laisse en évidence un article d'habillement qui n'a pas encore été décrit. Cette espèce de gibecière, placée comme celle de nos charlatans, est une poche; les Chinois n'en portent qu'une, et elle est ordinairement cachée par leur habillement de dessus. Cette poche, partie essentielle du costume, en est cependant séparée; ils la fixent devant eux, et l'attachent autour des reins avec des cordons.

(1) Le taël représente une valeur de cinq francs.

(2) Le raton, que les Anglais appellent *rackoon*, est un genre de mammifères carnassiers plantigrades, démembré de celui des ours de Linné, dont la fourrure, douce et épaisse, est à-peu-près de la nature de celle du renard. Sa queue a 8 à 9 pouces de long; la couleur générale de son pelage est le gris noirâtre.



Voyageur a pied

Voyageur à pied.

Le petit nombre de piétons que l'on rencontre sur les routes, dans un pays où tous les transports se font par eau, où le plus mince laboureur a son palanquin, se compose d'hommes de métier et de marchands colporteurs. Le costume de ces derniers est très-commun dans la classe moyenne. Il consiste en un justaucorps de soie, avec un collet de velours, à travers lequel passent les manches de la veste de dessous. Les bas sont de coton ouatté et piqué. Le haut forme un rebord fabriqué de même. Les souliers sont ornés d'une espèce de broderie. La pipe de ce marchand, sa bourse, un mouchoir de parure, l'étui qui renferme son couteau et les baguettes qui lui servent pour manger, sont suspendus à sa ceinture (1). Dans le panier qu'il porte à son bras, on distingue des nids de salangane (2) : c'est, avec les nerfs de cerfs, les pates d'ours, les nageoires de requins, l'un des mets les plus recherchés des Apicius chinois. Ces nids, doués, dit-on, d'une vertu toute particulière, forment, dissous dans l'eau, une épaisse gelée, et communiquent à toute espèce d'aliments, combinés avec leur suc précieux, une saveur, un fumet, délectables. C'est le *nec plus ultrà* de la gastronomie chinoise, et *le plus rare présent des génies*, aussi bien que le *gin-seng*, ou racine d'immortalité, que dix mille soldats sont chargés tous les ans, par décret impérial, d'aller récolter dans les déserts de la Tartarie.

Les *saroy-boura* ou nids d'oiseaux sont d'un prix très-élevé. C'est un objet de luxe, qui ne se montre, comme la poule au gin-seng, que sur les tables des princes et des grands seigneurs. Le dernier plan offre une vue de Han-Tcheou-Fou.

(1) « Très-souvent ils attachent à cette ceinture une paire de quai-tsée. » Ces petits bâtons, qui leur servent de cuillers et de fourchettes, se trouvent dans tous les cabinets des curieux. Les Chinois n'ont devant eux à table ni assiettes, ni serviettes, et ne se servent des mouchoirs pendus à leur côté que pour s'essuyer les lèvres...... Ils emploient leurs bâtons d'ivoire ou d'ébène avec tant d'adresse, qu'ils ramasseraient une épingle avec ces instruments; ils les tiennent de la main droite, entre le pouce et les deux doigts suivants.

(2) Ces nids sont fabriqués par une petite hirondelle grise que Linné a nommée *hirundo esculenta*, et Buffon *salangane*. Leur couleur est verdâtre, transparente, et leur grosseur celle d'une moitié d'écorce d'une orange ordinaire. Plusieurs naturalistes ont cru que les matériaux de ces nids provenaient de mollusques ou de certaines herbes aquatiques. Ces nids, dit sir Steaunton, sont composés de filaments exigus, réunis par une matière transparente visqueuse, assez « analogue à ces subtances animales et gélatineuses que la mer rejette sur les côtes. Ils adhèrent les uns aux autres, ainsi qu'aux parois de la caverne. » ... ils se trouvent dans les rochers qui bordent les côtes de la Cochinchine, de Timor, de Sumatra, des Moluques, et dans de profondes cavernes au pied des hautes montagnes qui sont au centre de Java. « Les nids sont placés par rangées horizontales à différentes profondeurs, depuis cinquante jusqu'à cinq cents « pieds. Leur valeur se détermine par l'égalité et la délicatesse de leur contexture. Ceux qui sont blancs et transpa- « rents sont les plus estimés : on les échange à la Chine contre de l'argent, poids pour poids. Les Malais en font l'objet « d'un trafic fort étendu. » Lorsque les hirondelles ont passé deux mois à disposer leurs nids, elles y pondent deux œufs, qu'elles couvent pendant environ quinze jours. On reconnaît qu'il est temps d'enlever les nids quand les petits ont déja des plumes : on fait cette récolte trois fois par an. On descend dans les cavernes au moyen d'échelles de bambou, ou d'échelles de cordes si elles sont trop profondes, après avoir préparé un flambeau avec une gomme qui découle d'un arbre, et qui a la propriété de résister à l'air fixe (gaz acide carbonique) et aux émanations souterraines. Ces nids entrent dans la préparation de la poule au gin-seng, végétal dont le nom signifie homme-plante, et que quelques missionnaires ont cru reconnaitre pour l'ἀνθρωπόμορφος de Pythagore, et la mandragore de Theophraste.



Mime exécutant une action scénique

Mime exécutant une action scénique.

Il n'y a point de théâtre public en Chine : quand le gouvernement donne des fêtes, il fait élever des échafaudages, destinés à des représentations dramatiques, à des pantomimes; et ces théâtres improvisés sont à jour et en plein air. Les décorations brillent surtout par l'éclat des couleurs; les personnages sont richement costumés. Mais une disposition qui est loin d'ajouter à l'effet ou à l'intérêt de la pièce, c'est qu'on aperçoit presque toujours dans le fond les têtes des musiciens de l'orchestre, placés ordinairement derrière la scène, qui est large, mais dont la profondeur est peu considérable (1).

Ce pantomime est représenté d'après nature, ayant été esquissé sur les lieux mêmes. A en juger par l'emblème guerrier (la plaque de Mandarin militaire) qu'il porte sur la poitrine, il remplissait le rôle d'un général, d'un grand capitaine, ou plutôt encore d'un conquérant, d'un héros fameux dans l'histoire du pays. On serait disposé à le prendre pour un matador ridicule et grotesque, si l'on pouvait ignorer que la musique bruyante et les gestes extravagants sont les traits caractéristiques de la Melpomène chinoise.

Dans les relations de l'ambassade envoyée par le czar Pierre-le-Grand à la Chine, en 1721, il est question des jeux et des spectacles : « Un jour, dit le rédacteur du Voyage, on eut la comédie à grand fracas. On y vit des guerriers, fantassins et cavaliers, des gens qui se brouillaient, puis se réconciliaient. Le diable vint aussi, mais il n'y trouva pas son compte; tous ceux qui étaient là tombèrent sur lui, et il fut tué. »

(1) «Entre autres preuves d'attention pour l'ambassadeur, le vice-roi fit élever vis-à-vis de son yacht (dans le port de Tien-Sing) un théâtre, dont l'extérieur et les décorations étaient singulièrement embellis par l'art avec lequel les Chinois savent marier et faire contraster les couleurs. On y joua successivement pendant le jour des pantomimes et des drames historiques. Le costume des acteurs imitait fidèlement celui des temps où avaient vécu les personnages qu'ils représentaient. On apercevait les musiciens par-derrière le théâtre, qui était large mais peu profond. »

STEAUNTON.

« Une société choisie, parmi laquelle se trouvaient les personnes de l'ambassade, fut invitée (à Pekin) à la représentation d'une pantomime dans la salle de spectacle appartenant aux dames du palais. Il y avait trois théâtres les uns au-dessus des autres. Vis-à-vis celui d'en bas étaient des loges profondes pour les principaux spectateurs. Au-dessus de ces loges, il y avait des galeries enfoncées et grillées pour les femmes, qui sans être aperçues pouvaient voir ce qui se passait sur les différents théâtres. Les acteurs, au lieu de conserver la forme humaine, revêtirent des figures d'animaux et même d'objets inanimés. Ils jouaient à la fois sur les trois théâtres, et présentaient ainsi un abrégé de la nature, de manière à faire croire à quelques-uns des spectateurs que le sujet de la pièce était le mariage de l'Océan et de la Terre. Cette pantomime avait plusieurs actes; elle dura presque toute l'après-midi. »

(HUTTNER.)


Vidal

Imp. Litho de Melle Formentin rue des 3 Frères ...

Chaise à porteur ordinaire

Chaise à porteurs ordinaire.

Voici l'espèce de chaise à porteurs la plus commune de toutes; c'est celle qui est en usage parmi les paysans, bien qu'en ce genre cependant il en existe bon nombre de moins soignées encore, et qui, entièrement découvertes, ne laissent au rustre, dont la paresse ou les infirmités exigent un semblable moyen de transport, que la ressource de son ombrelle de papier verni, contre le soleil et la pluie; que l'abri qu'il peut obtenir de son chapeau de rotin et de son collet de paille de riz.

Le salaire d'un homme de peine est si peu de chose en Chine; les denrées de première nécessité sont à si vil prix, que tout particulier un peu aisé, le moindre artisan, lorsqu'il ne manque point de travail; que le plus simple cultivateur enfin peut aisément suffire au léger surcroît de dépense qu'entraînent cette chaise grossière et le traitement de deux porteurs.

Le paysage qui forme le fond de ce joli dessin, fait sur les lieux mêmes, peut donner une idée des grandes routes, et surtout des chaussées, pavées de larges dalles, qui servent de contre-forts aux canaux et aux lacs. On distingue, vers la droite, au milieu d'un massif de verdure, un Taa qu'entourent les nombreux bâtiments d'un monastère de bonzes, dont on n'aperçoit que le haut des toits. Quelques jonques et autres embarcations traversent le lac en différents sens; et d'élégantes fabriques, à l'embouchure d'un canal latéral, des bouquets d'arbres, des collines verdoyantes, derrière lesquelles se découpent les cimes lointaines de montagnes plus élevées, achèvent de donner au tableau ce charme d'originalité que produit toujours l'aspect d'une nature nouvelle.



Constructeur en briques

Constructeur en briques.

Le maçon chinois emploie, comme en Europe, la truelle et le cordeau. Le mortier dont il se sert est composé, comme le nôtre, de chaux et de sable; et son intelligence routinière n'a rien qui surpasse l'intelligence si bornée des bons artisans qui élèvent avec tant de flegme les édifices en briques de Londres, des honnêtes Limousins que voit arriver tous les ans la capitale de la France.

Nous avons déja dit qu'en Chine les maisons des particuliers consistaient presque toutes en un simple rez-de-chaussée, et il n'y a guère que celles qui offrent une certaine étendue, dont les fondations soient en pierres de taille, ainsi que la première assise; tout le reste est en bois et en briques: ces dernières, longues, larges et minces, presque toujours d'une couleur gris-bleu, sont ou simplement séchées au soleil, ou cuites au four (1); la couche de mortier qui les lie est excessivement menue, et semble à une faible distance n'être qu'une ligne étroite de craie blanche. La manière de poser ces briques pour élever une muraille est semblable à celle usitée chez nous. Elle en diffère en ce point pourtant, qu'afin de rendre plus légers les murs de jardin surtout, l'ouvrier laisse quelquefois un vide entre deux briques en les croisant (2). Souvent encore ces murs de clôture, de même que les chaumières des paysans, sont construits en simple bousillage, ou d'osier recrépi d'argile, ou de plusieurs assises de terre grasse durcie au soleil (3). Le fragment de mur qu'on aperçoit sur le premier plan doit suffire pour en donner une idée.

(1) « Les maisons de cette ville (Tien-Sing) sont construites de briques bleues ou couleur de plomb. Il y en a fort peu de rouges. Celles qu'on emploie pour les habitations des gens pauvres sont d'un brun pâle. Ces différentes couleurs ne tiennent pas à la nature de la terre, mais à la manutention. Les dernières sont simplement cuites au soleil. Les bleues sont cuites dans un fourneau chauffé par un feu de bois qui ne touche pas la surface de la brique. Celles qui sont mises en contact avec la flamme prennent la couleur rouge. »

(Steaunton.)

(2) « Les murs des maisons ont communément environ 18 pouces d'épaisseur. Les briques sont à peu près de la grandeur des nôtres, et voici comment on les met en œuvre. Les ouvriers placent sur les fondations trois ou quatre couches entièrement solides. Ils disposent ensuite leurs briques alternativement en long et en large des deux faces du mur, de manière que celles qui sont en travers se rencontrent et occupent toute l'épaisseur, au lieu qu'il reste un vide entre celles qui sont placées en long. Sur cette couche ils en mettent une seconde, où toutes les briques sont en long. Les joints des briques, qui sont en travers dans la première, sont dans celle-ci couverts d'une brique entière. L'ouvrage se continue ainsi alternativement de bas en haut; et par ce moyen on diminue extrêmement et les frais du travail et du temps, et le poids du mur même. »

(Chambers.)

(3) « La plupart de ces habitations (dans les villages sur les bords du Pei-Ho) sont en bousillage, ou composées de masses de terre moulées entre des planches qui y demeurent adhérentes, jusqu'à ce que les murs aient assez de consistance pour supporter la toiture. » N'est-ce pas là le *Pisé* du sieur Cointereau, connu bien avant lui, au reste, dans quelques-unes de nos provinces ?



Bateau pour la pêche au filet

Bateau pour la pêche au filet.

Ce dessin explique suffisamment la manière ingénieuse dont les pêcheurs chinois s'y prennent pour lever leurs filets. Tout leur appareil se compose de quelques perches et traverses, fabriquées avec de légères tiges de bambou. Cette plante, d'un usage si général, ce roseau qui réunit la souplesse à la force, semble croître tout exprès pour ces sortes d'occasions. Lorsque le poids d'un homme, à l'extrémité de la planche qui sert de levier, est insuffisant pour enlever une trop forte charge de poisson, un de ses compagnons vient à son aide, comme on le voit ici, tandis que le reste de la famille est occupé, soit à préparer le repas, soit à diriger la marche du bateau.

Ces embarcations grossières, où toute une famille habite souvent, n'ont, pour abriter tout ce monde contre l'ardeur du soleil et l'inclémence de l'air, qu'une simple couverture de nattes. En revanche, elles sont amplement approvisionnées de crocs, de grapins; et jamais on n'oublie le pavillon flottant, et surtout l'indispensable lanterne de papier peint, afin de prévenir les accidents qui pourraient avoir lieu durant la nuit.

Le fond de ce paysage offre une vue du lac Poo-Yang. Sur les levées à droite, on aperçoit plusieurs buttes de terre; ces sortes de buttes se rencontrent ordinairement de distance en distance le long des berges des rivières. Les terres qui les composent sont ramassées de la sorte afin de pouvoir réparer à l'instant, et avec le plus de célérité possible, les brèches et autres avaries dont les bords des fleuves et des canaux navigables offrent le fréquent spectacle aux passagers embarqués dans les yachts. Tout atteste cependant le soin que l'on apporte aux constructions hydrauliques, dans un pays où l'emploi des forces humaines est toujours ce qui coûte le moins.

Les Chinois emploient aussi, pour la pêche sur les lacs, une espèce de Pélican appelé *Leu-Tze* (1); l'intelligence et l'adresse de ces oiseaux pêcheurs sont extraordinaires. Il paraît que cette pêche, au Pélican ou Cormoran, fut pratiquée, dans les temps anciens, sur les côtes de Bretagne et de Normandie (2).

(1) Voy. 3e livraison, la pêche au Cormoran.

(2) Le Pélican se trouve en grand nombre en Afrique et en Amérique. Le Père Raymond rapporte, dans son *Dictionnaire Caraïbe*, qu'il a vu un Pélican, privé et si bien instruit par les sauvages, qu'après qu'il avait été peint de roucou le matin, pour le reconnaître, il s'en allait à la pêche, d'où il revenait le soir, ayant sa besace (blague ou poche sous le bec) bien garnie de poisson, qu'il partageait, malgré lui, avec ses maîtres, parce qu'on lui passait un anneau au cou, pour l'empêcher de l'avaler.



Imp. Lith. de Mlle Formentin rue des Sts Pères N° 10

Interrogatoire en plein vent

Interrogatoire en plein vent.

Les mandarins des premiers ordres de l'état, ceux qui font partie des cours souveraines, peuvent rendre leurs arrêts partout où ils se trouvent. La large robe, le collier à gros grains (*sou-chou*), le bouton sphérique et la plume du bonnet, désignent le rang élevé de ce magistrat; mais la plaque circulaire et brodée, avec la figure d'un tigre, qu'il porte sur sa poitrine, semble indiquer qu'il appartient à la famille impériale. La plaque ordinaire de mandarin est carrée.

On peut remarquer encore ici, à la ceinture du secrétaire ou greffier, le mouchoir, les deux bourses, dont l'une renferme le tabac à fumer, l'autre la boîte à bétel; enfin le nécessaire en forme de gaîne, qui contient le couteau et les *quai-tsée* (bâtonnets qui servent de cuillers et de fourchettes): ces objets sont toujours placés de la sorte, comme ornements.

Ce jeune homme, occupé à tracer la minute de la procédure, se sert d'un pinceau trempé dans l'encre de la Chine, et peut donner une idée de la manière d'écrire de ce peuple. Le pinceau est tenu verticalement, et les lettres sont disposées en lignes perpendiculaires, depuis le haut de la page jusqu'au bas, en commençant à droite et en finissant sur le côté gauche du papier.

L'exécuteur (Boschée) se reconnaît aux caractères tracés sur son bonnet, et qui expliquent les titres et les dignités du haut personnage au service duquel il est attaché. La manière dont il tient la femme accusée caractérise à la fois l'insolente brutalité de ces sortes de gens dans l'exercice de leurs fonctions, et l'extrême mépris avec lequel sont traitées dans ce pays les femmes suspectées seulement de mauvaise conduite. Celles qui sont convaincues d'avoir déserté la maison conjugale, se voient condamnées à recevoir un certain nombre de coups de *pan-tzée* (1). C'est la canne, aplatie et fendue par un bout, que tient à la main ce bourreau. Dans le cas d'infamie notoire, s'il y a eu scandale, l'arrêt soumet en outre la coupable à porter durant un certain laps de temps le collier de bois désigné par le nom de *Tcha* (la cangue): mais tout s'arrange ordinairement, s'il y a de l'argent sur jeu, et la peine corporelle est commuée en une simple amende.

(1) «Une femme est condamnée au fouet, et le mari peut ensuite la vendre, si elle quitte la maison. Elle est livrée à la mort, si dans sa fuite elle prend un second époux. Si c'est le mari qui l'abandonne, elle peut, après trois ans d'absence, porter sa plainte aux magistrats, qui lui donnent le droit de se remarier. On plaindra les femmes chinoises, quand on saura que les secondes femmes ou concubines dépendent absolument de l'épouse légitime, et que parmi les gens du commun, les parents d'un homme qui est mort, pour retirer une partie de l'argent qu'une femme a coûté, peuvent la remarier si elle n'a pas deux enfants mâles. Souvent ils la forcent de recevoir d'eux un mari; quelquefois même le mari est arrêté, la femme payée, sans qu'elle en ait eu la moindre connaissance.» (Miss. étrang.)



Malfaiteur conduit au lieu de son exil

Malfaiteur conduit au lieu de son exil.

Ces sortes de punitions sont ordinairement infligées à des frères, convaincus d'avoir frappé leurs aînés; à des insensés, que la passion du jeu a conduits à contracter des dettes qu'ils sont dans l'impuissance d'acquitter (1); à tout individu, enfin, que ses fautes ont fait regarder comme indigne d'habiter le pays natal. Le condamné à la déportation a pour guide et surveillant un soldat qui répond de lui jusqu'à son arrivée dans la contrée désignée pour sa future résidence. Abandonné de la nature entière, privé de tout, il est réduit à porter la natte qui lui sert de lit, et une simple feuille de palmier lui est accordée pour protéger sa tête contre l'ardeur du soleil, pour le garantir de la pluie et des orages. Son nom, son crime et sa sentence se lisent sur son dos en caractères très-distincts.

Quand ces infortunés ne sont dirigés que vers quelques provinces éloignées, il leur reste l'espoir d'être rappelés; mais s'ils sont relégués dans l'intérieur de la Tartarie, leur bannissement n'a d'autre terme que celui de leur existence. Le sort d'un exilé, quelque délit qu'on lui reproche, excite toujours la pitié: mais si, parmi les fautes regardées comme irrémissibles, la législation chinoise, une politique barbare, placent en première ligne le tort d'avoir quitté le territoire de l'Empire, où l'amour de la patrie les force de revenir à leurs risques et périls (2); si ces malheureux bannis ne sont que des victimes du fisc (3); si pour payer l'impôt à l'Empereur, leurs femmes, leurs enfants ont été vendus; quels sentiments réveillent dans l'ame un tel ordre social et la stabilité de pareilles lois, dans un continent aussi vaste et dont la civilisation aurait commencé si près du déluge!

(1) Si le débiteur s'est rendu insolvable par le jeu ou par son inconduite, il subit une punition corporelle, et est exilé en Tartarie. (Steaunton.)

(2) Un Chinois qui rentre dans son pays, après l'avoir quitté, est à jamais séquestré de la société de ses semblables, et relégué dans une île peuplée de ces sortes de transfuges, etc., ou envoyé en Tartarie.

En 1740, les Chinois de Batavia se soulevèrent contre les Européens..... « Quelques jours après, le feu prit au « quartier des Chinois, et plusieurs d'entre eux furent accusés d'avoir repoussé, à main armée, ceux qui voulaient l'é« teindre, parce que, dit-on, ils voulaient que l'incendie consumât toute la ville, et qu'ils espéraient profiter du « désordre pour égorger tous les Européens. L'alarme fut telle, que le gouvernement hollandais donna l'ordre de « massacrer tous les chefs des familles chinoises..... Cependant cette résolution barbare fut désavouée en Hollande. « Les directeurs de la compagnie, craignant qu'elle n'excitât l'indignation de l'Empereur de la Chine, lui envoyè« rent des députés pour excuser la mesure cruelle qu'avaient prise leurs agents. Ces députés furent agréablement « surpris, quand l'Empereur leur répondit avec un grand flegme: *qu'il s'embarrassait fort peu du sort de sujets « indignes qui, pour l'appât d'un vil gain, s'étaient expatriés et avaient abandonné les tombes de leurs ancêtres.* »

(3) Il est quelquefois permis à un homme de se vendre lui-même; par exemple, pour payer ce qu'il doit à l'Empereur, ou pour assister son père dans la détresse, ou lui procurer des funérailles décentes. Après vingt ans d'un service irréprochable, il a droit de réclamer sa liberté; mais s'il se conduit mal, il reste esclave toute sa vie, ainsi que ceux de ses enfants qui ont été vendus avec lui. Les débiteurs frauduleux de l'Empereur sont étranglés; si leur faillite est la suite de quelque accident, on se contente de vendre leurs femmes et leurs enfants, tout ce qui leur appartient, et de les transporter eux-mêmes dans les établissements chinois en Sibérie. (Macartney.)



Imp. lith. de Melle Formentin rue des Sts Pères N° 10

Bâtiment de transport

Bâtiment de transport.

Ces vaisseaux, quelque imparfaite que soit leur construction, s'aventurent cependant sur les mers dans des parages assez écartés. Ils se rendent à Manille, au Japon, et vont même jusqu'à Batavia : c'est le port le plus éloigné qu'ils fréquentent. Leur chargement ne laisse pas que d'être considérable, malgré l'assertion d'un amiral anglais (1); et beaucoup d'entre eux sont du port de 800 à 1000 tonneaux. Les navigateurs chinois choisissent pour ces traversées la saison moyenne de l'année; et bien qu'habitués de temps immémorial à se servir de la boussole, ils se tiennent le plus près des côtes qu'il leur est possible.

Il ne paraît pas que l'architecture navale ait subi en Chine d'altération sensible depuis bien des siècles. Ce peuple témoigne un si grand éloignement pour toute espèce d'innovation; les individus, dans chaque classe, sont si attachés à leurs anciens usages, que même en reconnaissant la supériorité de construction des vaisseaux qu'offrent à leurs regards les différentes nations européennes qui fréquentent chaque année le port de Canton, ils s'obstinent à repousser toute espèce de perfectionnement dans leur système nautique.

Il existe toutefois une différence très-marquée dans le galbe de ce bâtiment et la coupe ordinaire des jonques de commerce. La poupe de celui-ci paraît se profiler en se surbaissant, et forme l'angle, tandis que dans les autres navires, cette partie de l'arrière présente ordinairement une cavité très-marquée, à l'abri de laquelle le gouvernail manœuvre à l'aise, et se trouve en sûreté contre l'effort des vagues. Cette dernière invention, cependant, doit exposer le navire à de grands hasards, quand, par un gros temps, on est forcé de courir des bordées, vent de bout.

Sur chaque côté de l'avant de ce vaisseau, on remarque un œil, dont la noire prunelle est tournée vers la proue. Cet œil serait-il ainsi placé dans l'intention seulement de conserver au vaisseau quelque ressemblance avec un poisson? ou une tradition conservée chez les Bonzes, qui peuplent la terre et les eaux d'intelligences supérieures, leur ferait-elle croire qu'un vaisseau, disposé de cette manière, peut voir devant lui et se garantir des écueils? (*that the ship may thus see before her, and avoid danger.* W. Alex.)

(1) L'amiral Anson, qui se trouvait à Canton en 1743, à bord du Centurion, dit que leurs jonques sont très-mal construites, et qu'il n'y en a pas qui portent plus de 300 tonneaux.



Deveria

Imp Litho de Mlle Formentin rue des Sts Pères No 10

Femme de haut rang,
avec son enfant et sa suivante

Femme de haut rang, avec son enfant et sa suivante.

La réclusion des femmes, en Chine, est en raison de leur position sociale : celles des classes inférieures ne sont pas plus enfermées que les femmes du peuple à Constantinople, et même à Londres et à Paris. Dans la classe moyenne, au contraire, les Chinoises se montrent rarement en public; et dans les rangs élevés, presque jamais.

La mode n'exerçant pas comme chez nous un empire sans limites sur la forme des habillements, les seules modifications qu'ils éprouvent tiennent à la différence des saisons ou à la nature des étoffes. A la toile de lin ou de coton, premier et indispensable vêtement de l'indigent, l'opulence substitue les réseaux de soie. Ces réseaux, comme dans tout l'Orient, tiennent lieu de chemises, et sont bien préférables, sous des températures brûlantes, aux tissus de coton ou de lin. On porte par-dessus de larges robes de satin richement brodées.

Nous avons déja eu occasion de parler des différentes parures de tête, et de l'attention qu'on y apporte; des cheveux soigneusement lissés avec une huile odorante, des aiguilles d'or et d'argent qui les maintiennent; et des fleurs artificielles, des perles et des diamants bizarrement entrelacés de chaque côté de la tête. Nous rappellerons encore les boucles d'oreilles et le collier à gros grains parfumés que les élégantes suspendent à leurs épaules, comme servant surtout à caractériser les rangs supérieurs. On aperçoit, dans cette figure, le bas des larges caleçons de soie; mais le contour de la cheville du pied est caché par les longues bandelettes qui l'environnent.

L'enfant est remarquable par l'élégance de son costume, et les queues disposées pour croître de chaque côté de la tête, et qu'il doit porter ainsi jusqu'à l'âge de sept ans. La loi n'autorise un mari à prendre des concubines que dans le cas où l'épouse légitime serait parvenue jusqu'à quarante ans sans lui donner d'héritier (1) : mais ces secondes femmes dépendent de la première, comme maîtresse de la maison; elle seule porte le nom de mère, et tous leurs enfants sont censés lui appartenir.

(1) Les Chinois souhaitent avec tant de passion de ne pas mourir sans postérité, que si la nature ne leur accorde pas d'enfants, ils vont en acheter secrètement et les font passer pour leurs fils. Ces étrangers entrent dans tous les droits des héritiers légitimes, font leurs études, et parviennent au degré de bachelier, de docteur, priviléges que n'ont pas ceux qu'on achète publiquement. (*Miss. étr.*)



Jeu de Volant avec les pieds

Jeu de volant avec les pieds.

S'IL faut en croire les récits des voyageurs et les relations plus ou moins véridiques des ambassadeurs, tant hollandais qu'anglais ou russes, les jeux gymnastiques des Grecs seraient à peine comparables aux jeux et aux exercices athlétiques des Chinois. Leurs lutteurs, leurs gladiateurs sont des hommes extraordinaires. « Les combats se passèrent avec humanité et surtout « avec beaucoup d'adresse, dit l'historien de l'ambassade envoyée par Pierre-le-« Grand en 1721 : on le jugera ainsi quand on saura que ces gladiateurs, peu « semblables à ceux des Romains, avaient les jambes dans des bottes énor-« mes, et le corps embarrassé par de longues robes. »

Nos jeunes Chinois, pour s'escrimer au volant, ont pris leurs précautions à cet égard : leurs robes sont relevées et maintenues dans leur ceinture. On peut ainsi se faire une idée exacte de la forme de leurs souliers à semelle épaisse, de leurs bas larges et piqués, et de l'espèce de culotte que ces bas recouvrent vers le genou. L'un d'eux a sur la tête le feutre avec la touffe de crin rouge. La queue longue et mince du second est rattachée en forme de cercle sur son front. On ne saurait s'imaginer la dextérité de ces jeunes gens dans leurs différents exercices, et surtout dans celui que nous représentons (1). Souvent ils lancent à la fois jusqu'à cinq volants, et se les renvoient, sans se tromper, sans les laisser toucher la terre, pendant un temps très-long, et toujours avec les pieds ; car il n'est pas permis aux mains de s'en mêler. Convenons que cette manière de jouer au volant aurait de la peine à prendre parmi nos écoliers, quelque ardeur que l'amour du plaisir leur inspire. Mais nous sommes devenus une nation pensante, raisonnable, et les Chinois sont encore et resteront long-temps un peuple d'enfants.

Le fond représente le mur entre cour et jardin d'une habitation opulente. Ces sortes de murailles, surtout celles qui séparent le quartier des femmes du logement du maître, sont ordinairement ornées de peintures. Celle-ci est en briques grises, recouvertes en partie d'un mortier solide.

(1) Les Anglais s'arrêtèrent ensuite eux-mêmes pour admirer l'agilité de plusieurs jeunes Cochinchinois. Sept ou huit d'entre eux, rangés en cercle, s'amusaient à jouer au volant ; ils n'avaient point de raquettes, et ne se servaient pas de leurs mains ; ils poussaient le volant avec le bout du pied, et le chassaient avec force. Ils manquaient très-rarement leur coup.

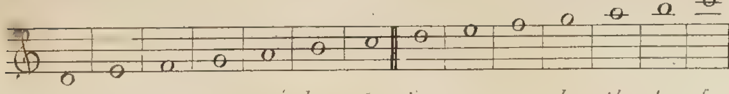
Le volant était fait d'un morceau de cuir sec, roulé en boule et lié avec un cordon. Dans ce cuir on enfonce trois longues plumes qui divergent vers le haut, mais sont très-rapprochées par le bas. Les trous où elles sont implantées sont au centre d'une pièce de monnaie de cuivre. On place encore au fond du volant deux ou trois de ces pièces, afin de lui donner du poids. (MACARTNEY.)



Longtems avant Pythagore, on connaissait à la Chine la division de l'octave en 12 Lu (Demi-tons); six parfaits ou Majeurs, six imparfaits ou Mineurs (1). Pour rendre leur Système complet, ils joignirent un Lu majeur à un Lu mineur, et ces deux Lu réunis furent appelés Tons. alors ils firent une échelle de cinq tons et de deux demi-tons qui leur procurèrent 84 modulations.

(1) Leur formation n'était qu'un simple résultat de la progression triple de 12 termes depuis l'unité jusqu'au nombre 177147 inclusivement. On ignore pourquoi dans ce tems là, les Chinois ne faisaient mention dans leur échelle que des cinq tons qui répondent à nos syllabes fa sol la, ut ré tandis qu'ils avaient dans le mi et le si dequoi completter leur gamme

Figures des Notes chinoises,
et leur rapport avec les nôtres.



*Après les sept caractères qui représentent les sept sons différents d'une Gamme, du grave à l'aigu, viennent les deux caractères, **Lieou** et **Ou**, qui représentent les octaves des deux premières notes **ho** et **sée**. Quand aux octaves des autres notes, elles sont exprimées par les mêmes caractères que les sons graves, avec cette différence qu'on y ajoute le caractère **Gin 1**, lequel désigne l'octave supérieure*

La Chine, 17e Livraison, 2e Volume.

Imp. Litho de Melle Formentin, rue des Sts Pères, N° 10.

萬年歡

五六五。上尺工六工尺工。五六五。上尺工六工尺工。工尺工六五

六凡工尺上尺工尺。六工尺上四合四。上四四上尺工尺。尺六工尺上。

四上尺工尺上四合四。六工工六尺工尺。上尺上一四合工六五六五。

VAN NIAN HOUON.

ou

Hymne des dix-mille ans.

C'est à l'anniversaire de la nais-sance de l'Empereur qu'on com-pose et qu'on chante cette hymne, dont la musique est toujours la même quoiqu'on change le poème.

Klaproth

Le Tambour et les Castagnettes qui servent pour marquer la mesure, ont leurs signes particuliers, qui se placent au côté droit des notes. ⸜ exprime qu'il faut frapper sur un des côtés du Tambour, o sur le milieu et lorsque le premier signe revient, on frap-pe sur l'autre côté du Tambour.

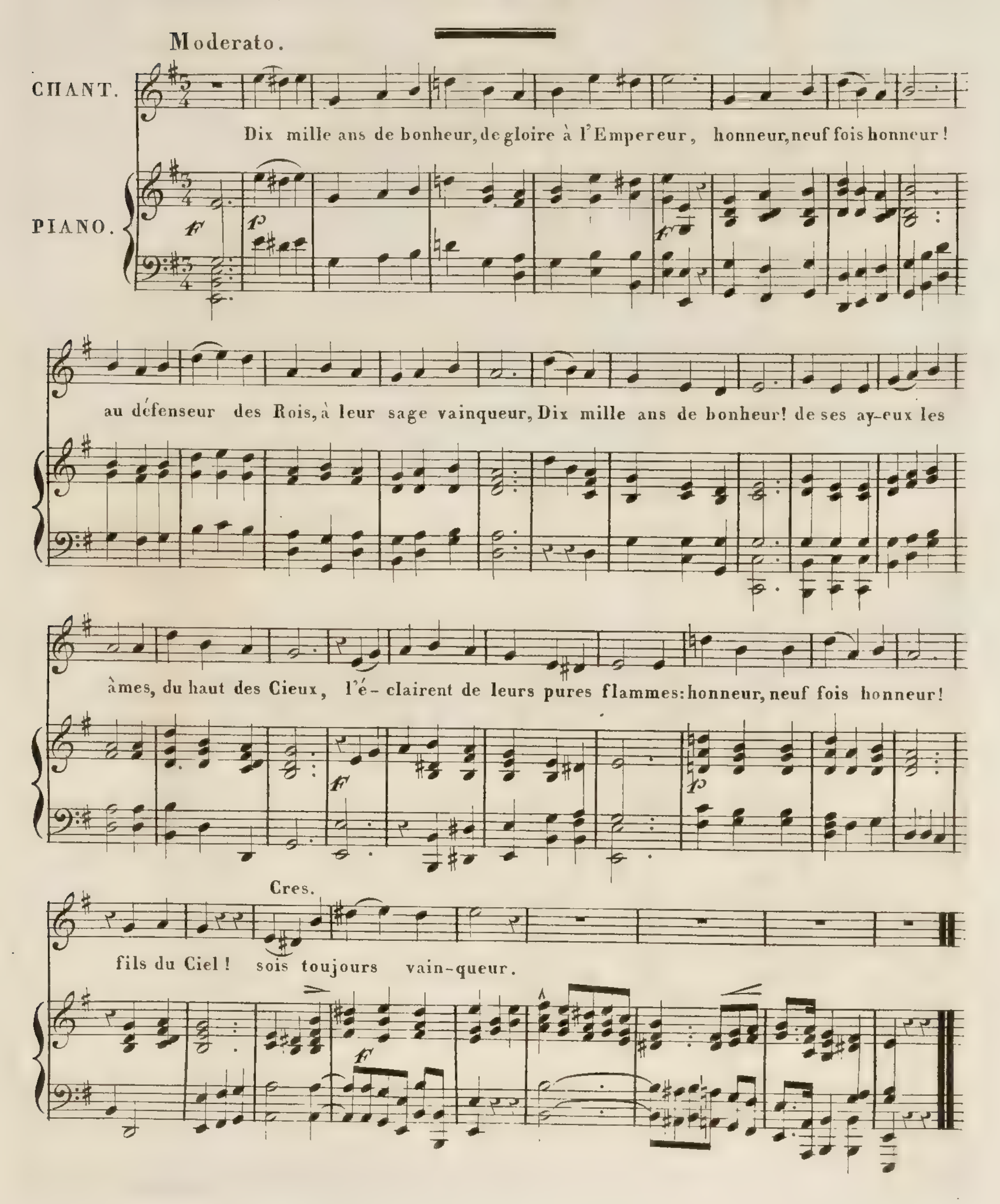
Le double signe ⸜⸜ indique que le joueur de Castagnettes et le Tambour doivent frapper ensem-ble, le plus souvent pour marquer la fin de la mesure.

Quant à la valeur des notes, le compositeur, après avoir réglé l'espace que doit occuper cha-que demi mesure, assigne ensuite à chaque note la partie de cet espace qui lui convient, selon qu'il veut qu'on la tienne ou qu'on la passe rapidement.

Si dans une demi-mesure il n'y a qu'un carac-tère, ce caractère vaut une blanche; s'il y en a deux, ils valent deux noires; s'il y en a quatre, ils valent quatre croches; &c.ª si de deux caractères, le second est plus rapproché de la demi mesure suivante, le premier vaudra une noire pointée, et le second une croche, puisqu'il est placé à l'extrémité du tems, et ainsi du reste. Mais il faut observer que la musi-que des Chinois est une musique grave, majestueuse, et par conséquent lente dans ses mouvements, telle qu'elle a été chez tous les anciens peuples dans son institution.

Essai sur la musique
Delaborde, d'après
le Père Amyot.

HYMNE DES DIX MILLE ANS.





L'union des Sarcelles,

ROMANCE.

PAROLES DE D.B. DE MALPIÈRE,

mises en musique

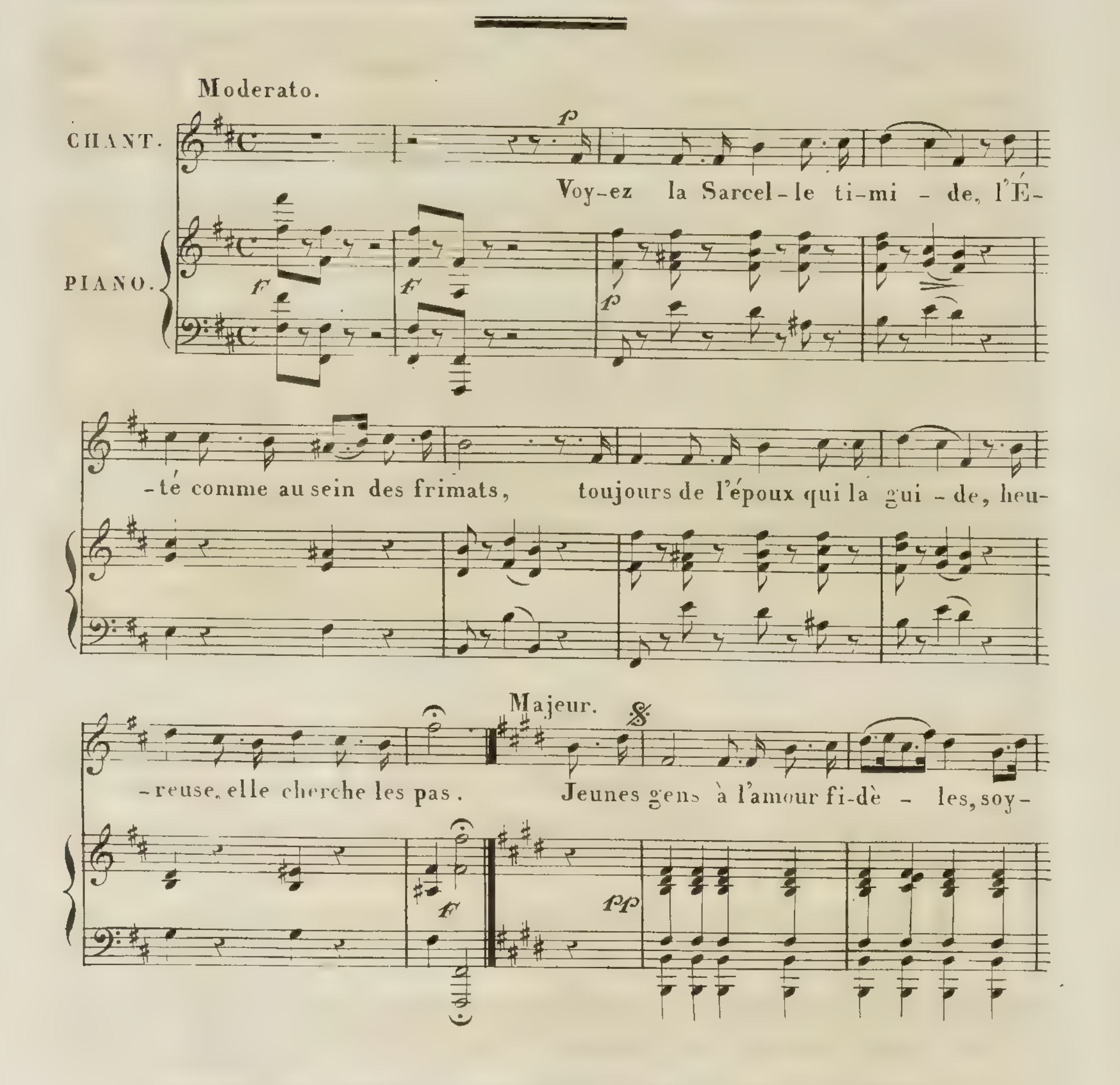
par Auguste PANSERON,

Professeur à l'Ecole Royale de Musique

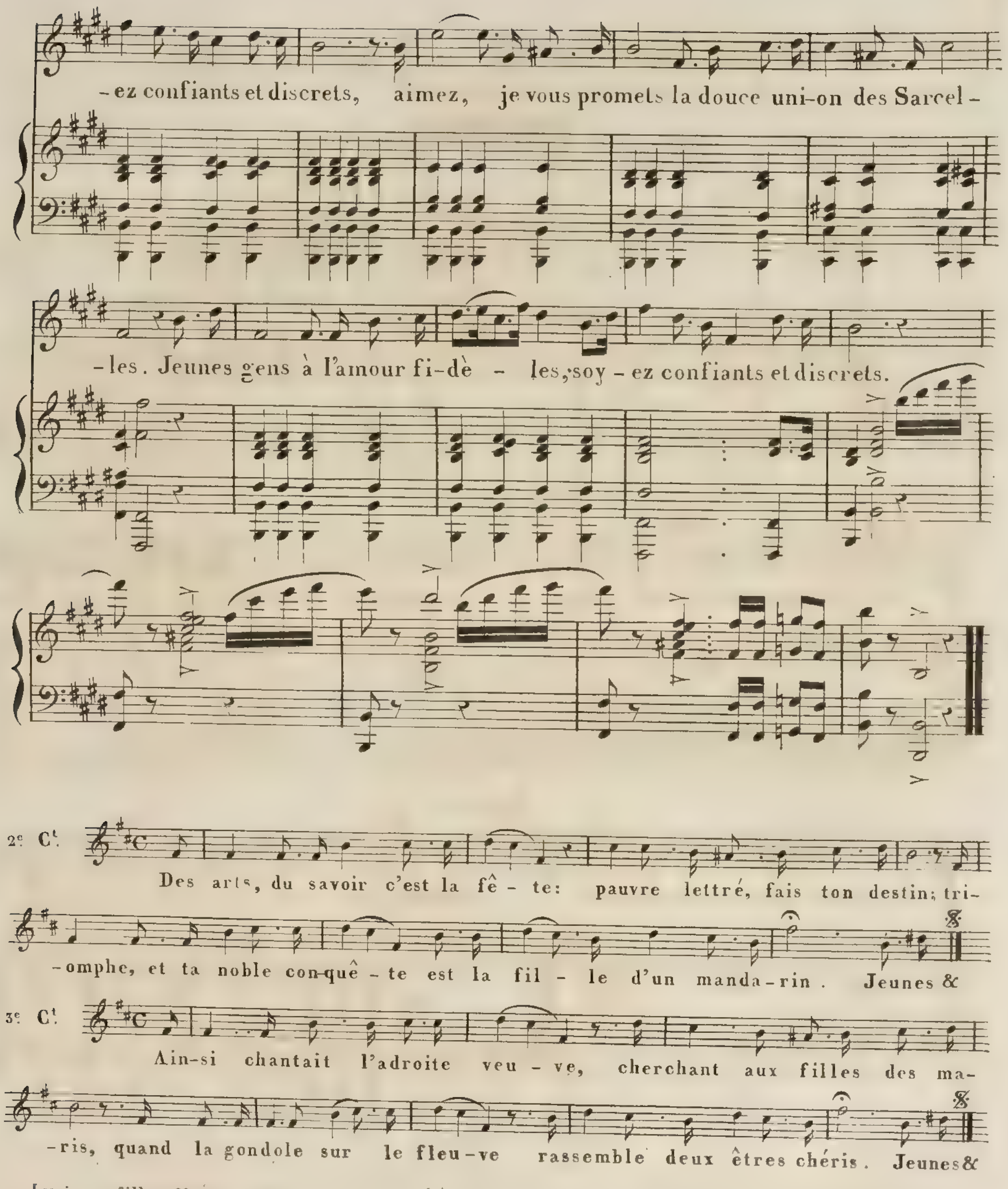
La Chine 17e Livraison, 2e Volume.

Imp. Litho de Melle Formentin rue des Sts Peres No 10

L'UNION DES SARCELLES.



· La classe des Lettrés renferme à la Chine tout ce qu'il y a d'hommes distingués: un étudiant qui triomphe aux examens arrive aux plus hauts grades et fait de riches mariages.



Les jeunes filles offrent une paire de Sarcelles (1) à leur compagne, qui se marie, comme symbole de l'union conjugale.

(1) C'est le canard privé de Nankin, à hupe pourpre.



L'hommage des Sarcelles



Cordonnier

Cordonnier.

Les ouvriers de presque tous les états, à Peking comme dans les provinces de l'Empire, sont ambulans, et s'établissent en plein air, près de l'endroit où ils trouvent de l'ouvrage. On a pu déja remarquer par quel procédé, à la fois simple et commode, un artisan transporte d'un lieu à l'autre tous les objets nécessaires au métier qu'il exerce : il lui suffit pour cela d'un bâton posé en équilibre sur l'épaule, et aux deux bouts duquel sont suspendus des paniers. Ces paniers sont placés ici à terre, à droite et à gauche de ce cordonnier chinois : l'un renferme ses outils; dans l'autre, il met son cuir et l'escabeau sur lequel il est assis. A la manière dont il opère, tenant une espèce d'alêne dans sa main et son fil entre ses dents, on voit qu'il s'y prend comme les nôtres.

L'empeigne d'un soulier d'homme, en Chine, est communément de toile de coton noire, avec une bordure blanche, étroite. La semelle seule est en cuir, et plus souvent de carton. Cette semelle, épaisse et peu flexible (1), est blanche ou d'un jaune clair. Le soulier n'a point d'oreilles, et il est ordinairement à bout carré.

Derrière cet artisan, à gauche, on a figuré un fragment du mur en briques, recouvert en tuiles de *Liou li*, qui forme l'enceinte du palais impérial. On distingue cette enceinte par le nom de mur jaune, à cause de la couleur de ces tuiles vernissées, qui brillent comme de l'or au soleil, et dont l'Empereur seul fait usage (2).

(1) « La plupart des Chinois portent des bottes de nankin ou de soie. Les riches en ont de satin noir. Les souliers sont également en usage. Les semelles des bottes et des souliers sont épaisses d'un pouce. Cette chaussure est très-incommode, parce que ces semelles, faites de papier mâché, ne plient pas. »

(2) « Il existe dans ce pays des règles pour toute chose : Les bâtimens impériaux et les temples peuvent seuls être couverts en tuiles jaunes; la couleur verte est pour les palais des grands personnages; on se sert de tuiles grises pour les autres maisons....... La fabrique de faïence et de verrerie colorée, que l'on nomme *Lieou li tchang*, appartient à l'État, et est dirigée par un Mandchou et un Chinois.....

« Près de la porte du faubourg du sud, nommé *Vai to tchhing*, nous passâmes devant une muraille rouge, qui environne le palais impérial : elle est si haute, qu'on ne peut voir les bâtimens qu'elle renferme..... Des barbiers, des traiteurs ambulans, des revendeurs et d'autres artisans, exercent leur profession dans les rues, qui, n'étant point pavées, sont très-sales..... Nous rencontrions continuellement des Mandarins, des marchands, des paysans et des ouvriers, qui tous avaient l'air très-occupé et marchaient très-vite..... Les sentinelles étaient assises devant la porte, et fumaient tranquillement leurs pipes. Leurs habits malpropres ne donnaient pas une haute idée de la garde du maître de l'Empire céleste.

« Le *King tchhing* ou ville impériale, qu'on appelle la ville Mandchoue, est composé de trois villes renfermées l'une dans l'autre, et chacune de ces trois villes a son enceinte particulière. Celle qui renferme immédiatement le palais impérial s'appelle *Tsu kin tchhing*, ville sacrée rouge..... Sa forme est une espèce de carré long, environné de fortes murailles crénelées, construites de briques et couvertes de tuiles de couleur jaune. » (TIMKOVSKI, *Voyage à Pékin*, 1827.)



Distillateur

Distillateur.

La vigne a été connue et cultivée dès la plus haute antiquité en Chine. Il en est question dans le *Tcheou ly,* ouvrage attribué au célèbre Tcheou-Kong, frère de Vou-Vang, qui régnait près de douze siècles avant notre ère. Plus tard, on fabriquait une grande quantité de vin dans les provinces de Chan-si et de Chen-si. L'empereur *Ouen-ti,* de la dynastie des *Ouei,* le célèbre avec un enthousiasme lyrique, digne d'Anacréon. Le vin de raisin était le vin d'honneur que les villes offraient aux vice-rois et même à l'Empereur. *Tai-Tsou* accepta pour la dernière fois celui de Tai-yuen, ville du *Chen-si,* et défendit qu'on lui en présentât davantage. L'extirpation des vignes a été poussée si loin en Chine, sous certains règnes, qu'on en perdit totalement le souvenir. Ce ne fut plus que dans les derniers siècles, que la culture de la vigne fut permise. Les empereurs *Kang-hi*, *Yong-tching* et *Kien-Long* firent venir un grand nombre de nouveaux plants des pays étrangers. On sert actuellement, sur la table des grands, des raisins exquis; mais l'usage du vin de raisin est resté interdit.

La boisson dont, après le thé, se contentent les classes les plus élevées, est extraite du riz, qu'on a laissé fermenter dans l'eau avec d'autres ingrédiens, et dont on tire par l'ébullition une liqueur spiritueuse, qui, pour le goût et pour la force, ressemble beaucoup au petit vin du Rhin. La lie distillée fournit une espèce d'eau-de-vie appelée *chow-chou* (vin ardent) (1).

En Chine, on boit toujours le thé chaud, ainsi que le vin, et l'on y mange toujours froid, même en hiver; les mets qui arrivent chauds étant tout-à-fait refroidis quand l'amphitryon et ses convives ont terminé les nombreuses cérémonies que l'étiquette exige.

(1) « La ville de *Ta-cheou* est le grand marché pour le *zam-fou :* on appelle ainsi cette liqueur, qui tient lieu de vin dans tout l'Empire. On la transporte dans les provinces les plus éloignées, ce qui rend cette ville très-commerçante. Il y a diverses manières de préparer cette boisson; voici celle qui se pratique le plus ordinairement : Après avoir laissé tremper une certaine quantité de riz dans l'eau pendant vingt-quatre ou trente jours, on le fait bouillir jusqu'à dissolution. On le voit ensuite fermenter et se couvrir d'une écume légère, qui ressemble assez à celle du vin nouveau. Sous cette écume est le vin pur, qu'on tire au clair dans des vaisseaux bien vernis. Avec la lie on fait une espèce d'eau-de-vie, plus forte quelquefois et plus inflammable que la nôtre. Les Chinois ont une autre liqueur tirée de la chair de mouton ou d'agneau distillée; mais, outre que le goût en est désagréable, elle envoie bientôt des vapeurs à la tête. Celle qui se fait d'une distillation de lait et de fèves, n'est ni si forte ni si malfaisante. » (*La Chine, ses beautés, ses singularités*, tome 2, page 76.)



Imp. Lith. de Mlle Formentin rue des Sts Pères No 10

Général de Cavalerie

Général de Cavalerie.

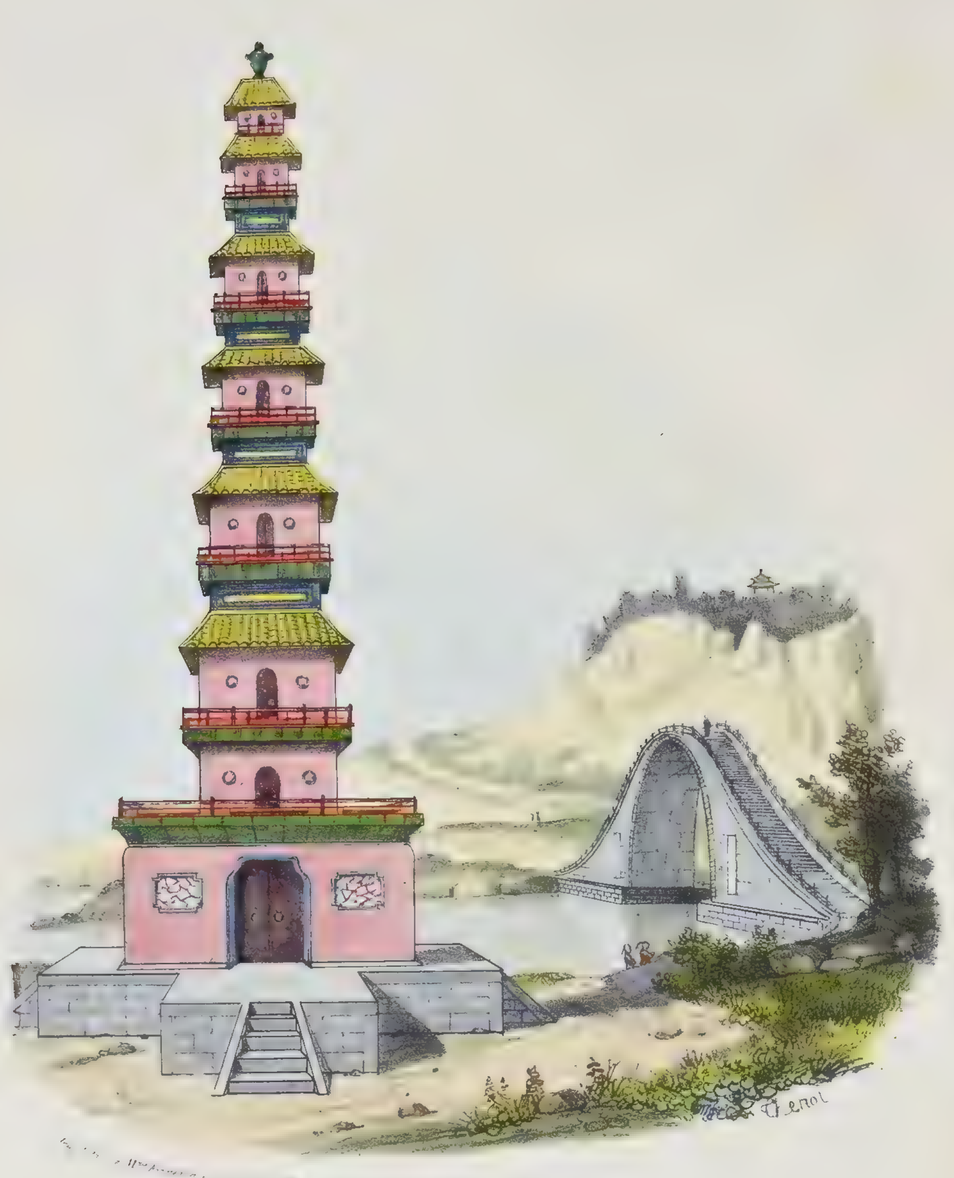
Le bouton de corail sur le bonnet fait connaître le mandarin de première classe. Parmi les mandarins d'armes, il indique le grade correspondant à celui de général de division. Le bouton bleu transparent ne désigne que le simple colonel.

La plume de paon à un œil est une autre marque honorifique, prix de l'adresse à tirer de l'arc et de la valeur militaire. *Amban*, en mandchou, et *Ta Jin*, en chinois, signifient *grand de l'Empire*. Plusieurs bannières (divisions) sont sous le commandement d'un *Gousaï-amban* ou général en chef.

Cet officier supérieur est représenté dans son costume le plus simple, ou déshabillé, que l'on pourrait appeler l'uniforme de campagne. C'est la petite tenue, qui consiste en un court et large spencer de coton fin. Peut-être est-ce la veste appelée *kourma*, et qui fait connaître, par sa couleur et sa bordure, de quelle bannière un soldat fait partie. La robe de dessous est de soie brodée. Sa couleur jaune est une preuve de la haute faveur dont jouit auprès du souverain de l'Empire céleste celui qui en est revêtu; car c'est l'assimiler aux membres de la dynastie régnante. Il n'y a qu'un mandarin victorieux qui puisse orner sa toque de la plume de paon à deux yeux et du bouton de rubis, faveur dont on gratifie les Princes étrangers. D'autres victoires le font créer comte de l'Empire, avec permission de porter la ceinture jaune et le manteau à quatre dragons, en broderie d'or, comme les princes titrés de la famille impériale.

On retrouve ici, suspendus à la ceinture, le mouchoir, le couteau et les *quai-tzée* (en anglais, *chopsticks*), dans leur étui. A côté de ces bâtonnets, qui tiennent lieu de cuiller et de fourchette, on remarque la bourse à tabac, et le petit sac qui contient la boîte à bétel.

On distingue aux pouces des deux mains les larges anneaux d'agate, indispensables pour bander un arc et décocher des flèches. Le fer de ces flèches est à pointe aiguë, en losange ou barbelé. Les bottes sont de satin noir. La semelle est faite d'un épais carton; sa couleur est blanche. C'est encore par la force du corps et par une adresse supérieure, dans tous les exercices militaires, autant que par des actions d'éclat, que l'on peut parvenir aux premiers grades dans les armées chinoises, où les arcs et les flèches sont toujours en usage, et préférés aux armes à feu.



Taa et Pont de forme moderne

Taa et Pont de forme moderne.

On retrouve chez presque tous les peuples de la terre de ces sortes de constructions pyramidales qui semblent indiquer un culte primitif perdu, une nation dont les relations et la théogonie se seraient répandues au loin, et dont la puissance s'est évanouie, sans laisser d'autres traces de son passage.

Les pyramides encore debout sur le sol conservateur de l'Égypte, les obélisques sacrés des Indous, les pierres droites des Celtes, les théocalis des Américains, les obos, les soubourgans, de dimensions colossales, que l'on rencontre sur les montagnes et près des fleuves de la Tartarie (1), tous ces monumens d'un autre âge semblent se rattacher, par une sorte de filiation, aux tours à sept, à neuf étages, etc., qui se voient en Chine, et paraissent cependant n'avoir été élevées qu'après les trois premières dynasties. Comme ces espèces de pyramides sont ordinairement consacrées à Foë et aux Esprits, leur érection ne saurait avoir précédé l'époque où les superstitions de l'Inde trouvèrent accès en Chine; il est certain qu'il en a été élevé plusieurs sur les tombeaux des bonzes et des sectateurs de Foë. Telle fut, sans doute, l'origine des anciens Taa : l'introduction du lamanisme par les conquérans Mandchous a fait ériger les Taa modernes. Or, Boudha n'étant, comme Foë ou Fo, qu'une incarnation de Brahma, c'est aux Indiens, c'est aux Brames à expliquer la destination ancienne de ces monumens religieux, qui n'ont plus actuellement aucun rapport avec le culte; du moins on n'y pratique aucune cérémonie religieuse.

Ce Taa, qui paraît être un des derniers construits, est de forme carrée, sans clochettes, et surmonté d'une urne de bronze, en place d'une aiguille métallique. La couleur de ses tuiles annonce le Taa d'un miao impérial (2).

Le pont est entièrement de granit. Sa forme indique qu'il n'est fait que pour les piétons, tous les transports s'effectuant par eau. Sur les rivières, sur les canaux, on rencontre à chaque instant de ces grands ponts en marbre, dont les arches très-élevées laissent un libre passage aux navires. « On regrette, dit Timkouski, que des monumens si beaux et si utiles, élevés sous les règnes paisibles des empereurs de la Chine, soient actuellement dans l'état le plus déplorable de dégradation. »

(1) « Le Mongol élève, d'après l'indication d'un Lama, des *Obo* (autels, buttes pyramidales) en pierre, en sable, en terre ou en bois.... Un Mongol qui rencontre un Obo, descend de cheval, se place au sud de l'Obo, en tournant son visage vers le nord, se prosterne plusieurs fois jusqu'à terre, et dépose quelque chose sur l'autel, ne fût-ce que des touffes de crin de son cheval... Le Soubourgan est une chapelle mongole, en forme de colonne pyramidale, qui n'a qu'une petite ouverture du côté du midi... C'est la pyramide sacrée des Bouddhistes... Les Obo servent en même temps à indiquer les routes et les frontières. Ne pourrait-on pas placer dans la même classe les Kourgans ou buttes de terre que l'on a trouvées dans les plaines de la petite Russie? » (Timkouski, *Voyage à Péking*.)

(2) Nous disons impérial, et non pas de l'Empire, parce que l'Empereur a beaucoup de Miao (temples) et que l'Empire n'en reconnait aucun. Les sectateurs de Foë ne finissent pas, quand ils ont entamé les raisons de tout ce qui distingue un *Taa* de l'autre, et des différentes dimensions de toutes leurs parties. (*Architecture chinoise*.)



Vidal

Imp. Lith. de Mlle Formentin rue des Sts Pères N°

Yacht de Mandarin à la voile

Yacht de Mandarin, à la voile.

QUAND un gouverneur de province, un général ou un ministre (Colao) entreprend un voyage de long cours; qu'outre les canaux et les rivières, il lui faut côtoyer des golfes ou franchir des bras de mer, les transports qui lui sont accordés par l'État ont souvent près de quatre-vingts pieds de longueur. Ils sont fort élevés, et tirent jusqu'à cinq et six pieds d'eau.

Cet yacht diffère peu de ceux dans lesquels on voyage sur les canaux d'Angleterre et de Hollande; mais, destiné à faire une plus longue route, il est plus spacieux et plus commode. Des nattes de bambou tressé le couvrent dans toute son étendue. Au centre, l'appartement du haut et puissant Dignitaire se reconnaît à la draperie verte qui le préserve du soleil, et au sopha pourpre ou *siége d'honneur,* qui orne le salon. Ces espèces de trônes se retrouvent dans toutes les salles de réception des princes et des vice-rois. Le gaillard d'avant est occupé par la suite, toujours nombreuse, d'un Mandarin; la cuisine, les chambres du pilote et de l'équipage garnissent le gaillard d'arrière.

Les grands bateaux de ce genre n'ont qu'un mât et une large voile de bambou tressé, dont les nattes sont renforcées par des bambous entiers, fixés horizontalement, de distance en distance, sur la largeur. Ces voiles, que des cercles également de bambou rendent mobiles autour du mât, tiennent beaucoup mieux le vent, en raison de leur roideur, que nos voiles latines; elles peuvent se replier et se déplier facilement. Lorsqu'on les amène, elles se ferment sur le pont, comme un éventail. Si le vent cesse d'être favorable, ces yachts sont dirigés à l'aide de larges rames, qui manœuvrent sur pivots, à l'avant et à l'arrière, et font couper les flots au navire avec une rapidité extraordinaire (1).

Les couleurs du pavillon qui flotte à la poupe indiquent que le voyageur est un chef mandchou, de la troisième division militaire, subdivisée en bannière bleue, et en bannière bleue avec bordure rouge. La triple ombrelle annonce le fonctionnaire public du grade le plus élevé.

(1) « Quand le vent ne soufflait pas, les matelots faisaient usage de deux larges avirons, placés sur les côtés ou sur la poupe du bâtiment, comme des nageoires pectorales de poisson : il y en a même qui ont un aviron à la proue, un autre à la poupe. Chaque aviron est mobile sur un pivot de fer, qui tient au plat-bord. Une fois qu'ils sont placés, on ne les en retire plus, parce qu'ils exécutent leurs mouvemens immédiatement au-dessous de la surface de l'eau. Plusieurs hommes sont employés à faire agir ces avirons. Leurs mouvemens sont réglés par un air très-gai que chante le pilote, auquel les rameurs répondent en chœur. Le même air est chanté à bord de tous les bâtimens. Ce concert a quelque chose de sublime, lorsqu'il est exécuté par une centaine de jonques, au milieu d'une nuit paisible, et par un beau clair de lune. » (STEAUNTON.)



Regnier del.

Résidence de Mandarin

Résidence de Mandarin.

Le palais d'un prince, d'un vice-roi, et la simple habitation du gouverneur d'un district, ne diffèrent que par la grandeur des jardins, et le nombre, l'élégance et l'étendue des constructions élevées dans leur enceinte. Tous ces édifices qui se succèdent, et que précèdent des cours plus ou moins spacieuses, n'ont ordinairement que le rez-de-chaussée ; quelques-uns, mais c'est rare, un premier étage. Comme les Chinois des classes opulentes vivent beaucoup dans leur intérieur, ils appliquent tous leurs soins à embellir leur demeure (1).

La résidence d'un magistrat en fonctions se reconnaît aux deux mâts dressés devant l'entrée principale, et où sont suspendues, pendant le jour, des banderoles flottantes, avec les insignes du pouvoir dont il est revêtu, et durant la nuit des lanternes peintes, dont les couleurs et les hiéroglyphes retracent également ses hautes fonctions (2). Entre les deux mâts, à côté de la porte, on distingue les *Cao-Chi* (tablettes sur lesquelles s'inscrivent les jugemens, arrêts et ordonnances impériales); et au-delà de l'enceinte, sous la toiture élevée du bâtiment principal, on remarque la grande porte destinée aux fonctionnaires publics, et l'une des deux portes latérales plus petites, par lesquelles seulement il est permis au public d'entrer. C'est dans la première cour qu'est placé, suspendu dans son *Kia-tse*, le poisson de métal sur lequel on frappe pour avoir audience (3). Les transports et autres embarcations arrêtées sur le fleuve ou le canal, auprès de cette habitation, comme devant une préfecture ou une douane, semblent attendre les ordres du maître qui y réside pour continuer avec sécurité leur route.

(1) « Chez les mandarins et les princes, le logement des femmes se distingue par un goût et une élégance particulière. Tout ce que l'art a pu inventer de plus gracieux, tout ce que la nature offre de plus agréable dans la perspective, est employé dans les jardins qui tiennent à leurs appartemens. On y voit des forêts, des lacs, des rochers, des montagnes artificielles, percées de tous côtés en forme de labyrinthes, où l'on va prendre le frais. Ces solitudes ont encore pour embellissemens des ménageries, des volières, des viviers. » (Chambers).

(2) « Les Anglais aperçurent un vaste enclos qui ressemblait à ce qu'on appelle en Angleterre un parc de gentilhomme. C'était le séjour du Ta-Colcang, ou principal chef du district. On distinguait cette habitation à sa triple porte et à deux poteaux de 40 pieds de hauteur qui supportent des emblèmes honorifiques, et où, pendant la nuit, des lanternes étaient allumées. L'enclos renfermait plusieurs bâtimens et des arbres de différentes espèces. On y voyait des moutons et des chevaux en grande quantité. » (Lord Macartney).

(3) « Ce poisson est remplacé par un tambour chez les plus hauts dignitaires : Lorsqu'on veut obtenir audience d'un mandarin, il faut frapper à grands coups sur un tambour qui est près de la salle où l'on rend la justice. A ce signal, le mandarin, quelle que soit alors son occupation, doit tout quitter pour entendre la personne qui a besoin de son ministère... Ces magistrats sont précédés de la vénération publique : quand ils siégent à leurs tribunaux, le peuple ne leur parle qu'à genoux. Ils ne paraissent jamais en public qu'avec un appareil imposant. Rien n'est plus magnifique que le cortége d'un gouverneur. Jamais il n'a moins de deux cents hommes à sa suite, quand il sort de son palais. » (*Miss. Étr.*)



Porte des Jardins d'un Palais

Porte du jardin d'un Palais.

La forme de ces sortes de portes est très-variée, et souvent d'une rare élégance. Comme il n'est question dans les lois somptuaires que des dimensions que doivent conserver, en raison du rang de leur propriétaire, les maisons de ville, leur clôture et leur entrée; chacun, à la campagne, exception faite des tombeaux et des sépulcres, bâtit à peu près à sa fantaisie. Là, tout se tolère ou passe inaperçu. Les petites échappées du luxe y sont considérées comme en médecine ces affections locales qui rendent le reste du corps plus sain.

En examinant avec attention ce petit monument, il semble qu'il pourrait être imité avec succès chez nous : dans nos jardins d'agrément, une pareille entrée serait en même temps commode et pittoresque.

Le toit est soutenu par quatre piliers de bois peints en vert; l'espèce de corniche qui règne autour est également en bois recouvert d'ornemens figurant des fleurs, sur un beau fond bleu lapis, et le palier est pavé en larges dalles de marbre gris. Enfin la porte, d'un bois solide et à deux vantaux, est peinte d'un rouge mat éclatant. On ne saurait trop étudier dans les constructions chinoises tout ce qui a rapport au choix et à l'emploi des couleurs. L'entente et l'harmonie qui résultent des nuances et de leurs combinaisons entre elles, n'ont pu être que le résultat d'une lente expérience.

Il faut monter quatre marches de pierre dure pour arriver sous le vestibule : la première assise est en moellons bruns, non taillés et réunis par un ciment bleu. Cette assise, de deux à trois pieds environ d'élévation, règne également sous les murs du jardin que l'on voit des deux côtés de la porte. Au-dessus l'on remarque deux rangées de briques grises. Vient ensuite le mur, construit également en briques, mais recouvertes d'un enduit blanc fait de sable et de chaux. Les ornemens qu'on remarque sur ce crépi sont en tuiles et briques, et il est surmonté d'une balustrade également en briques grises, mais dont la forme est très-variée.

Les murs de jardin, surtout ceux des terrasses et des parterres, dans l'intérieur des habitations, se modifient ainsi d'une infinité de manières; et l'on conçoit que cela est d'autant plus aisé que tous ces ornemens ne sont qu'en briques façonnées dans des moules sculptés. Ce que ces enceintes présentent surtout de commode et d'utile, c'est que leurs divers compartimens étant percés à jour, facilitent la circulation de l'air, chose à laquelle les Chinois se montrent très-attentifs.



Pêcheur

Pêcheur.

Les Chinois ont inventé divers procédés ingénieux pour obtenir des pêches abondantes: l'appareil que porte ce marinier lui sert au même usage que nos filets ordinaires. On peut se faire une idée de son travail par ces enceintes d'osier tressé en claies, soutenues avec des pieux, que l'on voit près de nos ports, sur nos côtes, dans nos rivières, et où le poisson reste embarrassé quand la marée se retire. C'est une sorte de madrague en petit. Elle consiste en plusieurs carrés d'indienne bleue. Ces pièces, tendues en travers sur des brins de rotin, sont fixées à de petits piquets, liées ensemble par des cordelettes, et se déploient comme les feuillets d'un paravent. On peut ainsi les placer à volonté au fond des eaux dormantes, ou sur des bas-fonds bien sablés, en y plantant les piquets dont elles sont garnies; et par la forme qu'on leur donne, on arrête le poisson au passage, ou bien il se trouve pris quand la mer baisse et laisse la plage presque à sec.

Dans le fond s'élève un de ces ponts de marbre, à voute exhaussée, que la multiplicité des rivières et des canaux qui arrosent la Chine a rendus nécessaires. On y monte et l'on en descend par des escaliers extrêmement doux, et dont les marches n'ont pas trois pouces d'épaisseur.

«Parmi les beaux ponts de la Chine, dit l'abbé Grosier, on distingue celui « qui est à trois lieues de Péking et qui a deux cents pas de longueur sur une « largeur proportionnée. Sa hauteur et l'inutilité apparente de la plus grande « partie de ses arches paraissent choquer d'abord la plupart des étrangers, parce « qu'il ne couvre qu'une rivière médiocre (le *Hom-ho*); mais lorsque celle-ci est « enflée par les pluies de la canicule, à peine si toutes les arches du pont suffisent pour laisser écouler les eaux.» (Tom. 2, p. 502, in-8°.)



Fabricant de Flèches.

Les archers, soit à pied, soit à cheval, constituent encore toute la force d'une armée chinoise (1). Les chefs eux-mêmes doivent souvent leurs grades et leurs honneurs à leur habileté à tirer de l'arc. Si les troupes chinoises sont aussi nombreuses que le prétend lord Macartney, qui porte le nombre des fantassins à un million d'hommes et celui des cavaliers à huit cent mille; si seulement leur armée, au grand complet, s'élève à treize cent cinquante-huit mille hommes, d'après les données plus exactes de M. Klaproth, on peut calculer, par la quantité de flèches nécessaires à tout ce monde, même en temps de paix, du nombre d'ouvriers employés à leur fabrication.

La hampe de la flèche chinoise est ordinairement de sapin et quelquefois de roseau. Mais quoique proprement travaillé, son bois n'est point aussi orné que celui des flèches qui nous viennent de l'Indoustan. L'acier dont elles sont ornées est un losange terminé en pointe fort aiguë. Tout le savoir d'un guerrier consiste à les lancer avec une grande justesse, et l'arc dont il se sert a une force de projection qui étonne. Cet arc, fait d'un bois dur et pliant, est renforcé de corne de buffle, et son élasticité résulte de la combinaison bien calculée de ces deux substances parfaitement adhérentes l'une à l'autre. La forme de cet arc, entièrement tendu, c'est-à-dire, quand la flèche y est appliquée et ramenée jusqu'à la pointe, est celle qu'offrait l'arme semblable chez les anciens Scythes. Cet arc détendu se redresse et ne présente plus qu'un demi-cercle. La corde, composée de fils de soie tordus ensemble, est à peu près de la grosseur d'une plume à écrire ordinaire.

(1) « Les soldats Chinois et Mandchous sont principalement exercés à tirer des flèches, soit à cheval, soit à pied. Le tir du fusil à mèche ne vient qu'en seconde ligne; le tir du canon en troisième.... En revenant à notre logis, nous vîmes sur une place, entre le mur du sud et le canal, un corps d'infanterie mandchoue qui s'exerçait à tirer des flèches. Ces soldats n'étaient pas robustes : ils s'efforçaient, en tendant leur arc, de donner à leur corps une belle attitude plutôt que de viser juste et de lancer la flèche avec une vitesse égale à celle d'une balle.... Au printemps, les régimens cantonnés à Péking font leurs exercices dans le *Hai-Tsu*, ou parc, situé à sept verstes au sud de la capitale. L'exercice de la cavalerie et des archers n'a lieu que très-rarement dans une plaine hors de la porte *Ngan-Ting-Men*, voisine du cimetière russe. Les étrangers ne peuvent, sous aucun prétexte, assister aux évolutions militaires des Mandchous. » (Timkouski, *Voyage à Péking*.)



Musicienne jouant du Chê

Musicienne jouant du Chê.

Les cordes de cet instrument se pincent comme celles d'une harpe ou d'une guitare, avec cette différence pourtant que les ongles et non les doigts servent à tirer des sons : or, l'on n'a point oublié qu'en Chine les personnes d'un rang élevé laissent croître leurs ongles et en ont le plus grand soin : c'est après les petits pieds, pour les femmes, la marque la plus évidente qu'on n'a pas besoin de travailler pour vivre, et qu'on a de nombreux valets pour se faire servir.

Les cordes d'un *Chê* sont de soie, l'un des huit corps sonores adoptés dès les temps les plus anciens (1).

On aperçoit sur le second plan un joueur de *Cheng*, espèce d'orgue chinois (2).

(1) « Les Chinois ont toujours distingué huit espèces différentes de sons, et ils ont cru que la nature a formé, pour les produire, huit sortes de corps sonores, sous lesquels tous les autres peuvent se classer. Voici l'ordre selon lequel ils distribuent ces huit sortes de sons, et les noms des instrumens qu'ils ont construits pour les produire : 1° le son de la peau, qui est rendu par les tambours; 2° le son de la pierre, rendu par les *King*; 3° celui du métal, par les cloches; 4° celui de la terre cuite, par les *Hiven*; 5° celui de la soie, par le Kin et le Chê; 6° celui du bois, par le *Yu* et le *Tchou*; 7° celui du bambou, par le Koan et différentes flûtes; 8° celui de la calebasse, par le *Cheng*. » (L'ABBÉ GROSIER.)

« Avant que les Chinois eussent inventé l'art de travailler la soie et d'en faire des étoffes, ils avaient trouvé le moyen de la faire servir à leur musique, et d'en tirer les sons les plus doux et les plus tendres. Ils firent d'abord un instrument composé d'une simple planche d'un bois léger et sec, sur laquelle ils tendirent des cordes de soie. La planche fut ensuite courbée en voûte pour être plus sonore. Les cordes furent de différentes grosseurs, et par ce moyen rendirent des sons graves et aigus : telle est l'origine du *Kin* et du *Chê*..... » Le Kin sert à accompagner la voix, et les Chinois le regardent comme le plus précieux des instrumens. Le Chê est fait ordinairement de bois de mûrier. Il y en a de quatre espèces, de différentes grandeurs; mais tous sont montés de 25 cordes, et rendent tous les demi-tons renfermés dans deux octaves. Chaque corde est portée sur un chevalet. Les cinq premiers sont bleus; les cinq seconds, rouges; les cinq troisièmes, jaunes; les cinq quatrièmes, blancs; les cinq cinquièmes, noirs. Ils sont mobiles, pour changer les sons quand on veut. Le P. Amyot prétend que nous n'avons aucun instrument en France qui doive être préféré au Chê, pas même le Clavecin. Sa grandeur est ordinairement d'environ huit pieds. » (*Essai sur la musique*, page 141.)

(2) « La calebasse, appelée *Pao* par les Chinois, étant desséchée et coupée en deux parties, sert de corps à un instrument composé de tuyaux, et nommé *Cheng*, dans lequel on souffle légèrement. Chaque tuyau, en modifiant le son de la calebasse, lui fait rendre tous les tons contenus dans l'étendue de l'octave. L'embouchure de cet instrument est de bois, et faite dans la forme du cou d'une oie. Il y en avait autrefois plusieurs sortes, les *Yu*, les *Tchao* et les *Ho*. Les deux premiers étaient composés de 24 tuyaux, les Ho de 19, et les Cheng de 13. Aujourd'hui le grand Cheng à 19 tuyaux est le vrai *yu* des anciens; et le Cheng à 13 tuyaux est ce qu'on appelait le petit *yu*, le *ho*, etc. Le Cheng à 13 tuyaux ne donne que les 12 *Lu* ou demi-tons de l'octave moyenne; le treizième tuyau étant la réplique du premier son, sert à compléter l'octave. Dans la suite on a substitué le bois à la calebasse, mais on a conservé sa forme. » (*Ibid*. p. 142.)



Deveria del.

Manière de brûler les yeux avec la chaux vive

Manière de brûler les yeux avec la chaux vive.

Le seizième jour de la nouvelle lune (d'après le calendrier chinois et le solstice d'hiver, selon le voyageur russe Timkovski), l'Empereur se rend au Temple du Ciel (*Tien-Tan*), situé dans le faubourg du midi, à Péking (c'est la partie appelée la *ville chinoise*), pour y rester jusqu'au lendemain matin. Alors, en sa qualité de grand-prêtre de toutes les religions dont l'exercice public est permis dans son Empire, il offre au *Tien* des sacrifices expiatoires (1), pour le supplice des criminels qui ont été condamnés à mort pendant l'année précédente.

A cette époque, les malfaiteurs sont exécutés dans tout l'Empire. On leur tranche la tête, on les pend, ou bien on les étrangle. « On remet à l'Empereur une liste de tous ceux qui ont été condamnés à mort par le tribunal suprême de Péking. Leurs délits y sont spécifiés en détail. Le monarque note de sa main ceux qui doivent perdre la vie; les autres sont également conduits au lieu du supplice, et ramenés ensuite en prison. »

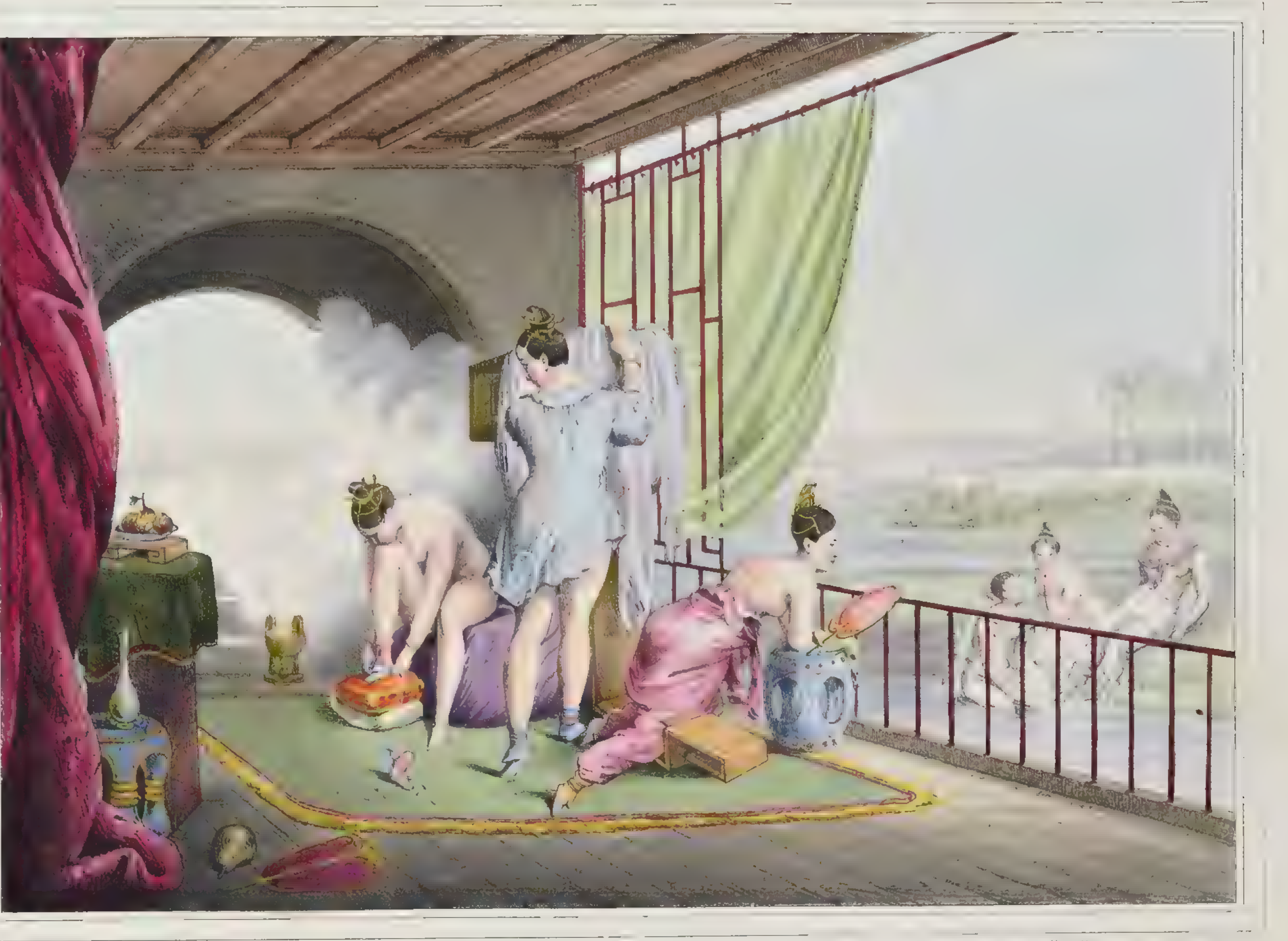
Le jour qui précède leur exécution, les condamnés sont régalés aux frais du gouvernement. Les criminels d'état subissent leur supplice aussitôt que la sentence est prononcée; les autres obtiennent quelquefois une commutation de peine, mais ils n'en sont pas moins perdus pour la société; et si le délit est de nature à exiger un exemple, réduits à l'état d'esclaves, soumis à des travaux forcés en Tartarie, on les prive encore de la vue, comme indignes de contempler la lumière du jour.

On voit ici comment se fait l'application de cette peine : plusieurs soldats (ils remplissent assez souvent l'office de bourreaux) sont occupés à brûler les yeux du coupable avec de la chaux vive renfermée dans des morceaux de toile de coton trempés dans l'eau et appliqués soudain sur l'organe de la vue. La couleur de leur Kourma (2), qui seul constitue le petit uniforme, indique qu'ils font partie de la seconde bannière.

(1) « Tous les mandarins qui, d'après l'exemple de l'Empereur, se préparent à faire des offrandes semblables au ciel ou à la terre, doivent, suivant la loi, observer un jeûne de trois jours; s'abstenir d'ail, d'oignons et autres mets piquans; ne pas boire de vin, ne pas visiter des malades et des morts; ne point condamner à mort, s'éloigner des femmes, et passer trois jours et trois nuits dans leurs bureaux. » (Klapr.)

(2) « Ces soldats étaient vêtus de robes bleues, et par-dessus du Kourma, espèce de veste à manches et à petits pans qu'on met en voyage. » (Tom. 1er, p. 308.)

« La seconde bannière est ou rouge sans bordure, ou rouge avec une bordure blanche; elle a son quartier dans la partie occidentale du *King-Tchhing* (*ville de la cour*, nom de la partie tartare de Péking, où se trouve le palais). » (Tom. 2, p. 141, Timkovski.)



Baigneuses à leur toilette

Baigneuses à leur toilette.

Chambers, qui nous a fait connaître un des premiers l'architecture chinoise, mais qui n'a pu parler que des constructions élevées dans les provinces méridionales, prétend que la principale pièce d'une maison est entièrement ouverte du côté des jardins, mais qu'on y place une natte de canne (1) ou des rideaux d'une étoffe légère, qu'on abaisse ou qu'on ferme quand on veut se garantir de la pluie ou des ardeurs du soleil. Dans ces jardins, on est presque toujours sûr de trouver une petite rivière, un bassin, un vivier, dont les fleurs si recherchées du Lien-wha tapissent les ondes limpides, où se jouent de jolies dorades (2).

On reconnaît la description de Chambers dans cet intérieur; et ces jeunes femmes qui viennent de goûter le plaisir du bain nous fournissent une occasion d'expliquer diverses parties de leur toilette que nous n'avons fait qu'indiquer encore.

La première, qui est appuyée près du bassin sur un tabouret de porcelaine, est entièrement chaussée, et a déja mis l'ample pantalon de satin, dont se parent les femmes de la classe opulente; mais elle n'a point encore passé le tricot ou réseau de soie qui se porte immédiatement sur la peau, et dont la seconde est vêtue (3). Dans celle-ci on distingue mieux les espèces de manchettes et les ligatures qui entourent le bas de la jambe. La troisième est occupée à se chausser. Un de ses pieds est nu, et ne laisse voir que l'orteil dans sa position naturelle, les autres doigts étant repliés sous la plante du pied. On aperçoit sur le tapis l'autre babouche ou bottine, dont l'extrémité est tronquée comme si le pied était presque nul. Il est rare, en effet, que le pied ainsi mutilé d'une beauté chinoise ait plus de trois à quatre pouces de long.

L'usage du linge est encore inconnu en Chine, l'emploi de la toile de coton blanc très-rare, et le blanchissage si peu pratiqué, qu'on ne saurait se dissimuler tous les inconvéniens qui en résulteraient pour la santé, si les Asiatiques avaient des habillemens moins amples et en moins grand nombre, ce qui leur permet d'en changer souvent.

(1) Le *Lien-Tzée* d'été est fabriqué de filets déliés de bambou, et tellement fait que le vent le pénètre aisément. Ceux qui sont dans l'intérieur voient dehors sans être vus. Le *Lien-Tzée* d'hiver est un rideau tendu, doublé, matelassé, pour garantir des vents froids.

(2) Ces poissons dorés sont quelquefois si familiers, qu'ils viennent à la surface de l'eau et se laissent nourrir à la main.

(3) Lord Macartney et Timkovski font mention d'eaux minérales situées au pied des montagnes au nord-est de Péking, et qu'on appelle les *bains de l'Empereur*. Ailleurs le voyageur russe parle des grands lacs creusés dans le palais impérial; *cet endroit, suivant le récit des habitans de Péking,* ajoute-t-il (tom. 2, p. 155), *est pendant l'été le séjour des plus belles femmes du harem de l'Empereur.....* Enfin, il dit dans sa description de Péking, empruntée, il est vrai, en entier au P. Gaubil, *dans le Vaï-lo-tching, au sud de la glacière, on arrive à une assez grande place qui est occupée par des* BAINS PUBLICS; fait, dit M. Klaproth dans une note, qui réfute assez l'assertion ridicule de quelques voyageurs qui ont prétendu que l'usage des bains était inconnu aux Chinois. Comment donc se fait-il que M. Timkovski se soit exprimé ainsi (tom. 1er, p. 362): « Ils mettent sous la robe un autre vêtement très-léger, de *toile* ou de soie, qui remplace la « chemise, et qui n'est pas généralement en usage; il ne se lave que très-rarement. Cette malpropreté, qui se rencontre « *même chez les gens d'un rang élevé,* est d'autant plus dégoûtante que les Chinois, contre l'habitude de tous les autres « Orientaux, ne connaissent pas les bains, ou ne se lavent le corps que très-rarement; ils regardent même comme mal- « sain de se baigner pendant l'été. » Cependant Chambers lui-même place au rez-de-chaussée d'une maison de gens aisés, à côté de la salle à manger et de la cuisine, la salle de bain et de toilette.



Tailleur de pierre

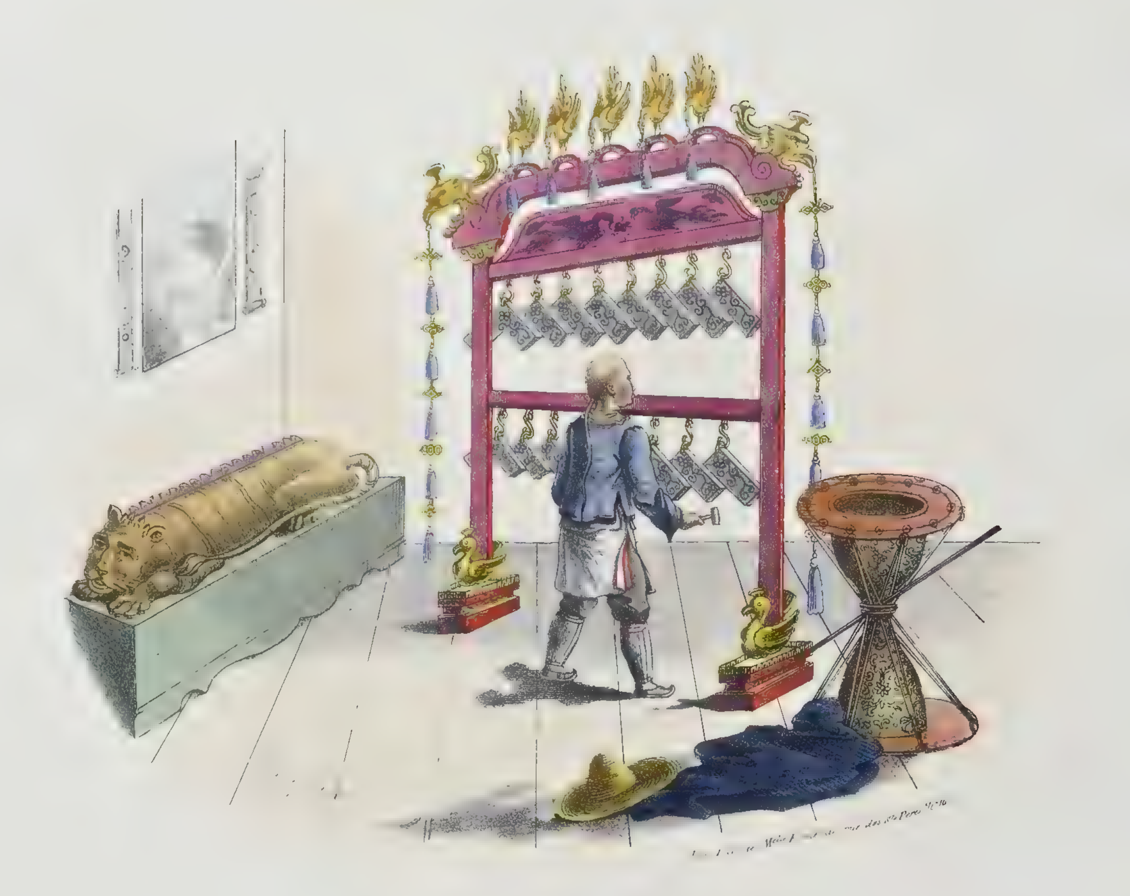
Tailleur de Pierre.

Tout dans cette lithographie si simple offre une ample matière à l'observateur : la pose de l'ouvrier, les outils qu'il emploie, leur forme. Les jambes nues (l'artisan chinois se sert avec adresse de ses orteils), le caleçon relevé au-dessus du genou, la mèche des cheveux tressée en longue queue roulée autour du front, il travaille, accroupi sur sa pierre. Un ciseau arrondi et très-pointu, un petit marteau de bois ferré par un bout lui suffisent. Une natte fixée sur un châssis de bambou et soutenue par une perche, sert à le garantir du soleil, et dans l'occasion, à préserver les passants des éclats de la pierre.

Différents marbres (1), une pierre calcaire bleuâtre, quelquefois le granit, le granit rose commun, sont les matériaux le plus ordinairement employés pour les constructions de l'État, car les particuliers ne se servent guère que de briques crues ou cuites, excepté dans les fondations des maisons et des palais des grands.

La pierre à bâtir est taillée très-mince relativement à sa longueur. A peine a-t-elle six pouces d'épaisseur, quoiqu'elle ait presque toujours deux et trois pieds de large, sur cinq et six de long. Ces pierres ainsi disposées se placent par assises. Les ponts de grandeur médiocre sont construits avec ces sortes de pierres, posées comme des planches sur des traverses ou des pieds-droits.

(1) « Les Chinois ont de commun avec les anciens Égyptiens d'aimer le gigantesque. Ils font consister la beauté d'une colonne dans sa grosseur et son élévation; celle de leurs salles, dans leur extrême étendue. L'architecture gigantesque fut adoptée par tous les anciens peuples. Deux provinces de la Chine (celles de *Chan-tong* et de *Kiang-nan*) peuvent fournir de marbre tout le reste de l'empire; mais les Chinois ne savent ni le bien travailler, ni l'employer à propos. Il leur sert à construire des ponts, le seuil de leurs portes, et à paver les rues. Cependant quelques arcs de triomphe, quelques temples de pagodes sont construits de cette matière précieuse, mais avec peu d'art et de goût. Leurs sculpteurs n'en tirent guère meilleur parti. » (Grosier, *Description générale de la Chine.*)



King moderne Tchung Kou et Ou

King moderne, Tchang-Kou et Ou.

Le King moderne est composé, comme l'ancien King, de seize pierres de différentes grandeurs, suspendues dans un *Kia-tzée*, sorte de cadre en bois sculpté. Les plus grandes ont jusqu'à trente pouces de long, les plus petites n'ont que cinq pouces. Les Chinois paraissent avoir eu les premiers l'idée de tirer des pierres un son propre à la musique. Ce son tient le milieu entre celui du métal et celui du bois. Il est moins aigre que le premier, plus éclatant que le second, et plus doux, plus brillant que tous les deux. *Quand je fais résonner les pierres sonores qui composent mon King, les animaux viennent se ranger autour de moi, et tressaillent d'aise*, disait *Kouéi*, plus de mille ans avant Orphée; et Confucius avoue lui-même qu'ayant entendu un morceau de musique, composé par ce musicien fameux, il lui fut impossible, pendant plus de trois lunes, de penser à autre chose. Les mets les plus exquis et le plus délicatement apprêtés ne pouvaient réveiller son goût, ni exciter son appétit(1).

On se sert, pour faire des *Kings*, d'une sorte de pierre sonore, appelée pierre de *Yu*. Ces pierres, exposées à l'air et au soleil, acquièrent une dureté qui augmente l'intensité du son. On les frappe avec un maillet d'ivoire.

Les Chinois ont trois instruments de bois, qui sont le *Tchou*, le *Ou* et les *Planchettes*. Le *Tchou* semble fait de deux cônes réunis par leur partie la moins évasée. Au milieu de l'un des côtés est pratiquée une ouverture en rond, dans laquelle on passe la main, pour faire mouvoir le marteau de bois avec lequel on frappe l'instrument. Le manche de ce marteau est arrêté, dans le fond, par une goupille, afin qu'il ne sorte pas de sa place. Le *Ou* a la forme d'un tigre accroupi, dont le dos est armé de vingt-sept chevilles, qui ressemblent aux dents d'une scie. On passe sur ces chevilles une petite règle de bois appelée *Tchen*, pour tirer le son de l'instrument.

(1) Les oreilles chinoises étaient loin de trouver des charmes à la musique française, au temps du R. P. Amyot; il fit entendre à des mandarins les *Sauvages*, les *Cyclopes*, pièces de clavecin de Rameau, alors très à la mode, et nous a rapporté ces réflexions de l'un d'eux : *Les airs de notre musique passent de l'oreille jusqu'au cœur, et du cœur jusqu'à l'ame : nous les sentons, nous les comprenons. Ceux que vous venez de jouer ne font pas sur nous cet effet. Les airs de notre ancienne musique étaient bien autre chose encore, il suffisait de les entendre pour être ravi.* Ainsi la musique chinoise a eu ses merveilleux effets comme la musique grecque. Il serait curieux de juger l'impression que ferait sur les plus policés de ce peuple notre musique actuelle. Il est plus que probable qu'ils y comprendraient moins encore qu'à celle de Rameau, et cependant la musique a été cultivée de temps immémorial en Chine. Érigée en science dès les premiers temps de la monarchie, elle fut toujours l'objet de l'attention des magistrats et des souverains. « Veut-on savoir, disent leurs plus anciens philosophes, si un royaume est bien gouverné, si les mœurs « de ceux qui l'habitent sont bonnes ou mauvaises, qu'on examine la musique qui y a cours. » Cette régle n'était pas négligée par Confucius, lorsqu'il parcourait les différents petits royaumes qui partageaient la Chine de son temps; et Platon, long-temps après Confucius, a tenu un langage semblable.

« L'ancienne musique chinoise pouvait faire descendre sur la terre les esprits supérieurs; elle pouvait évoquer les ombres; elle inspirait aux hommes l'amour de la vertu et les portait à la pratique de leurs devoirs. Tous ces prodiges n'ont-ils pas été attribués à la musique grecque? Orphée, Linus et Amphion ont bien l'air d'avoir été imités de *Ling-lun*, de *Kouéi* et de *Pin-mou Kia,* à qui les Chinois, depuis plus de quatre mille ans, ont attribué le même pouvoir sur les pierres, sur les bêtes féroces, et sur les hommes quelquefois plus féroces qu'elles. »



Laporte del.

Mandarin attendant des visites

Mandarin attendant des visites.

Ce mandarin fait partie du premier ordre des lettrés. L'oiseau brodé sur la pièce d'étoffe carrée placée sur sa poitrine indique qu'il appartient à l'administration civile. Le nom de ces morceaux d'étoffe est *Phou tza :* sur le Phou tza des mandarins civils est un oiseau : une cicogne, un paon, ou le *Foung-hoang*, oiseau de prospérité, espèce de phénix qui ne se montre qu'à l'époque des grands changements politiques. Les mandarins militaires portent sur leur Phou tza une bête féroce, un tigre, un lion, etc., suivant leur rang. Ce n'est qu'à la cour ou dans des occasions solennelles qu'il est permis de se parer de robes violettes, avec des Phou tza bleus. Les colliers ou chapelets appelés *Sou chou*, en corail, en cristal ou en perle, ne se portent aussi qu'avec l'habit de cérémonie.

Quoique les chaises soient d'un usage général en Chine, les Chinois cependant préfèrent s'asseoir à la manière des Turcs. Ce magistrat, les jambes croisées sur des coussins, fume en attendant l'arrivée d'un visiteur. Le valet tient une bourse contenant le tabac de son maître; à sa ceinture est attaché son mouchoir; et vers la gauche, à un ruban, le petit sac qui contient sa pipe. Il est dans l'attitude d'un esclave dont la résignation égale la dépendance. Tous deux ont leur bonnet sur la tête (1).

Le cérémonial des Chinois est tellement compliqué, leurs devoirs respectifs exigent une attention si soutenue, que la politesse chez eux est devenue le plus fatigant des exercices. Le *Li pou* (tribunal des rites) fait sa principale occupation de veiller à ce qu'on ne s'écarte jamais des règles de la civilité établie. Il fit, dit-on, cette réponse laconique à Pierre-le-Grand, qui semblait craindre que l'ignorance des coutumes de l'Empire n'eût fait commettre quelque inconséquence à son envoyé : *Votre ambassadeur a montré beaucoup de grossièreté.*

(1) Les Chinois portent habituellement un bonnet. En Europe, se découvrir la tête est une politesse ; à la Chine, c'est une incivilité : aussi le pape a-t-il permis aux missionnaires de célébrer la messe, le bonnet sur la tête.

« L'esprit de dissimulation est en partie le résultat de cette politesse affectée que les lois leur imposent, et qui les force sans cesse à se contraindre et à réprimer toute marque d'emportement et de passion..... On ne saurait être plus respectueux qu'ils le sont envers leurs supérieurs ; ils se tiennent à l'écart quand ils passent, ayant les pieds serrés et les mains pendantes. Il est vrai qu'un mandarin, trouvant qu'un voyageur à cheval ne descend pas assez vite en sa présence, lui fait donner la bastonnade..... Les domestiques servent en faisant nombre de génuflexions. Les écoliers, les enfants, au moment des saluts, se prosternent en frappant la terre de leur front... Le salut ordinaire entre égaux est de joindre les mains, de les lever devant la poitrine, en prononçant ces mots : *Tsin, Tsin*, qui signifient, *Tout ce que vous pouvez désirer.* S'ils rencontrent une personne à qui ils doivent du respect, ils joignent les mains à vingt pas devant elle, et courbent la tête le plus près de la terre qu'il est possible..... Leur politesse est excessive, et il n'y a point de peuple qu'ils ne surpassent en civilité : quand on rend visite, on écrit sur du papier rouge couvert de fleurs d'or, et plié en forme d'éventail : *L'ami tendre et sincère de votre seigneurie, le disciple perpétuel de sa doctrine se présente pour vous faire la révérence jusqu'à terre.* On est très-exact à rendre la visite le même jour... Si c'est une personne de distinction qui fait la visite, on la couvre d'un parasol : bientôt commencent les compliments et les révérences, dont on a le choix parmi un grand nombre qui sont détaillés dans les livres d'éducation. Si le maître vous donne une chaise, il est obligé de la saluer avant de vous la présenter, et de l'épousseter avec le pan de sa veste. Dans ces visites, c'est l'usage de servir du thé, et alors les simagrées recommencent pour prendre la tasse, la porter à la bouche, la rendre au domestique. On sort enfin avec de nouvelles cérémonies ; on envoie encore deux personnes après vous, pour vous complimenter une dernière fois, et là seulement finit la visite. » (*Beautés, Singularités de la Chine, etc.*)



Sorte d'Estrapade chinoise

Sorte d'Estrapade chinoise.

Peking est séparé, par de hautes murailles, en deux villes, la ville chinoise et la ville tartare ou mandchoue. Cette dernière, appelée *King tchhing* ou ville impériale, est composée de trois enceintes qui rentrent l'une dans l'autre. Celle qui renferme le palais impérial s'appelle *Tsu kin tchhing*, ville sacrée rouge. Là se trouvent les principaux ministères ou tribunaux : le *Kiun ki tchou*, (c'est le conseil où l'on traite ce qui concerne l'emploi des troupes et les affaires relatives à l'administration de l'armée) ; le *Nei ko* (le sénat), et le *Nei ou fou* (le trésor de la cour). Ces cours suprêmes forment le conseil d'état du prince ; elles sont supérieures aux six tribunaux souverains. Ces derniers sont placés dans la seconde enceinte de la ville mandchoue, nommée *Houang tchhing* (ville auguste) ; et le *Hing pou*, ou la chambre criminelle, est le cinquième de ces tribunaux souverains. Tous les procès criminels sont portés devant cette cour ; elle les revise et les soumet à l'Empereur, sans l'ordre duquel aucun coupable ne saurait subir la peine capitale. Il existe des tribunaux d'un ordre inférieur pour les délits moins graves ; et lorsqu'il ne s'agit que de faire distribuer des coups de bambou, c'est l'affaire des mandarins civils, à Peking comme dans tout l'empire. Il en est de même pour appliquer la peine de la cangue ou toute autre punition corporelle qui ne met point le condamné en danger de perdre la vie.

Le châtiment représenté ici est ordinairement infligé aux commerçants de mauvaise foi, à tout *industriel*, en un mot, dont la fraude est reconnue. Chez nous le marchand de vin qui enivre avec des boissons frelatées et mortelles l'honnête artisan que sa renommée attire, en est quitte pour la perte de ses vins empoisonnés ; et, quelque cher que soit le pain, la police ne condamne qu'à une simple amende le boulanger qui vend à faux poids, et qu'en Turquie un pacha, haut-justicier, ferait clouer par l'oreille à la porte de sa boutique ; en Chine, le délinquant est suspendu par les épaules et les chevilles des pieds à des cordages, et il reste ainsi, pendant plusieurs heures, exposé aux regards de ceux qu'il a trompés. Comme cette position est très-douloureuse, deux boschées (exécuteurs des jugements) le soutiennent par intervalle, à l'aide d'un bambou passé sous sa poitrine. On voit à terre un rouleau de papier, un écritoire et un pinceau, pour tenir note des aveux que les souffrances lui pourront arracher. Le supplice de la secousse ou brandilloire (the swing), espèce d'estrapade moins terrible que celle dont le nom est resté à l'une des places de Paris, serait donc aussi une question, une torture, un moyen de forcer un fripon à divulguer les ruses dont il s'est servi pour faire des dupes, alors même que le magistrat a déja acquis la conviction de sa culpabilité ?



Mendiant, avec un chien exercé

Mendiant avec un Chien exercé.

Plusieurs voyageurs, et lord Macartney lui-même, ont prétendu que les mendiants étaient rares en Chine. Il est vrai que la police est très-sévère à l'égard des vagabonds; ce qui est vrai encore : c'est que le riche n'aime pas ouvrir sa bourse à l'inconnu qui tend la main (1). Alors, et comme chez nous, l'industrie s'en mêle, et il n'est sortes de tours et d'austérités que la misère et l'horreur du travail n'inventent pour exciter la pitié.

Ce mendiant a dressé un chien à peser avec sa patte sur une tringle de bois qui fait bascule, et au bout de laquelle est fixée une boule qui, en retombant dans un vase de bois, retrace en petit le procédé en usage pour battre le riz.

Les bonzes distribuent des vivres aux pauvres; les dévots passent pour charitables : c'est donc aux environs des pagodes, des miao et des bonzeries que l'on rencontre le plus de mendiants. Celui-ci, sa sebile de bambou à la main, s'est placé en avant d'un *Tchao-ping* de mandarin. Ces petites constructions, appelées aussi *Tchao-péi* et *Tchao-hiang*, selon la place qu'elles occupent, servent à-la-fois à faire distinguer les rangs et à dispenser des génuflexions de rigueur ceux qui passent devant un palais, un tribunal ou un temple (2). Le mur, surmonté par des espèces de créneaux formés de plusieurs rangs de briques grises, annonce ordinairement la demeure d'un prince ou d'un *regulo* du sang impérial; mais comme il ne faut qu'une disgrâce pour faire descendre au dernier grade le plus haut fonctionnaire, les Tchao-ping changent souvent de couleur, de grandeur et de forme, bien que le palais reste le même, à moins toutefois que le fisc ne juge à propos de s'en emparer, en envoyant l'altesse déchue dans une maison plus modeste, qui convienne à son nouvel état.

(1) « On dit que Peking renferme 50,000 habitants qui, étant sans occupation, ont recours au vol..... La vigilance et la sévérité de la police y mettent bon ordre; car, durant un séjour d'environ six mois, je n'ai pas entendu parler d'un seul vol important. Comme les Chinois se méfient extrêmement des pauvres, et que les mendiants rencontrent partout un refus décidé, il est très-rare qu'un malheureux emploie ce moyen facile de gagner sa vie. On occupe les pauvres à nettoyer et à arroser les rues.... (Page 186).

« Les souterrains qui sont près des murs de la ville, sont habités par des pauvres. Il est impossible de se faire une idée de l'aspect misérable et dégoûtant de ces malheureux : presque nus et couverts de lambeaux de nattes, ils se traînent au milieu des boutiques du quartier commerçant pour demander l'aumône. Ils retournent se cacher dans leurs caves, après avoir reçu quelques *tchokhi* (monnaie de cuivre ronde et percée d'un trou au milieu, connue aussi sous le nom de *lée*. Voyez l'article du Changeur, 10e livraison).

« Personne ne put nous dire s'il existait à Peking des hospices ou d'autres établissements de charité pour les pauvres. Il n'y a que la maison de charité située dans le faubourg de *Vai lo tchhing*, bâtie sous la dynastie actuelle, en 1662. On dit qu'en hiver on y distribue, au nom de l'empereur, une jatte de gruau cuit à chaque pauvre, mais qu'un petit nombre seulement profite de ce bienfait..... Tous les ans, pendant les quatre mois de la mauvaise saison, les bonzes donnent aux pauvres du gruau, qui leur est fourni par les magasins établis pour recevoir l'impôt en nature. La distribution a lieu au temple de *Loung van Thang*. » (Pag. 9, Timkouski, tome II).

(2) On appelle de ces noms différents une muraille isolée ou cloison de bois, bâtie vis-à-vis la porte d'entrée d'une maison, en dehors. Sa forme aide à distinguer les rangs : le *Tchao-péi* d'un mandarin ne ressemblant pas au *Tchao-ping* d'un prince, ni au *Tchao-hiang* d'un miao, ni au *Tchao-péi* d'une pagode de bonzes ou de lamas... Cette espèce de rempart élevé par l'orgueil a cependant le double avantage et d'être une distinction, et d'éviter au passant de descendre de voiture ou de palanquin, parce que cette muraille isolée se trouve entre le palais, le tribunal, le temple, etc., et l'endroit de la rue où l'on passe. (Extr. de l'*Architecture chinoise*, manusc.)



Criminel portant la cangue, en route

Criminel portant la Cangue, en route.

DANS la septième livraison de cet ouvrage il est question de la peine de la Cangue : le condamné est représenté assis sur une chaise ; ses mains sont libres, et il est aisé de s'apercevoir que les pièces de bois, entre lesquelles son cou est pris, ne sont pas d'un poids considérable, outre qu'elles sont soutenues par des tiges de bambou fixées à son siége. C'est ainsi qu'à force d'or et de protection la piété filiale, toute puissante en Chine, parvient à adoucir le sort d'un père, d'un parent chéri. Mais cette faculté, comme celle de se soustraire aux coups de Pan-tzée, à l'aide d'une somme d'argent, et même de substituer un autre à sa place pour subir le châtiment le plus rigoureux, les riches seuls peuvent en jouir; les pauvres n'ont point d'exemption à espérer de la justice chinoise (1); ils reçoivent sans pitié les soufflets et les coups de bambou; et celui qui est condamné à porter la cangue pendant quelques semaines ou plusieurs mois, est mené de la sorte par un boschée de ville en ville, passant les nuits en prison et exposé tout le jour aux insultes de la populace, ayant une main et quelquefois les deux mains engagées dans la cangue, n'obtenant enfin d'autres aliments que ceux que la charité publique lui accorde ; encore faut-il le faire manger. Si par ce moyen l'autorité réussit quelquefois à forcer un détenteur des deniers de l'état à se libérer, un banqueroutier frauduleux à payer ses dettes, trop fréquemment il arrive que l'infortuné sans ressources expire de fatigue et de désespoir.

(1) « Les Chinois se servent, pour les punitions corporelles, de bâtons de bambou longs de 4 à 5 pieds au moins, et larges d'environ deux pouces (qu'ils appellent *pan-tzée*). Les délits moins graves sont punis par des soufflets dont le nombre est prescrit par la loi; il dépend des bourreaux de rendre cette étrange punition plus ou moins douloureuse, selon qu'on a su les gagner par de l'argent. Les prisonniers portent attachée au cou une planche carrée, large de trois pieds et pesant plus de six livres; ce poids est augmenté selon la gravité du délit. Ce genre de punition est infligé principalement aux gens qui se rendent coupables d'escroquerie et à ceux qui ne peuvent payer leurs dettes; ces planches pèsent alors cinq cents à mille livres. La tête du coupable est seule visible; elle paraît comme posée sur un grand plat; il ne lui est pas possible de porter la main à la bouche; il est obligé de recevoir sa nourriture des mains d'autrui.....

« Un grand défaut de la législation chinoise est la faculté qu'elle accorde de se racheter d'une punition corporelle par des amendes en argent : par exemple, quelqu'un, condamné à recevoir cent coups de bâton, paie vingt-quatre à quarante zolotniks en argent, et 9 à 15 tchetverts de blé; un an de travail et 60 coups sont rachetés par 80 zolotniks d'argent et environ 30 tchetverts de blé..... Quiconque tue un homme par accident, ne subit pas de peine s'il paie une livre d'argent; les vieillards de 90 ans, ni les enfants de 7 ans ne sont pas punis corporellement, excepté dans les cas de trahison et de conspiration.....

« L'usage permet qu'un condamné puisse acheter une autre personne pour subir à sa place le châtiment qu'il a mérité, même la peine de mort.» (TIMKOVSKI, *Voyage à Peking en* 1820 *et* 1821.)



Champ de repos de la ville de Han tcheou fou

Champ de repos de Hang-Tcheou-fou.

La ville de Yang-Fou ou Hang-tcheou-fou, dont nous avons eu occasion de parler, est remarquable par son commerce, ses manufactures et sa population. De nombreux tombeaux s'élèvent dans ses environs, et forment comme un immense cimetière des groupes d'arbres qui l'environnent (1).

Les monuments funèbres des Chinois, ceux de l'opulence, s'entend, diffèrent beaucoup entre eux : quant aux sépulcres du peuple, ils sont peu dignes d'attention, et n'offrent le plus souvent qu'un faible cône de terre sur le sommet duquel on a planté des arbres nains. Mais ces tombeaux grossiers sont visités souvent par les familles, qui ont grand soin de tondre les gazons et d'entretenir les arbustes.

Les bières des pauvres sont dispersées parmi les tombes, presque toujours recouvertes de terre, quelquefois exposées aux intempéries de l'air. Comme elles sont faites de planches très-épaisses, garnies intérieurement de poix, et que l'extérieur est vernissé, ces bières durent long-temps, et il n'en sort point d'émanations contagieuses. Les riches ne regardent à aucune dépense, dès qu'il s'agit de se procurer des cercueils fabriqués avec les bois les plus précieux; et il arrive fréquemment que ces cercueils se trouvent disposés long-temps avant la mort de ceux qui ont l'intention de les occuper. Souvent encore la famille s'obstine, par affection, à conserver la personne décédée pendant des mois et même des années; ce qui a lieu sans danger, tant à cause des soins qu'on apporte à l'embaumement des corps, que par l'habitude de bien luter avec un bitume imperméable les joints de la bière.

Et cependant les pieux devoirs de la veuve et des enfants d'un personnage éminent ne se bornent point à ces marques extérieures d'une douleur profonde. Même après que la dépouille du défunt a été déposée dans la sépulture de ses ancêtres, ses descendants inconsolables, vêtus de grosse laine d'un blanc terne (c'est la couleur du deuil) s'établissent dans son tombeau même, où ils continuent durant plusieurs mois encore leurs lamentations.

Les caractères tracés sur ces monuments funéraires font connaître les noms et la qualité des morts illustres qu'ils renferment; et des épitaphes où l'on exalte leurs vertus, sont gravées sur des tablettes de marbre à l'entrée des voûtes. On distingue, aux routes battues, les deux tombeaux qui sont le plus fréquentés par la foule.

(1) « Il existe au milieu des bois plusieurs milliers de tombeaux, construits comme des maisons. La plupart sont peints en bleu, avec des piliers blancs par devant. Ils ont de 6 à 8 pieds de hauteur, et forment de petites rues. Les tombeaux des personnages distingués sont sur le flanc des montagnes, et élevés sur des terrasses construites en demi-lune. Les murailles sont de pierre, et les portes de marbre blanc. On y lit les noms, les qualités, les vertus de ceux dont les dépouilles mortelles y sont déposées. Les terrasses sont quelquefois décorées d'obélisques. Autour sont plantés de lugubres cyprès. L'if des cimetières ne croît point en Chine : on le remplace par une espèce de thuya-pleureur ou de bois des Indes, dont les branches sont longues et pendantes. Cette espèce est inconnue en Europe... Cet endroit paraît être le grand cimetière de Hang-tcheou-fou. On rencontre outre cela des monuments funèbres dans tous les environs de la ville, dans les champs, dans les jardins, sur les bords des routes et du canal. Il ne se passe point de nuit sans que le cimetière du Lac reçoive quelque visite. Les Chinois y viennent avec des torches rendre hommage aux cendres de leurs parents. Ils décorent leurs tombes de banderoles de soie ou de papier peint; ils y sèment des fleurs et brûlent des parfums. » (Staunton.)



Manière d'éplucher le coton

Éplucheur de Coton.

Voici encore une invention chinoise, un procédé d'une simplicité remarquable : cette légère machine, fort en usage pour éplucher le coton, en le séparant de ses graines, consiste en une espèce d'archet armé d'une corde à boyau et auquel est fixée une autre corde qui tient du haut à une tige élastique de bambou, aplatie et recourbée. Cette tige est attachée au dos de l'ouvrier; et au moyen de l'ébranlement qu'il communique à l'archet, en frappant avec un rouleau de bois sur la corde à boyau, il détache le coton de son enveloppe et en fait sortir les graines et toutes les substances étrangères.

Le coton croît en Chine en grande abondance. La meilleure sorte provient d'un fruit qui ressemble assez à une pomme. Quand ce fruit est parfaitement mûr, il s'ouvre et laisse voir sa bourre (1). L'espèce particulière de coton avec laquelle on fabrique l'étoffe, connue en Europe sous le nom de nankin, et dont les gousses fournissent un duvet que les commerçants anglais appellent *coton-laine*, croît sur les bords du *Yang tse Kiang*, rivière aussi considérable que le fleuve Jaune, dans la province de *Kiang nan*, dont Nanking est la capitale. On croit que sa couleur, qui est d'un jaune-rouge, et sa qualité supérieure sont dues à la nature particulière du sol, car il dégénère, dit-on, quand on le transporte dans une autre province.

(1) « Cette partie de la province (*Schang-Tung*) offre une plaine immense des deux côtés de la rivière. On y voit des plantations de froment, de millet, de tabac et de la plante annuelle qui porte le coton (le coton herbacé, *gossypium herbaceum*); ce dernier article est la production la plus importante du pays et de la province de *Kiang-nan*, qui le borne au sud. On cultive aussi les cotonniers dans les provinces septentrionales, où les gousses peuvent se développer avant que la rigueur du froid se fasse sentir. Le cultivateur enlève les sommités des feuilles du cotonnier, afin d'accroître le nombre des gousses et de hâter leur maturité. On a de même observé dans les Antilles que l'on avait des roses plus précoces et en plus grande quantité, lorsqu'on effeuillait les branches du rosier. » (Macartney.)

« Il y a plusieurs espèces de cotonniers dont les unes s'élèvent en arbre, et l'autre est herbacée, connue sous le nom de *cotonnier commun* (*Xilon herbaceum* par opposition aux autres espèces nommées *Xilon arboreum*)..... Le cotonnier en arbre porte une fleur jaune monopétale en forme de cloche, et fendue jusqu'à sa base en cinq ou six quartiers. A ces fleurs succède un fruit de la grosseur d'une noix, divisé en plusieurs cellules qui contiennent un duvet en flocons ou une filasse d'une grande blancheur qu'on nomme *coton*, et à laquelle sont attachées plusieurs graines noires de la grosseur d'un pois : ce fruit s'ouvre de lui-même, lorsqu'il est mûr..... On peut distinguer trois espèces de ces cotonniers, qui diffèrent par la beauté et la finesse du coton qu'ils produisent, et par l'arrangement des graines dans leurs gousses..... On cultive aussi aux Antilles une quatrième espèce de cotonnier qui ne diffère presque des précédentes qu'en ce qu'elle donne un coton d'une belle couleur de chamois et très-fin, que l'on nomme *coton de Siam* (peut-être cet arbre est-il originaire de ce pays)..... A la Chine, les laboureurs sèment dans leurs champs, immédiatement après la moisson ordinaire, une espèce de cotonnier herbacé..... Les Égyptiens font de même à l'égard de l'*apocin* (*apocynum majus*), pour en retirer la *ouate*. On croit que le cotonnier de la Chine est une espèce d'armoise très-velue, appelée *moxa*..... Les Chinois, les Japonais, et même les Anglais en forment des mèches grosses comme un tuyau de plume, dont ils se servent pour guérir la goutte : ils mettent le feu à une de ces mèches, et ils en brûlent la partie affligée, d'une manière à produire peu de douleur. » (Bomare.)



Mendiant devant une Pagode

Mendiant devant une Pagode.

Le vagabondage et la mendicité sont soumis à une telle surveillance, que très-peu d'individus, sauf les prêtres de *Fo* et de *Lao-Kium* (1), osent solliciter publiquement des secours. Il faut appartenir à une bonzerie ou à l'ordre des Tao-ssé (2), pour pouvoir mendier avec sécurité. Le mendiant ne fait-il partie d'aucun couvent, on exige que l'espèce d'écusson qu'il porte sur le dos, explique avec précision les causes de son entier dénûment; qu'il constate, par exemple, que devenu infirme il ne lui reste point d'enfant pour prendre soin de sa vieillesse, et le soutenir dans ses afflictions; qu'il n'existe sur la terre enfin aucun être de sa famille qui puisse lui fournir des aliments quand il a faim, des médicaments lorsqu'il est malade. Pour un Chinois, la plus grande des infortunes est de mourir sans postérité. La piété filiale est considérée comme la première des vertus morales; et, quelque pauvre que soit un enfant, il est tenu de partager ce qu'il gagne avec ses vieux parents.

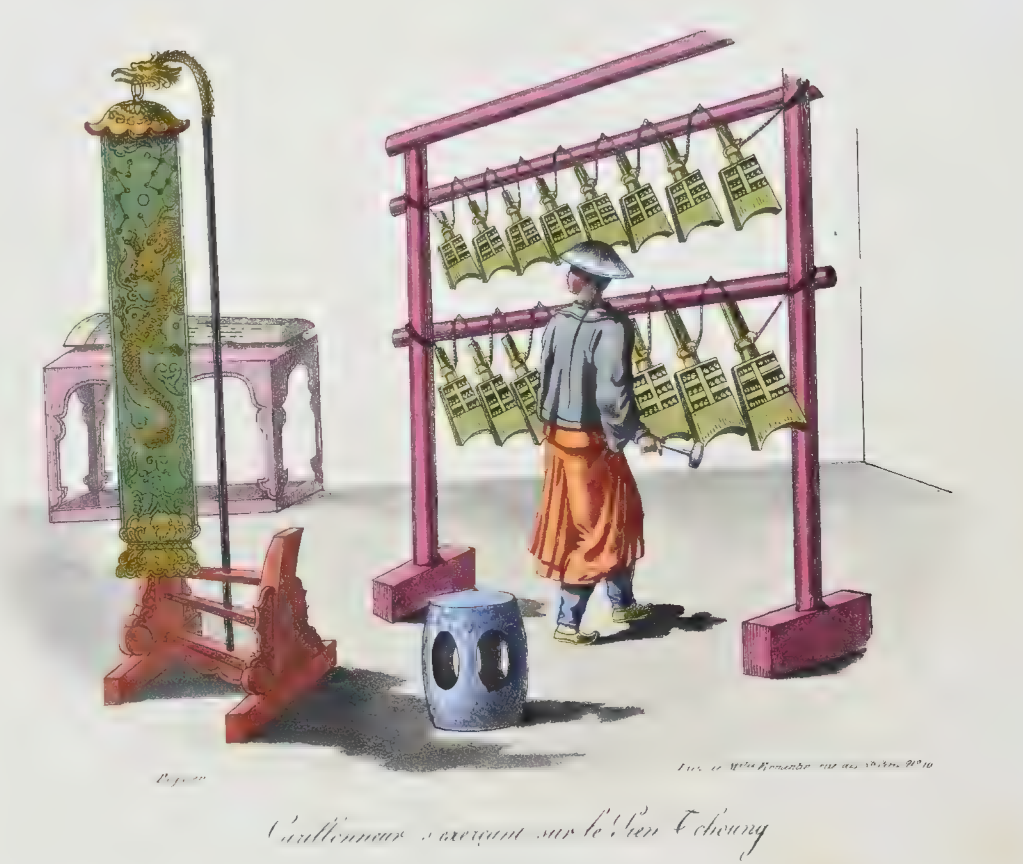
Le mendiant que l'on aperçoit sur la route est une de ces malheureuses victimes, estropiées à dessein par ceux même qui leur ont donné l'existence, afin de pouvoir devenir des objets extraordinaires de pitié. L'extrême misère du bas peuple contribue à perpétuer cet usage barbare. Les exemples de difformités naturelles, soit dans les membres, soit dans les traits, sont tellement rares chez les nations de l'Orient, qu'un être ainsi disgracié de la nature ne saurait en effet s'offrir à la vue, sans devenir l'objet des soins les plus touchants.

Les bonzes vont ainsi de porte en porte, chantant une sorte d'hymne; ils s'accompagnent en frappant en cadence sur une pièce de bois creuse, formée à-peu-près comme une poire. Ils sont rasés de près, ont la tête nue, et demandent l'aumône dans la posture la plus suppliante. Ils portent aussi, liée sur le dos, une tablette peinte, avec des caractères qui font connaître leur secte et le temple qu'ils desservent; et ils ont également le soin de se précautionner contre la peine que leur chair serait exposée à endurer, en raison de leurs fréquentes génuflexions, en attachant à chaque genou un bourrelet de toile des Indes, garni de coton.

(1) Ces prêtres de *Fo* admettent la transmigration des ames, et rendent une espèce de culte à une infinité d'animaux, d'après la supposition que l'ame de leur divinité (qui n'est elle-même qu'une incarnation du Brahmah des Indiens) peut, dans ses nombreuses métamorphoses, avoir animé leur corps. Ils croient encore pouvoir se racheter du péché par la seule prononciation du nom de leur déité favorite.

(2) Suivant les Tao-ssé, le monde est gouverné par cinq esprits..... par le moyen desquels ils prétendent lire dans l'avenir et procurer l'immortalité. Ils ont eu par la suite un chef nommé *Lao-Kium*, qui étendit leur doctrine...
(*Fastes universels*)

« Cette doctrine diffère peu de celle d'Épicure. Il (Lao-Kium) disait que le bonheur était le premier but de l'homme,..... que rien n'était plus fou que de réfléchir sur le passé ou de s'inquiéter de l'avenir, parce que le plus sage emploi qu'on pût faire de la vie était de jouir de ses rapides instants. » (Macartney.)



Carillonneur s'exerçant sur le Pien Tchoung

Carillonneur s'exerçant sur le Pien-Tchoung.

On nomme ainsi un assortiment de seize cloches, dont les douze premières s'accordent au ton des *Lu* moyens, et les quatre plus petites sur les *Lu* aigus (1). N'oublions pas que les Chinois distinguent huit espèces différentes de sons, et qu'ils prétendent que, pour les produire, la nature a formé huit sortes de corps sonores, sous lesquels tous les autres peuvent se ranger. Ils sont persuadés que, quoique l'on puisse tirer de chaque corps sonore tous les tons de la musique, il est cependant, pour chaque corps particulier, un ton qui lui est plus analogue que tous les autres, et que la nature, en combinant les parties qui le composent, lui a assigné, dans la distribution des choses, pour le concours de l'harmonie universelle. C'est d'après ces principes qu'ils ont fabriqué leurs instruments. Le métal leur a donné les cloches; la pierre, le *King;* la soie, le *Kin* et le *Ché;* le bambou, les flûtes, *Ty*, *Siao* et *Koan;* la calebasse, le *Cheng;* la terre cuite, le *Hiven;* la peau des animaux, les tambours; et le bois, le *Tchou*, le *Ou*, et les planchettes.

Suivant les Chinois, les métaux seraient un cinquième élément, et ils auraient fondu la première cloche pour en tirer le son primitif, sur lequel ils ont réglé tous les autres. Ils fondirent ensuite d'autres clochettes, de manière à avoir les sons des douze *Lu* ou demi-tons, et par ce moyen ils eurent l'octave complète. Ces clochettes, de cuivre mêlé d'étain, étaient fort petites et ne couvraient pas les autres instruments. Il y en avait de trois sortes : les *Po-tchoung*, cloches isolées qui servaient de signal pour commencer et finir la musique et la danse; les *Te-tchoung*, dont on se servait pour battre la mesure, et les *Pien-tchoung :* c'étaient les plus petites, et leur son se mêlait à celui des autres instruments.

En avant de ce musicien, on aperçoit un tabouret en porcelaine, et plus à gauche, un étendard au dragon impérial dans son support. Au-delà, sur une table, est un *Kin*, espèce d'épinette montée de cordes de soie, dont on tire les sons les plus doux(2). Les auteurs chinois disent que le *Kin* fut d'abord composé de cinq cordes, pour représenter les cinq planètes et les cinq éléments.(3).

(1) Voyez les notices sur la musique chinoise, 17e livraison, et sur la musicienne jouant du *Ché*, 19e livraison.

(2) Le P. Amyot qui s'était particulièrement appliqué à l'étude du système musical des anciens Chinois, dès qu'il eut parcouru le *mémoire de l'abbé Roussier sur la musique des anciens*, exprima ses regrets que ce profond harmoniste ne se fût pas trouvé à portée de fouiller lui-même dans les antiquités chinoises, et prétendit qu'en réunissant les lambeaux épars des plus anciennes archives qui existent aujourd'hui sur la terre, ce savant eût découvert qu'avant Pythagore, qu'avant Mercure même (l'Hermès trismégiste égyptien), on connaissait en Chine la division de l'octave en 12 demi-tons, qu'on appelait les 12 *Lu*. « Frappé, dit-il, de l'attention scrupuleuse des premiers Chinois, « dans les opérations sur les sons, et plus encore de leur constance à ne vouloir opérer sur ces mêmes sons qu'au « moyen des instruments à vent, M. l'abbé Roussier eût conclu, sans doute, qu'ils étaient les inventeurs de leur « méthode. Peut-être eût-il conclu encore que l'heptacorde des Grecs anciens, que la lyre de Pythagore, que son « inversion des tétracordes diatoniques et la formation de son grand système sont autant de larcins faits aux Chinois « du premier âge, auxquels on ne peut contester les deux anciens instruments, le *Kin* et le *Ché*, qui réunissent « eux seuls tous les systèmes imaginables de musique. Il se serait aperçu que les Égyptiens, les Grecs et Pythagore « lui-même n'avaient fait qu'appliquer aux cordes ce que les Chinois disaient avant eux, en parlant des tuyaux.... » Enfin l'abbé Roussier lui-même, dans une note sur ce même texte, avoue que *les vraies dimensions de chaque ton, leur génération réciproque*, en un mot que les vraies proportions musicales, celles qu'adopta Pythagore, sont réellement dues aux anciens Chinois. Ainsi donc le système musical attribué si long-temps aux Égyptiens et aux Grecs, le voilà retrouvé en Chine, du moins jusqu'à ce qu'il plaise à quelque autre savant d'aller le chercher dans l'Inde.

(3) Les Chinois ne comptent point le soleil et la lune parmi leurs planètes, et reconnaissent cinq éléments, qui sont : le *métal*, le *bois*, l'*eau*, le *feu* et la *terre*.



Vidal — Lith. de Melle Formentin

Jonque passant sur un plan incliné

Jonque franchissant un plan incliné.

Les canaux qui traversent en tout sens les principales provinces de l'Empire, pour aboutir soit aux grands fleuves qui les arrosent, soit au Canal impérial, se trouvent placés à des hauteurs différentes, ce qui rend quelquefois difficile ou trop dispendieux l'établissement des écluses. C'est alors par le moyen de ces plans inclinés ou glacis, que les divers bâtiments de transport parviennent d'un bassin dans l'autre. Quand on fait par eau le trajet de Yang-Fou à Tchu-San (port sur la côte orientale), on rencontre plusieurs constructions de ce genre, que la disposition du terrain, inégal et montueux, a rendues nécessaires.

Dans ce paysage, la différence de niveau entre les deux canaux est d'environ six pieds. Mais dans le canal le plus élevé l'eau n'est qu'à un pied du haut-bord de la poutre que les bateaux doivent franchir. Tout le mécanisme consiste dans un double glacis en maçonnerie, dont les pentes se trouvent inclinées d'environ quarante degrés à l'horizon. Deux énormes cabestans, tels qu'on peut les observer ici de chaque côté de la berge, suffisent d'ordinaire pour élever un navire sur la crête du plan incliné; mais quand le bâtiment est pesamment chargé, quelquefois son ascension exige l'emploi de quatre et de six cabestans. Les trous disposés pour les recevoir existent d'avance dans le sol.

Dès qu'un bateau se présente pour traverser la barre, et qu'il est rendu au lieu convenable, on commence par amarrer à sa poupe les câbles déroulés des cabestans. Ces câbles se terminent par un crochet ou bride; une de ces brides est passée au travers de l'autre, et un billot de bois est fixé dans ce nœud coulant, de manière à rendre toute séparation impossible. Les murs qui règnent de chaque côté du glacis, aident à maintenir les deux câbles dans la situation convenable. Ces câbles une fois ajustés, des hommes robustes font manœuvrer les cabestans jusqu'à ce que le bateau qui remonte la pente vienne à perdre son point d'équilibre. Alors, et par la seule force de gravité, il se trouve lancé dans le canal inférieur, avec une vélocité surprenante. Pour l'empêcher d'embarquer beaucoup d'eau dans cette manœuvre, on place à l'avant un large éventail de bambou tressé.

Sur la jetée à gauche, au-delà du cabestan, on aperçoit un Pai-lou en bois, à moitié détruit, sous lequel on passe pour se rendre à un petit temple couvert en chaume, et qui renferme une idole. C'est celle du génie du canal ou du fleuve, que la superstition des passagers ne manque jamais de fléchir par de fréquents sacrifices, pour qu'il veille à la conservation des navires lorsqu'ils franchissent le glacis.





Lith. de Melle Formentin

Malais prenant leur repas

Haleurs prenant leur repas.

Lorsque le vent ou la marée s'oppose à la marche d'un navire, la voile et l'aviron sont mis de côté; c'est à l'aide d'un câble attaché au vaisseau, et tiré par un nombre plus ou moins considérable d'hommes, que l'on parvient à le remonter, en triomphant du courant et des vagues. Cette manœuvre s'appelle halage; le nombre de haleurs employés dépend de la force du bâtiment, ainsi que de la nature des obstacles qu'il s'agit de vaincre. Ces ouvriers, pendant leur travail, sont sous la direction d'un chef ou contre-maître, qui distribue avec une grande libéralité des coups de fouet partout où son œil scrutateur croit remarquer du relâchement, quelque disposition à la paresse.

Le riz cuit dans l'eau constitue la principale nourriture de ces pauvres gens. S'ils peuvent y ajouter quelques végétaux, accommodés avec une huile rance, ou mêler avec ce riz des débris de gibier, des abattis de volaille, ce repas est considéré par eux comme un festin splendide.

On les a représentés ici préparant leur cuisine dans un fourneau de terre : le personnage que l'on voit debout est occupé à manger sa portion à la manière du pays. Cette manière consiste à tenir le bord de la tasse appuyé contre la lèvre inférieure, tandis qu'avec les bâtonnets (chopsticks) qui tiennent lieu en Chine de cuiller et de fourchette, on introduit dans la bouche tout ce que le vase contient.

Ces malheureux portent quelquefois des chaussures de sparterie, en jonc, paille de riz ou bambou tressé; mais plus ordinairement ils vont nu-pieds.

La longue queue (Pien-tza) des Chinois ne laisse pas que d'être embarrassante, surtout pour la classe ouvrière. Afin d'éviter les inconvénients qui en résultent, la plupart de ces hommes de peine l'entortillent autour de leur tête.

Les espèces de douves ou planches étroites et courbées qu'on aperçoit à terre avec des cordes, s'appliquent sur la poitrine des haleurs : c'est l'unique procédé qu'ils emploient pour obvier à la compression trop prolongée des cordages, quand il s'agit de traîner des bateaux pesants.



Malfaiteur amené pour être exécuté

Malfaiteur conduit pour être exécuté.

Lorsqu'un criminel est définitivement condamné à mort, le mandarin du district le fait tirer de prison, et conduire à son tribunal. Là, ordinairement, on a préparé pour lui un repas : tout au moins, et avant de lui lire sa sentence, on ne manque guère de lui présenter du vin. Alors le malfaiteur, qui n'a plus aucun espoir de salut, éclate quelquefois en reproches et en injures contre ses juges. Dans ce dernier cas, le mandarin, qui cependant croit de sa dignité d'entendre ces invectives avec calme et compassion, lui fait mettre un baillon, et c'est dans cet état qu'il est conduit au supplice.

Les criminels se rendent à pied au lieu de leur exécution. S'ils s'arrêtent et refusent de marcher, quelques bas officiers de justice (ce sont presque toujours des soldats attachés à la police de la ville) les contraignent de continuer leur route, ou les traînent jusqu'à la place désignée. Le condamné représenté ici porte des chaînes aux pieds, et a les bras garrottés. Un bâton est fixé à son dos, surmonté d'une planche arrondie, sur laquelle est écrit l'arrêt qui le condamne, et le genre de délit dont il a été atteint et convaincu. Très-souvent ces malheureux marchent à la mort en chantant, et la plupart boivent gaîment les liqueurs fermentées que leur présentent leurs amis, comme une dernière marque d'amitié.

A la réserve de certains cas extraordinaires, qui sont marqués dans le corps des lois chinoises, nul mandarin, nul tribunal supérieur ne saurait prononcer en dernier ressort un arrêt qui condamne à perdre la vie. Tous les jugements, pour des crimes qui emportent peine de mort, doivent être examinés, revus et contre-signés par l'Empereur (1).

(1) « Le gouvernement chinois n'est pas moins admirable dans les formalités qui s'observent pour toutes les affaires criminelles..... Les mandarins envoient en cour l'instruction du procès et leur décision, marquant l'article de la loi qui les a déterminés à prononcer de la sorte. Par exemple, *un tel est coupable de tel crime : la loi porte qu'on étranglera ceux qui en sont convaincus ; ainsi, je condamne un tel à être étranglé.* Ces informations étant arrivées à la cour, le tribunal supérieur des affaires criminelles examine le fait, les circonstances et les décisions. Si le fait n'est pas clairement exposé, ou que le tribunal ait besoin de nouvelles informations, il présente un mémorial à l'Empereur, qui contient l'exposé du crime et la décision du mandarin inférieur, et il ajoute : *Pour juger sainement, il paraît qu'il faut encore être instruit de telle circonstance ; ainsi nous opinons à renvoyer l'affaire à tel mandarin, afin qu'il nous donne les éclaircissements que nous souhaitons.* L'Empereur ordonne ce qui lui plaît; mais sa clémence le porte toujours à renvoyer l'affaire, afin que, quand il s'agit de la mort d'un homme, on ne décide pas légèrement, et sans avoir les preuves les plus convainquantes. Lorsque le tribunal supérieur a reçu les informations qu'il demandait, il présente de nouveau sa délibération à l'Empereur : alors l'Empereur souscrit à la délibération du tribunal, ou bien il diminue la rigueur du châtiment, quelquefois même il renvoie le mémorial, en écrivant ces paroles de sa main : QUE LE TRIBUNAL DÉLIBÈRE ENCORE SUR CETTE AFFAIRE, ET ME FASSE SON RAPPORT. L'on peut dire enfin que l'on pousse jusqu'au scrupule l'attention, lorsqu'il s'agit de condamner un homme à la mort. Telle est la justice qui s'observe à la Chine. » (*Missions étrangères*, 1749)..... « Quelquefois, mais bien rarement, les noms de plusieurs criminels se trouvent par trois fois sur la liste présentée à l'Empereur, parce que l'on a retardé leur jugement, pour en punir d'autres plus criminels ; ceux-ci ne peuvent rester plus long-temps en prison : on les emploie comme geôliers, ou bien on les exile. Sous le règne de Khiang-Loung, ces exceptions furent très-rares. Sous Khia-King, au contraire, sur cinquante criminels qui étaient conduits au lieu du supplice, vingt seulement étaient exécutés. » (*Voyage à Péking*, 1827.)



Soldat d'infanterie

Soldat d'infanterie.

Ce fantassin appartient aux troupes irrégulières qui forment la garnison de Pékin. Il est en petit uniforme, ou habit ordinaire. Cet uniforme consiste en un large pantalon pressé dans des bas piqués, et une blouse de coton bleu. Le *Kourma* (veste de dessus) est de toile de nankin, bordée en rouge (1). Au milieu du dos, sur une pièce ronde de drap sont tracés des caractères qui indiquent la compagnie et le corps dont il fait partie. Le soldat chinois ne porte jamais son uniforme complet que lorsqu'il est de grande garde. Sa maladresse à se servir de son fusil à mèche égale sa poltronnerie. Il est, au reste, parfaitement dressé (ou plutôt il l'était jadis) aux manœuvres de l'infanterie (2). Les livres de tactique sont très-multipliés, et les Mancheoux, ne croyant pas leur théorie militaire meilleure que celle des Chinois, se sont approprié tous leurs préceptes dans l'art de la guerre.

(1) La couleur et la bordure du Kourma annoncent qu'il appartient à la bannière blanche, qui a son quartier dans le milieu de la partie orientale du *King-tching* (ville de la cour, ou tartare). La division toute blanche est au nord, et la blanche bordée en rouge, au sud. (*Voyage* de Timkouski.)

(2) « Le roi de Ou, dans la province de Tché-Kiang, voulant éprouver Sunt-se, le plus habile des tacticiens de son temps, le chargea d'apprendre l'exercice à cent quatre-vingt-dix de ses femmes. Sunt-se, dès que le monarque se fut retiré dans son palais, conduisit ses nouvelles recrues dans une des cours. Il les ceignit du baudrier, leur mit une lance à la main, et, les rangeant sur deux lignes, mit à la tête de chaque ligne une des princesses favorites. Alors, et après s'être bien convaincu, par leurs réponses, qu'elles distinguaient parfaitement leur poitrine d'avec leur dos, et leur main droite d'avec leur main gauche, il continua ses instructions en ces termes : « Retenez bien ce que je « vais dire. Lorsque le tambour ne frappera qu'un seul coup, vous resterez comme vous vous trouvez actuellement, « ne faisant attention qu'à ce qui est devant votre poitrine. Quand le tambour frappera deux coups, il faut vous « tourner de façon que votre poitrine soit dans l'endroit où était ci-devant votre main droite. Si, au lieu de deux « coups, vous en entendiez trois, il faudrait vous tourner de sorte que votre poitrine fût précisément dans l'endroit « où était auparavant votre main gauche. Mais lorsque le tambour frappera quatre coups, il faut que vous vous « tourniez de façon que votre poitrine se trouve où était votre dos, et votre dos où était votre poitrine. Ce que je viens « de dire n'est peut-être pas assez clair : je m'explique. Un seul coup de tambour doit vous signifier qu'il ne faut pas « changer de contenance, et que vous devez être sur vos gardes; deux coups, que vous devez vous tourner à droite; « trois coups, qu'il faut vous tourner à gauche; et quatre coups, que vous devez faire le demi-tour. Avez-vous bien « compris ce que j'ai voulu dire? S'il vous reste quelque difficulté, vous n'avez qu'à me la proposer, je tâcherai de « vous satisfaire. — Nous sommes au fait, répondirent les dames. — Cela étant, reprit Sunt-se, je vais commencer. « N'oubliez pas que le son du tambour vous tient lieu de la voix du général, puisque c'est par lui qu'il vous donne « ses ordres; n'oubliez pas surtout que l'obéissance est la première, la plus essentielle des lois militaires, et que « désobéir au général que le prince vous a donné, qui n'exécute que ses ordres, c'est s'exposer à la mort. » Après cette instruction, répétée trois fois, Sunt-se rangea de nouveau sa petite armée; ensuite il fit frapper un coup de tambour. A ce bruit, toutes les femmes se mirent à rire; il fit frapper deux coups, elles rirent encore plus fort. Le général, sans perdre son sérieux, leur dit : « Il peut se faire que je ne me sois pas assez clairement expliqué dans l'instruction que « je vous ai donnée. Si cela est, je suis en faute : je vais tâcher de la réparer, en vous parlant d'une manière qui soit « plus à votre portée. (Et sur-le-champ il leur répéta jusqu'à trois fois la même leçon en d'autres termes.) Puis nous « verrons, ajouta-t-il, si je serai mieux obéi. » Il fait frapper un coup de tambour; il en fait frapper deux. A son air grave, et à la vue de l'appareil bizarre où elles se trouvaient, les dames oublient qu'il fallait obéir. Après s'être fait quelques moments violence pour arrêter le rire qui les suffoquait, elles le laissèrent enfin échapper par des éclats immodérés. Sunt-se, sans se déconcerter, et du même ton dont il leur avait parlé auparavant, leur dit : « Si « je ne m'étais pas bien expliqué, ou que vous ne m'eussiez pas assuré d'une commune voix que vous compreniez « ce que je voulais vous dire, vous ne seriez point coupables : mais je vous ai parlé clairement, comme vous l'avez « avoué vous-mêmes; pourquoi n'avez-vous pas obéi? Vous méritez une punition, et une punition militaire.... » A peine a-t-il prononcé ces derniers mots qu'il tire son sabre, et, du même sang froid qu'il avait témoigné jusqu'alors, il abat la tête aux deux premières favorites du roi. Aussitôt il en met deux autres à leur place, fait battre les différents coups de tambour dont il était convenu avec sa troupe; et, comme si ces femmes eussent fait toute leur vie le métier de la guerre, elles se tournèrent en silence, et toujours à propos. » Cette anecdote est rapportée dans un traité de tactique chinoise, composé bien avant l'ère chrétienne, comme une preuve de la patience et de la sévérité nécessaires pour dresser aux exercices des armes les hommes les plus mutins ou les plus lâches.





Vaisseaux à l'ancre

Vaisseaux à l'ancre.

Le petit navire à un mât, avec pavillon jaune, qu'on aperçoit à droite, est un bâtiment de commerce, qui n'a point encore son chargement. Il est vu de poupe ; son gouvernail est maintenu hors de l'eau par un câble.

Les caractères tracés sur l'arrière du gros vaisseau qui est au milieu font connaître son nom et à quelle province il appartient. Le cône élevé que l'on voit au-dessus est disposé pour le même usage que les galeries de quart dans nos bâtiments ; et l'on peut remarquer encore ici l'angle dentelé que forme la poupe en rentrant sur elle-même, et la longue ouverture où le gouvernail, qui se trouve ainsi caché, est mis à l'abri des coups de mer. Ce bâtiment a deux mâts et porte une flamme bleue (1).

Le troisième vaisseau, également à deux mâts, dont le principal est orné d'une banderole verte, est du nombre des vaisseaux armés, destinés à servir d'escorte aux convois marchands. L'avant de ce navire excite l'attention par sa forme singulière : la partie élevée de la proue est terminée par deux ailes ou cornes. Le canot amarré entre ces deux bâtiments est l'accessoire indispensable des vaisseaux de cette grandeur. Les Chinois appellent cette espèce de petite chaloupe *Sam-paan*.

(1) « Toutes les jonques portent deux grands mâts d'une seule pièce et d'un diamètre plus fort, en proportion de sa longueur, que les mâts des navires européens. Chaque mât a une grande voile carrée, qui est faite de bambous fendus, ou de nattes de paille et de roseaux. » (Staunton.)

« Ces vaisseaux, que les Chinois nomment *Tchouen*, sont appelés par les Portugais *Soma* ou *Sommes*. Ce ne sont, à proprement parler, que des barques plates à deux mâts. La proue, qui est coupée et sans éperon, se termine, dans la partie supérieure, par deux espèces d'ailerons ou cornes, d'une forme assez bizarre. La poupe est fendue par le milieu pour faire place au gouvernail, qui se trouve renfermé dans une espèce de chambre qui le met à l'abri des coups de mer. Ce gouvernail, large de cinq à six pieds, peut aisément s'élever et s'abaisser par le moyen d'un câble qui le soutient sur la poupe. Les vaisseaux chinois n'ont ni artimon, ni beaupré, ni mât de hune. Toute leur mâture se réduit au grand mât et à celui de misaine, auxquels ils ajoutent quelquefois un petit mât de perroquet, qui ne peut être que d'un faible secours. Le grand mât occupe à peu près la place du nôtre ; le mât de misaine est fort sur l'avant. Celui-ci est à l'autre dans la proportion de 2 à 3, et le grand mât a ordinairement plus des deux tiers de la longueur du vaisseau. Des nattes de bambou forment la matière des voiles chinoises : deux pièces de bois garnissent l'extrémité supérieure et inférieure de la voile ; celle d'en haut sert de vergue ; celle d'en bas, large d'un pied sur cinq à six pouces d'épaisseur, contient la voile, lorsqu'on veut la hisser ou l'amener. Les bâtiments chinois ne sont nullement bons voiliers ; ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que les nôtres, à raison de la roideur de leur voilure, qui ne cède point au vent ; mais ils perdent bientôt cet avantage par la dérive qu'occasionne leur construction vicieuse. » (Grosier, *Description de la Chine*.)



Pharmacien ambulant

Pharmacien ambulant.

Dans ce vaste empire, il est permis à tout le monde d'exercer la médecine : aussi, point de contrée où les charlatans soient plus multipliés ; et le vulgaire, qui a la plus haute opinion de leur profond savoir, n'est que trop souvent victime de sa propre crédulité. On rencontre à chaque pas des apothicaires, des médecins, des chirurgiens, chargés de tout un bagage pharmaceutique. Les droguistes ont de grandes boutiques, garnies de médicaments, et il y a des foires où l'on ne met en vente que des simples et des racines aromatiques, telles que le *Tai-hoam*, le *Sao-théou-tsao*, le *Tam-coué*, le *Hia-tsaa-tomchom*, le précieux *Sant-si*, et jusqu'à la drogue appelée *Ngo-kiao* (1).

Les Chinois ont beaucoup de foi dans la vertu des simples, qu'ils recommandent comme des spécifiques contre la plupart des infirmités humaines. Leurs médecins prétendent reconnaître toutes les maladies aux battements du pouls, qu'ils tâtent en différentes parties du corps. Ils distinguent toutes sortes de pouls : le pouls du cœur, le pouls du foie, des intestins, de l'estomac ; et ils donnent des caractères particuliers à chacun d'eux, les appelant le *superficiel*, le *creux*, le *glissant*, le *profond*, l'*aigre*, le *précipité*, le *regorgeant*, le *trémuleux*, etc. Selon ces docteurs, plus habiles à prognostiquer les maladies qu'à les guérir, le corps humain est une espèce de luth, et les différentes pulsations des artères, qui sont comme les touches de cet instrument, rendent des sons qui indiquent s'il est d'accord ou mal monté.

(1) Le *Tai-hoam* n'est autre que la rhubarbe, dont la meilleure se récolte dans les provinces de *Szu-tchouan* et *Chensi*. Ils attribuent à ses racines les mêmes vertus que les Européens ; ils en forment des pilules purgatives, des électuaires, etc.

Le *Sao-théou-tsao* ou *Kive* (c'est-à-dire plante pour les balais), dont l'herbier chinois cite les vertus sans nombre, est notre *belvédère*, que l'on dit précieuse pour les obstructions du foie et de la rate.

La racine aromatique de *Tam-coué*, toujours humide parce qu'elle est huileuse, a la propriété de fortifier, d'aider à la circulation, de *nourrir* le sang.

La plante singulière appelée *Hia-tsaa-tomchom* (ce qui signifie : herbe en été, ver en hiver, parce que, considérée de près, rien ne représente mieux un ver long de neuf lignes et de couleur jaunâtre) est très-rare à la Chine. Elle ne croît que dans le Thibet. Comme le *Gin-seng*, cette plante a la réputation de rétablir les forces perdues, sans que son fréquent usage cause, comme le Gin-seng, des hémorragies.

Sant-si veut dire trois et sept, parce que la tige du milieu de cette plante a trois feuilles, et que les sept autres tiges n'en ont en tout que sept. On exprime de sa tige et de ses feuilles, pilées vers le solstice d'été, un suc qui, mêlé avec de la chaux commune en farine, forme une masse que l'on fait sécher à l'ombre, et dont on se sert pour guérir les plaies. Les racines de Sant-si, pulvérisées, guérissent les crachements de sang et les hémorragies.

Le *Ngo-kiao* est une colle forte, fabriquée avec de la peau d'âne noir et l'eau d'un puits merveilleux. On attribue à cette drogue des guérisons miraculeuses. (Lambert, *Histoire générale*.)



Pavillon et Taa modernes

Pavillon et Taa modernes.

Les Chinois multiplient à l'infini ces pavillons, qu'ils placent sur des rochers factices, au milieu d'une pièce d'eau, et dans les différentes parties de leurs jardins où le site, l'ombrage, la vue invitent à s'arrêter. Ces légères fabriques leur servent de lieu de repos, après une promenade. Ils y prennent le thé; ils s'y réunissent pour y discuter des points de morale, y disserter sur la littérature, et pour s'y faire des défis en vers: c'est l'occupation la plus ordinaire des mandarins et des lettrés.

La forme de ces pavillons est extrêmement variée, et ils sont, comme toutes leurs constructions élégantes, ornés de colonnes, de pilastres, de balustrades d'un goût original. L'"intérieur est fermé par des châssis à jour, par des treillis serrés, fabriqués en bambou. Les couleurs les plus vives, les vernis les plus éclatants recouvrent les boiseries; et des tuiles de terre cuite vernissée, ou d'une espèce de matière vitrifiée, forment le toit, qui est très-élevé, et dont le pignon et les angles sont chargés de figures d'animaux grotesques et fantastiques, également en terre cuite ou en porcelaine.

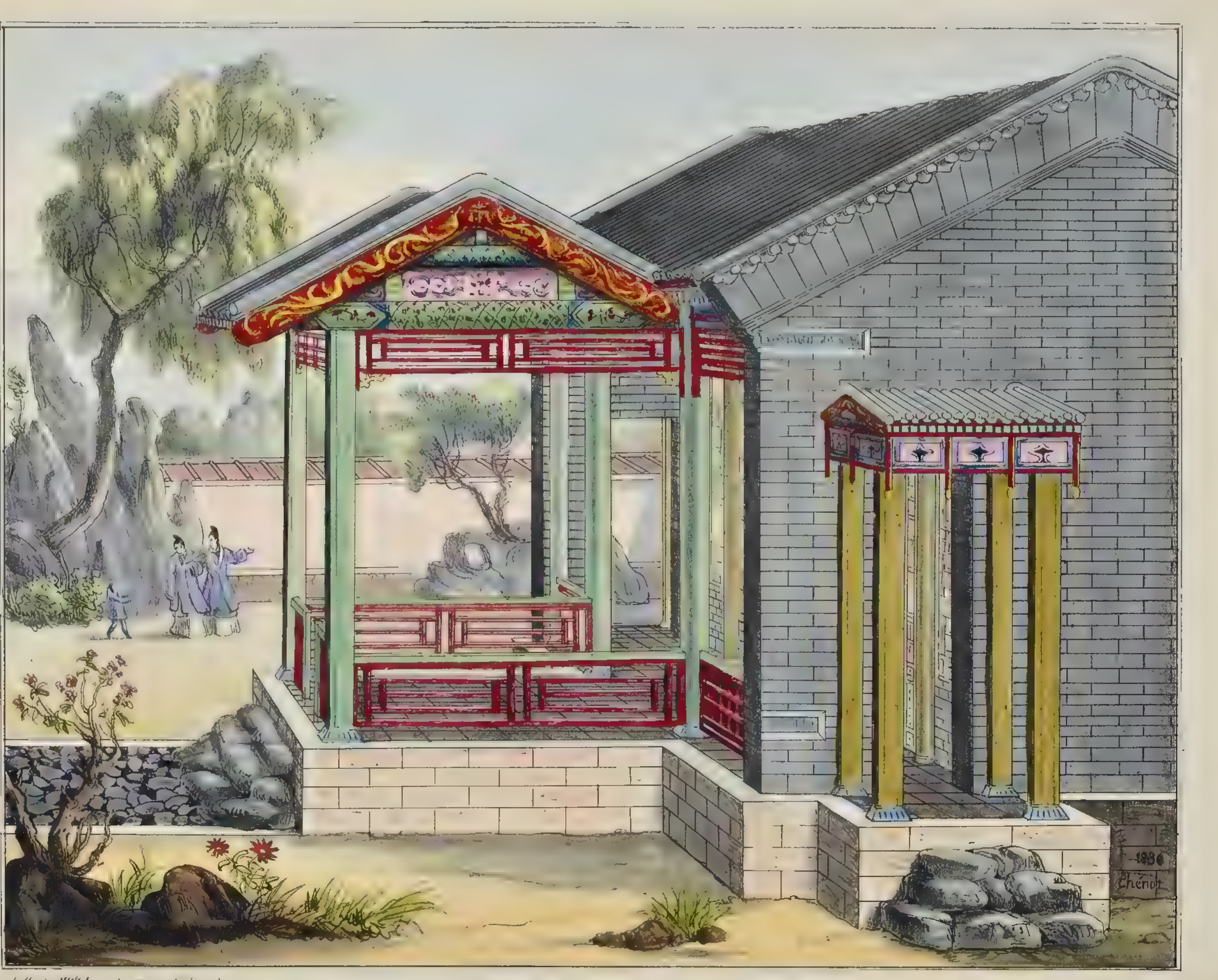
La coupe du pavillon représenté ici paraît être triangulaire. La couleur des tuiles qui le couvrent indique qu'il a été élevé dans quelques-uns des jardins impériaux, le jaune étant la couleur de la famille régnante, et les tuiles de *Lyouli* (nom de la porcelaine grossière dont on les fabrique) ne pouvant être employées que pour l'usage de l'Empereur.

L'obélisque qui s'élève à quelque distance de ce joli pavillon, et qui paraît, aux étages près, offrir une représentation assez exacte de la pagode de Lintrin-chou, dont la description se trouve dans la relation du dernier ambassadeur anglais en Chine (1), est une de ces pyramides modernes que l'on présume avoir été primitivement dédiées à Fo et aux esprits élémentaires, parce qu'on les trouve ordinairement dans le voisinage des Miao-Pagodes et des Bonzeries, ou sur des hauteurs, à l'entrée des villes. Cette dernière position porterait à croire que ces tours élevées (surtout les anciens Tai ou Taa) ont pu, à une certaine époque, dont les souvenirs sont perdus, servir de paratonnerres.

La forme et l'élévation des Taa est prodigieusement variée.

(1) « Ce dernier monument est de forme octogone et a neuf étages, qui vont en se rétrécissant jusqu'au sommet. Les fondations et presque tout le premier étage sont en granit porphyrique : le reste est revêtu de briques vernissées. A l'exception des paliers de quelques étages, la bâtisse était en bon état. Cette pagode, qui offre un modèle d'architecture intéressant dans son genre, est entièrement couverte en fer coulé ou en métal de cloche. » (Lord Amherst.)

« Les édifices élevés et circulaires que les Européens nomment pagodes, sont très-communs à la Chine; mais on n'y pratique aucune cérémonie religieuse. » (Macartney.)



Maison de plaisance d'un Grand.

Côté des jardins.

Nous avons eu déja l'occasion de faire remarquer que les édifices, même les palais et les bâtiments publics, n'ont qu'un rez-de-chaussée, et très-rarement plus d'un premier étage. Outre la crainte des tremblements de terre, la chaleur et l'humidité dans les provinces du Midi, les rigueurs des hivers dans celles du Nord, rendraient des constructions comme les nôtres malsaines et presque inhabitables. Des maisons à plusieurs étages ne seraient pas plus commodes pour le peuple : deux familles différentes ne sauraient loger sous le même toit, et il faut, même aux simples particuliers, une cour spacieuse et reculée pour les femmes, condamnées à une réclusion presque continuelle.

Les façades des habitations ordinaires sont sans péristyle; mais les édifices publics et les maisons élégantes sont entourés d'un rang de colonnes de mélèse (1), parallèles aux murs extérieurs. Les fondations sont en pierre, et souvent de granit; les murs en briques grises. Ces rez-de-chaussée ne sont point planchéiés, mais pavés de dalles de marbre, de carreaux ou de larges briques. Les portes principales, les fenêtres sont toujours exposées au midi. Ces fenêtres sont ordinairement très-petites; leurs châssis, à compartiments, sont garnis, au lieu de vitres, d'un papier transparent et imperméable.

La toiture porte sur le mur, et se prolonge jusque sur les colonnes. Les tuiles qui forment la couverture ressemblent, à quelque distance, à des tuyaux prolongés qui rentrent les uns dans les autres. Toute la charpente est ornée de peintures très-vives, vernies avec le plus grand soin. Les Chinois construisent leurs édifices sans fer; à peine s'y trouve-t-il un clou. Des pierres brutes servent de degrés pour arriver de plein pied aux appartements; des chaussées étroites, pavées de cailloux roulés, et qui représentent une sorte de mosaïque grossière, conduisent, à travers les jardins, aux principales entrées.

Cette partie des jardins et la nature des constructions, cet avant-corps ou pavillon qui sert d'entrée, les deux portiques latéraux (on distingue la base du second, à travers laquelle on remarque un bout du rocher factice), tout semble ici indiquer un gynécée chinois. Comme en Turquie, et chez tous les peuples, où le sexe destiné à faire l'ornement de la société s'en trouve par les mœurs entièrement séquestré, un individu, étranger à la famille et convaincu de s'être introduit dans le quartier des femmes, peut être condamné aux punitions les plus rigoureuses, et même à perdre la vie.

(1) Le mélèse est le bois le plus ordinairement employé pour la construction des bâtiments. Il croît sur des montagnes trop froides ou trop escarpées pour être susceptibles d'un autre genre de culture.



Comédien grand Rôle tragique

Comédien, grand rôle tragique.

Les représentations dramatiques constituent l'un des principaux amusements des Chinois. Si le gouvernement ne tolère habituellement aucun théâtre public (1), en revanche, il est peu de grands dignitaires qui n'aient dans leur palais un emplacement destiné à l'exécution de drames tragi-comiques, dans lesquels figurent des acteurs ambulants qu'on loue pour une ou plusieurs soirées (2). Ce n'est que dans les réjouissances publiques, au commencement du nouvel an, à l'anniversaire de la naissance de l'Empereur, qu'il est permis de représenter dans les rues et dans les places, sur des échafaudages grossiers, quelques pièces, qui ont été longuement revues et censurées par l'autorité; et la troupe, qui n'a point de subvention royale à espérer, se contente des rétributions volontaires des spectateurs.

Cet acteur tragique représente un de ces conquérants tartares qui subjuguèrent la Chine. Peut-être est-ce le héros d'une de leurs tragédies renommées? Ce galant usurpateur parvient, après le renversement de l'ancienne dynastie, à amener insensiblement l'épouse ou la fille de l'Empereur déchu à accepter sa main et la moitié de son trône?

Les tragédies chinoises sont très-romantiques: les trois unités d'Aristote n'y sont nullement observées; on y représente la vie entière d'un personnage, et l'action peut durer un demi-siècle.

(1) « Les lettrés chinois travaillent peu pour le théâtre, et recueillent peu de gloire de leurs productions en ce genre, parce que la comédie est plutôt tolérée que permise à la Chine. Les anciens sages de la nation l'ont constamment décriée et regardée comme un art corrupteur. La première fois qu'il est fait mention de pièces de théâtre dans l'histoire, c'est pour louer un empereur de la dynastie des *Chang* d'avoir proscrit cette sorte de divertissements frivoles et dangereux. *Siuen-ti,* de la dynastie des *Tcheou,* reçut des remontrances par lesquelles on l'engageait à éloigner de sa cour ce genre de spectacles, dont l'effet devait être funeste pour les mœurs. Un autre Empereur fut privé des honneurs funéraires, pour avoir trop aimé le théâtre et fréquenté des comédiens. C'est par une suite de cette manière de penser, qui est universelle à la Chine, que toutes les salles de spectacles, mises sur le même rang que les maisons de prostitution, sont reléguées dans les faubourgs des villes. Les gazettes chinoises s'empressent de publier le nom du plus obscur légionnaire qui s'est montré avec courage dans un combat; elles annonceront à tout l'Empire l'action de piété filiale, le trait de modestie et de pudeur d'une simple fille des champs; mais les auteurs de ces papiers seraient punis, s'ils osaient insulter à la nation jusqu'à l'entretenir du jeu et des succès d'un mime, du genre de danse, des graces et de la figure d'une histrionne. » (L'abbé Grosier, *Description de la Chine,* 1787.)

(2) Ces représentations théâtrales ont lieu pendant les repas, pour égayer les convives, ou dans les soirées pour amuser les personnes invitées.

« Les tables sont rangées sur deux rangs, et laissent dans le milieu un large espace. A peine a-t-on pris place qu'on voit entrer dans la salle quatre à cinq comédiens richement vêtus: ils s'inclinent tous ensemble, et si profondément que leur front touche quatre fois la terre. Ensuite l'un d'eux présente au principal convive le répertoire des pièces qu'ils sont en état de représenter sur-le-champ. Ce dernier ne désigne celle qu'il adopte, qu'après avoir fait circuler cette liste, qui lui est renvoyée en dernier ressort. La représentation commence au bruit des tambours de peau de buffle, des flûtes, des fifres, des trompettes, et de quelques instruments connus des seuls Chinois, peut-être même incapables de plaire à d'autres qu'à des Chinois. La scène est de plain-pied; on couvre seulement le pavé de la salle d'un tapis. Les acteurs sortent de quelques chambres voisines pour jouer leur rôle. Ils ont plus de spectateurs qu'il n'y a de convives. L'usage est de laisser entrer un certain nombre de personnes, qui, placées dans la cour, jouissent aussi du spectacle qu'on n'a point préparé pour elles. Les femmes même peuvent y prendre part sans être aperçues. Elles voyent les acteurs à travers une jalousie faite de bambous entrelacés, et de fils de soie à réseaux, qui les dérobe elles-mêmes à tous les regards. » (*Id.*, p. 297.)



Vannier

Vannier.

Comme toutes les inventions de nécessité première, l'art du vannier paraît remonter aux temps les plus reculés de la monarchie. Si en effet le dernier période de la perfection est celui où l'artiste a acquis assez d'adresse pour exécuter son ouvrage avec peu d'outils ou des instruments très-grossiers, on ne saurait nier que l'état du vannier, du potier, du tisserand, de l'ouvrier en ivoire et en métaux précieux, et la plupart des arts mécaniques, ne soient parvenus en Chine à un avancement tel, qu'il étonne et fait souvent le désespoir des ouvriers d'Europe.

La vannerie offre des exemples multipliés de la patience et de l'adresse des ouvriers qui se livrent à une profession si utile et si peu considérée chez nous. Les Chinois excellent en effet dans l'art de fabriquer les ustensiles d'osier, de jonc, de bambou; et leurs procédés leur appartiennent en propre. Le treillis de leurs corbeilles est d'une élégance et d'une variété remarquables (1). La manière d'entrelacer les brins d'osier pour les paniers communs ressemble à celle qui est en usage en Europe; mais le tissu de ces paniers est tellement serré, qu'ils servent chez eux de seaux à contenir l'eau.

Quelques-unes des montagnes de la Chine produisent un osier ou saule (2) d'une espèce particulière. C'est une plante rampante, de la grosseur du doigt, qui pousse sur le sol des rejetons très-longs, qui ressemblent à des cordes. Cet osier, étant très-pliant et très-dur en même temps, sert à faire des câbles et autres cordages. Quand il est fendu en plusieurs brins très-minces, on l'emploie, comme le bambou, à tous les ouvrages de vannerie.

(1) On trouve, dans tous les cabinets des curieux, des paniers de voyage à deux et trois étages, avec anse en-dessus; des corbeilles avec couvercles surmontées de rosaces; des *pagara* en vannerie et nacre; des plateaux, des théières en étain; des soucoupes recouvertes en vannerie de la plus grande finesse, soit en bambou tressé, soit en osier, soit en jonc ou paille de riz coloriée.

(2) Les diverses espèces de saules sont très-recherchées à la Chine. Aux environs de Péking, les routes sont bordées de saules. « Des rangs de saules à écorce inégale (*salix fragilis*), d'une grosseur énorme, ombragent les chemins qui traversent la plaine. Cet arbre semble le plus convenable à la nature du sol..... Les bords des ruisseaux et des rivières sont embellis par les branchages et les feuilles pendantes du saule pleureur. Les Anglais en virent un qui, mesuré à la hauteur d'un homme, avait quinze pieds de pourtour. » (Macartney.)

Il y a un très-grand nombre d'espèces de saules, dont les unes sont nommées *osiers*, lorsqu'ils se plient avec facilité; mais, en général, il y a des fleurs mâles et des fleurs femelles sur différents individus. Les fleurs mâles sont à étamines, et forment par leur assemblage des chatons écailleux; les fleurs femelles sont aussi disposées en chatons, mais elles ne sont formées que de pistils, auxquels succèdent des capsules, qui renferment un grand nombre de semences menues et aigrettées, ce qui fait paraître ces chatons comme chargés d'un coton court et très-fort. Ces fleurs s'épanouissent en mars et avril, et sont des premières à fournir à la récolte des abeilles..... Quoique les saules soient des arbres aquatiques, quelques espèces, telles que l'*osier rouge des vignes* (salix vulgaris rubus), viennent dans les terrains secs..... Les fleurs de plusieurs saules ont une odeur fort agréable, et on distille d'un saule de Perse une eau dont Koempfer vante singulièrement le parfum.



Meunier.

Le riz cuit dans l'eau constitue la nourriture principale des Chinois; cependant, outre diverses sortes de graminées qu'ils cultivent, telles que le millet noir, le petit millet, etc., ils récoltent encore du maïs, du froment, du bled sarrasin et autres plantes céréales, qu'ils réduisent en farine, et dont ils font des gâteaux et plusieurs genres de pâtisserie (1).

Les Chinois n'ont encore que des moulins à bras, qu'un seul homme fait mouvoir. La construction très-simple de ces moulins consiste dans une table ronde de granit, sur laquelle une meule est fixée horizontalement. Cette meule, d'une autre espèce de granit à gros grains ou roche de couleur bleue, est creusée en entonnoir au centre, pour recevoir le grain.

L'homme qui fait tourner la meule marche à reculons, et le grain broyé sort en farine et s'amoncelle, autour de la petite meule, sur la large table de pierre qui est dessous. Le support du moulin ressemble à une cuve renversée, construite avec des douves, comme les nôtres, et protégée par un tissu grossier d'osier, que maintiennent quelques pieux fichés en terre.

(1) « Les Chinois ne connaissent pas plus la manière de pétrir le pain que celle de rôtir la viande. Au lieu de pain, ils mangent du riz ou d'autre grain bouilli..... On recueille dans plusieurs provinces du froment et du bled sarrasin (*polygonum fagogyrum*), dont la farine est parfaitement blanche. Les Chinois en font des gâteaux, qu'ils cuisent à la vapeur de l'eau bouillante. Ils disposent pour cela les rouleaux de pâte sur des treillis, renfermés dans une caisse ouverte seulement par le bas. Cette caisse est posée sur un vase rempli d'eau en ébullition : la vapeur pénètre à travers le treillis; mais la croûte des gâteaux est très-mince et très-molle. Tels qu'ils sont, on les coupe par tranches; et, quand ils sont rôtis, ils remplacent fort bien le pain ordinaire. On y mêle aussi des grains aromatiques, pour leur donner plus de goût. »

Rives du Pei-ho. « Les champs étaient bien cultivés; on y voyait en grande quantité la plus haute des plantes céréales, le *holcus sorghum*, millet noir ou des Barbades. Il croît à la hauteur de 10 à 12 pieds, et rapporte 100 grains pour 1..... Lorsque l'on avait passé, au mois d'août, sur le *Pei-ho* (partie méridionale), les champs étaient couverts du kow-leang ou grand millet; à cette moisson en avait succédé une autre, d'une plus petite espèce de millet..... On n'avait jusqu'alors aperçu que fort peu de bétail. Bien que le sol de ces contrées soit uni et propre à former des pâturages, les prairies y sont fort rares. On n'y voit pas une seule parcelle de terre en friche..... La plupart des champs que l'on aperçoit, en continuant de remonter la rivière, étaient couverts de millet des Barbades, que les Chinois appellent *Kow-leang* (grand bled). Il est à meilleur marché que le riz, et c'est sans doute le premier grain qu'on ait cultivé dans le pays. On voit en effet, dans les vieux livres chinois, que la capacité des mesures était déterminée par le nombre des grains de kow-leang qu'elles pouvaient contenir. Ces grains remplissaient un *Chou*, dont les divisions étaient décimales. La même plante fournissait la base des mesures linéaires....

On plante alternativement des rangs de millet des Barbades, et des rangs d'une plante dont le grain est plus petit et la tige moins élevée; ce sont ou le *panicum italicum* (petit millet), ou le *panicum crus galli* (panis pied de coq), qui croissent à l'ombre de leur gigantesque voisin. Quand celui-ci est recueilli, les autres restent exposés au soleil et mûrissent à leur tour. On apercevait aussi des champs de *Dolichos*, espèce de fève; de maïs, de sésame et d'autres plantes, dont les graines donnent de l'huile bonne à manger. Nulle part on ne voyait de plantes parasites. Chaque champ avait l'aspect d'un jardin proprement entretenu. On avait déja fait une récolte, et la seconde était sur pied. »

Environs de Pékin (partie septentrionale). « La récolte d'automne consistait particulièrement en maïs et en millet. On ne voyait que fort peu de bétail et de pâturages. Les animaux destinés au service de l'agriculture et des charrois sont nourris dans des étables avec des fourrages. » (*Voyage de* Macartney.)



Marchand de bois à brûler

Marchand de bois à brûler.

Ce sont ordinairement des montagnards qui se livrent à ce genre de commerce, et qui, comme nos Auvergnats et nos Limousins, exercent une infinité d'autres professions pénibles, que, sans leur force et leur sobriété, ils seraient forcés d'abandonner, pour ne pas se trouver à chaque instant privés de tout moyen d'existence.

Les portefaix chinois sont d'une race très-robuste : on assure qu'ils sont en état de porter jusqu'à cent cinquante livres, et de faire ainsi trente mille par jour. Ce sont eux qui transportent à Canton les caisses de thé, les balles de soie et les porcelaines, récoltes et produits de provinces souvent très-éloignées.

Ce porteur est représenté en route, au moment où, fatigué de son énorme charge, il se repose pour reprendre haleine. On retrouve encore ici le système unique adopté par ce peuple laborieux, pour le partage égal et le facile transport des plus lourds fardeaux : quatre légères tringles de bois, attachées en bas à des traverses, et liées par le haut, suffisent pour maintenir les bûches. Le bâton, aux deux bouts duquel cette double charge est fixée, se place alternativement sur chaque épaule, et ne gène ni la marche, ni les mouvements du corps.

Le bois à brûler est rare et d'un prix très-élevé en Chine. Mais on trouve dans les montagnes des bancs considérables de houille qu'on exploite et dont l'usage est général (1).

(1) « Les mines de charbon de pierre sont en si grande quantité dans toutes les provinces de cet empire, qu'il n'est peut-être aucune contrée de la terre où elles soient aussi communes et aussi abondantes. Ce minéral se trouve avec profusion dans les montagnes des provinces de *Chen-si*, de *Chan-si* et de *Pé-tche-ly*; aussi l'emploie-t-on dans tous les fourneaux des ouvriers, dans les cuisines de toutes les maisons, et dans les poêles qui échauffent les appartements pendant l'hiver. Sans ce secours, les bois de chauffage, qui sont rares et fort chers, ne pourraient suffire à la consommation des provinces septentrionales. »

« Les principales montagnes de la Chine s'élèvent au nord et à l'occident. Les unes sont fertilisées par le travail et l'industrie du paysan chinois; les autres, stériles et rocailleuses, restent sans culture, parce qu'elles n'en sont point susceptibles. Celles des provinces de *Chen-si*, de *Honan*, de *Quang-tong* et de *Fo-kien* sont très-peu cultivées; mais elles portent des arbres de toute espèce, grands, droits, propres à être employés pour les édifices, et surtout pour les mâtures et la construction des vaisseaux. L'Empereur en fait usage pour ses bâtiments particuliers, et tire quelquefois de ces montagnes des colonnes énormes, qu'il fait venir de trois cents lieues, par eau comme par terre, pour être employées dans son palais ou dans des ouvrages publics. » (*Description générale de la Chine*, p. 386, 440.)



Enfans prenant leur repas

Enfants prenant leur repas.

Les voyageurs Européens s'accordent à dire qu'ils n'ont jamais contemplé en Chine, sans une satisfaction vive, une compagnie d'adolescents dînant en plein air sur le grand chemin. C'est que dans tous les pays du monde la joie du peuple est communicative; c'est que partout les enfants du pauvre sont plus libres dans leurs mouvements, plus expansifs dans leurs affections que les enfants du riche, parce qu'ils restent plus près de la nature.

Les paysans chinois sont tous cuisiniers : ce qui veut dire simplement que, comme nos villageois, ils font leur cuisine eux-mêmes. Il ne leur faut pour cela que de la vaisselle de terre, une poêle de fer et un fourneau. Leur principale nourriture est le riz bouilli dans l'eau. S'ils peuvent y ajouter un morceau de porc, un poisson salé, c'est pour eux une faveur spéciale de leur bon génie. Une gourde, fixée sur le dos et remplie d'eau, suffit à leur boisson ordinaire, et ils n'ont besoin ni de table, ni de chaises. Accroupi sur ses jarrets devant la poêle, avec sa tasse et les bâtonnets (*quai-tsée*) qui tiennent lieu de fourchettes, chaque convive fait gaîment son modeste repas.

Ces enfants appartiennent à des gens de la campagne; s'ils étaient d'une classe plus élevée, les sexes seraient déja séparés. Vers le fond on aperçoit deux autres enfants. Ceux-là regardent ce qui se passe de la terrasse d'une maison, qui, à en juger par le mât, orné de l'oriflamme impériale, est la résidence d'un officier du gouvernement. Ces enfants n'oseraient se mêler à la troupe joyeuse, l'instruction qu'ils reçoivent ne leur permet pas tant de liberté (1).

(1) « Le livre des Rites veut que l'éducation des enfants commence à l'instant même de leur naissance, et ne tolère les nourrices qu'en imposant aux mères de grandes précautions pour les choisir..... On sèvre un enfant aussitôt qu'il peut porter sa main à sa bouche, et on lui apprend à se servir de la main droite. A six ans, si c'est un mâle, on lui enseigne les nombres les plus communs, et le nom des parties les plus considérables du monde. On le sépare d'avec ses sœurs, lorsqu'il a sept ans, et on ne lui permet plus ni de manger avec elles, ni même de s'asseoir en leur présence. A huit ans on le forme aux règles de la politesse...... Le calendrier devient son étude à neuf ans; à dix on l'envoie aux écoles publiques. Le maître lui enseigne à lire, à écrire et à compter. Il apprend la musique depuis treize ans jusqu'à quinze, et tout ce qu'il chante consiste dans des principes moraux. Il fut un temps où toutes les leçons étaient en vers et se chantaient. Par là elles entraient plus agréablement dans l'esprit des élèves : c'était en même temps une espèce de jeu propre à leur âge..... Parvenu à quinze ans, l'élève se livre aux exercices du corps. On lui apprend à tirer de l'arc et à monter à cheval. Il reçoit à vingt ans, s'il en est jugé digne, le premier bonnet; alors il lui est permis de porter des habits de soie et des fourrures; jusque-là il n'avait eu le droit d'endosser que des habits de coton. » (Grosier, 267.)



Maison de plaisance d'un Mandarin de première classe

Maison de plaisance d'un Mandarin de première classe.

Côté des jardins.

Nous avons déja fait observer que les habitations des grands se distinguaient moins par leur magnificence que par leur étendue. Le *Tsu kin tchhing* (palais impérial à Péking) ressemble à une ville, et le nombre des cours, des jardins, des appartements qu'il contient, est incalculable. Dans cette cité, comme dans toutes les autres villes, les bâtiments extérieurs sont très-peu élevés et se ressemblent tous. Il n'en est pas de même des habitations champêtres : l'imagination des propriétaires opulents peut alors se donner carrière, et avec d'autant plus d'abandon que l'asile de l'homme puissant est inviolable, et que l'Empereur seul a le droit d'y pénétrer.

En dépit des lois somptuaires et de la philosophie, le luxe a fait de grands progrès en Chine; car autrefois leurs sages, alors même qu'ils devenaient ministres, et disposaient du vaste Empire du Milieu, se logeaient plus modestement, du moins s'il faut en croire ces vers du *Chi-King*, que rédigea Confucius près de 500 ans avant notre ère:

> Mon palais est une petite chambre qui a trois fois ma longueur. La magnificence n'y est jamais entrée, mais la propreté n'en sort jamais. Une natte est mon lit, une toile doublée ma couverture; cela suffit pour m'asseoir le jour et pour dormir la nuit. D'un côté est une lampe, de l'autre un vase d'odeur. Le chant des oiseaux, le sifflement du vent, le murmure d'une fontaine, sont le seul bruit que j'entends. Ma fenêtre peut se fermer et ma porte s'ouvrir, mais ce n'est que pour les sages : les méchants la fuient.
>
> Je ne me rase point comme un *bonze;* je ne jeûne pas comme un *Tao-ssé.* La vérité habite dans mon cœur, l'innocence guide mes actions. Sans maître et sans disciples, je n'use pas ma vie à rêver des riens et à écrire des mots; encore moins à aiguiser des traits de satire, ou à farder des louanges. Je n'ai ni vues, ni projets; la gloire me touche aussi peu que les richesses; et toutes les voluptés ne me coûtent pas un désir.
>
> Jouir de ma solitude et de mon repos est ma grande affaire. Le loisir me vient de tous côtés et le fracas me fuit. Je considère le ciel, et je m'encourage; je regarde la terre, et je me console. Je suis dans le monde sans y être. Un jour m'amène un jour, une année est suivie d'une année : la dernière me conduira au port.



Voyageur allant en pelerinage au tombeau de ses ancêtres

Voyageur allant en pèlerinage au tombeau de ses ancêtres.

Chez une nation où la piété filiale est considérée comme la première des vertus sociales, les morts devaient être l'objet d'une espèce de culte (1). Les honneurs funèbres qu'on leur rend commencent le jour du décès, mais ne se terminent pas le jour de l'enterrement : tous les ans deux sortes de cérémonies religieuses sont observées dans chaque famille. La première consiste à venir rendre hommage aux âmes des morts dans la salle des ancêtres, où sur des tablettes sont inscrits les noms et les dignités de chacun. La seconde cérémonie, c'est d'aller aussi, à des époques déterminées, visiter les cimetières où reposent les aïeux, et d'exprimer de nouveau sur leur sépulture les regrets qu'inspire le souvenir d'un père adoré, d'une mère chérie qu'on ne reverra plus que dans un meilleur monde.

Ce voyageur, qui paraît accablé sous l'excès de la fatigue et du chagrin, porte pour aider sa marche un bâton formé d'une sorte d'épine qui croît dans quelques parties de la Chine. Son habillement, d'une étoffe de coton grossière, indique qu'il est en deuil. Les Chinois croient généralement que leurs parents ne quittent la vie que pour passer, s'ils ont été vertueux, dans un séjour resplendissant de lumière; et c'est ce qui leur a fait adopter la couleur blanche, comme plus analogue au lieu de leur destination.

Le deuil est général en Chine, quand la mort frappe un membre de la famille régnante; il dure cinquante jours pour la mère de l'empereur. Kang-hi régla par son testament que pour lui on ne le porterait que vingt-sept jours. Pendant ce temps, tous les tribunaux sont fermés, toutes les affaires restent en souffrance. L'héritier du trône lui-même doit donner l'exemple de cette observation rigoureuse du deuil.

(1) « Tel est le sentiment que le peuple chinois a de ses maux, qu'il cherche de tous côtés des consolations et des « remèdes. Leur religion n'est rien moins qu'exclusive : un grand nombre d'entre eux n'auraient point fait difficulté « d'embrasser le christianisme, s'il leur eût été possible de le concilier avec leurs autres dogmes. Si les jésuites vou- « laient permettre à leurs prosélytes de pratiquer leurs anciennes cérémonies sur la tombe ou dans les demeures de « leurs ancêtres, ils auraient sans doute plus de succès que leurs antagonistes. Le plus grand reproche que font au- « jourd'hui à ces intolérants missionnaires les idolâtres de la Chine, c'est de négliger le culte de leurs ancêtres. » (Sir Straunton, *Voyage de* Macartney.)



Fabricant de boîtes à thé

Fabricant de boîtes à thé.

On retrouve ici, avec quelques nuances dans la forme, les outils dont se servent nos plombiers et nos ferblantiers. Sur des charbons allumés, entourés de quelques briques, un vase d'airain contient le métal liquéfié; à côté, dans une poële à manche court, une composition métallique (celle sans doute qui s'emploie pour les soudures) est entretenue en fusion sur un autre feu. De larges gâteaux de plomb, de plus petits, également aplatis et ronds, d'alliage probablement, sont à terre ainsi qu'un fer à souder. Celui que l'ouvrier tient à la main se rapproche par sa forme de l'outil posé sur le bord du vase d'airain. La boîte à laquelle il travaille est soutenue par une tige de fer recourbée.

Le thé, auquel les Chinois attribuent les propriétés les plus merveilleuses, contient des parties volatiles qu'on a grand soin de conserver, d'abord en le desséchant lentement au feu sur des plaques de fer, car on évite surtout d'employer le cuivre, ensuite en l'enfermant dans des caisses doublées de lames très-minces de plomb, et de feuilles sèches de quelques grands arbres; enfin, en le faisant infuser dans des théières couvertes avec de l'eau bouillante.

Les Anglais, grands amateurs de thé, conviennent qu'il s'en consomme une si grande abondance en Chine, que si les Européens cessaient de s'en approvisionner, le prix n'en diminuerait pas sensiblement. On évalue cependant à plus de vingt millions de livres l'exportation qu'en fait chaque année la compagnie des Indes. Avant le commencement du XVIIe siècle, le thé n'était en usage dans aucune contrée de l'Europe (1).

(1) L'arbuste qui porte le thé, cultivé notamment dans le *Fo-Kien*, a ses racines menues, fibreuses et traçantes. Touffu et fort rameux, ses branches longues et flexibles croissent dès sa sortie de terre. Ses feuilles, longues, pointues, dentelées, sont d'un vert foncé, et ses fleurs, en grand nombre, ressemblent à celles du rosier sauvage. Cette plante n'est cependant pas de la famille des *rosacées*, mais de celle des *mauves*. Son fruit, sphérique, anguleux, contient une graine de la forme d'une aveline, mais moins grosse, et dont l'amande est d'un blanc pâle. On sème ces graines en abondance dans des espèces de sillons, éloignés de trois à quatre pieds les uns des autres, et plutôt sur les collines que dans les vallées. A 30 degrés vers le nord, ce précieux végétal ne prospère plus. Il ne s'élève guère à plus de neuf pieds, mais on l'empêche d'arriver à cette hauteur, afin d'en pouvoir plus aisément cueillir les feuilles. On en fait trois récoltes par an, l'une au printemps, les deux autres en été, après toutefois l'avoir laissé croître pendant trois ans, car la qualité du thé dépend du sol où on le cultive, de l'âge auquel on récolte ses feuilles, et de la préparation qu'on leur fait subir. Les plus grandes et les plus vieilles sont les moins recherchées. Elles sont consommées par les habitants des dernières classes, ou vendues aux Tartares, qui s'en accommodent très-bien, malgré l'âcreté du breuvage qu'ils en tirent. Cette boisson facilite la digestion des viandes crues dont ils se nourrissent. S'ils en cessent l'usage, ils en sont punis par des indigestions continuelles.



Lith. de Melle Formentin

Charcutier ambulant

Charcutier.

Ce débitant de porc fraîchement tué transporte de place en place, comme les autres marchands ambulants, tout ce qui est nécessaire à son état. Le panier, posé derrière lui à terre, suspendu quand il est en route à la canne de bambou que l'on voit dessus, fait équilibre avec le tréteau qui forme son bloc à découper, et dont le tiroir renferme ses couteaux et ses couperets.

Les Chinois préfèrent la chair du cochon à celle de tous les autres animaux. Leurs jambons sont excellents (1); mais comme il n'y a chez eux aucune bonne foi dans le commerce, au point que chaque acheteur porte avec lui son peson de bois ou des balances, c'est à qui se trompera le mieux. Intéressés, avides d'argent, tous les moyens leur semblent permis à l'égard des étrangers surtout. Le trait suivant prouvera qu'il n'est point de ruse dont ils ne s'avisent pour faire des dupes.

Un Hollandais avait acheté d'un paysan un jambon de belle apparence; mais quand il voulut le faire cuire, il trouva que ce n'était qu'un morceau de bois, préparé avec une terre grasse, rougeâtre, artistement recouverte d'une peau de cochon. Il retourne quelques jours après au marché, et retrouve son fripon qui lui offre des chapons. — « Sont-ils comme tes jambons? » lui dit-il en se faisant reconnaître; et les ayant examinés avec attention, il s'aperçut qu'on en avait ouvert l'estomac, tiré toute la chair, et rempli le vide avec des étoupes. Le villageois ne parut pas déconcerté : — « Je vois « que je ne suis qu'un sot, répliqua-t-il, et que vous en savez plus que moi. » Sans ajouter un mot, il reçut les coups de *Pan-tzée*, que le magistrat, survenu pendant le colloque, lui fit administrer à l'instant même.

(1) « Les Chinois emploient beaucoup de graisse de cochon, qu'on dit être à la Chine supérieure à celle de tous les pays du monde; ils font cuire les viandes dans différents sucs, et savent allier le raffinement à l'économie; avec de simples fèves et différentes farines, ils préparent une multitude de mets aussi variés par le goût que par le coup d'œil. »

La chair de porc rendait les Égyptiens lépreux, elle est regardée chez nous comme très-indigeste; mais avec le thé, dont l'usage habituel débilite l'estomac, il paraît qu'elle opère ailleurs des prodiges. « Une Chinoise avait un mari laid, « maigre et cacochyme, dont elle était fort ennuyée. Elle consulta un empirique sur les moyens de s'en défaire, et « reçut pour recette de lui faire manger une grande quantité de viande lourde et grasse, surtout de la chair de porc. « N'ayant cependant qu'une demi confiance à cet expédient, elle prit conseil d'une autre personne qui lui persuada « qu'elle réussirait dans son objet, en faisant avaler force thé à son mari. Jugeant que deux moyens réunis sont pré- « férables à un seul, elle les employa tous deux; mais il arriva tout le contraire de ce qu'elle avait présumé : son « mari reprit des forces, gagna de l'embonpoint, de la fraicheur, et acquit une santé vigoureuse qu'il n'avait jamais « connue. » (*Singularités de la Chine.*)



Pavillon et Pont de Parade

Pavillon et Pont de parade.

Ces belvédères élégants se retrouvent, variés à l'infini, dans les résidences impériales, principalement sur la route qui conduit de Péking à Zhe-hol, en Tartarie. Dans Péking, leurs toits de briques jaunes, vernissées, que le soleil fait briller comme de l'or, se distinguent à une grande distance, quand on parcourt la ville Mandchoue, au-dessus des murs d'enceinte du *Tsu-Kin-Tching* (ville sacrée rouge) qui renferme le palais et ses immenses jardins.

Ce joli pavillon est érigé sur un soubassement de marbre gris, ses légères colonnes de mélèse sont recouvertes en soieries. Il est à un étage et surmonté de trois tings (toits recourbés) avec une galerie à son premier étage.

Les ponts à degrés, d'une seule arche, à voûte exhaussée, construits en marbre blanc ou en granit grisâtre à grains fins, se rencontrent aussi très-fréquemment sur les rivières factices, et sur les bras des lacs, creusés à grands frais dans ces demeures de la toute-puissance. Pour donner une idée de ce que peut imaginer le caprice d'un maître, qui se croit tout permis, il suffira de rappeler qu'un des derniers empereurs, afin de faire jouir ses femmes du spectacle que présente la population d'une grande cité, mise en mouvement pour ses affaires et ses plaisirs, fit bâtir dans ses jardins jusqu'à une ville entière en petit (1).

Les ponts de caprice et de fantaisie furent à la mode et se multiplièrent à l'excès sous les dynasties dégénérées des *Léang*, des *Soui* et des *Tang*. Ce luxe bizarre a été reproché par les censeurs de l'empire à *Yang-ti*, le Sardanapale de la Chine.

(1) « La ville en miniature de l'Empereur est bien alignée, bien percée, bâtie dans le milieu de toute l'enceinte des jardins et des parcs. Cette ville a ses tours, ses murailles, ses parapets, ses temples, ses halles, ses marchés, ses boutiques, ses tribunaux, etc.; tout ce qui est en grand dans Péking s'y trouve rassemblé en petit. Le but du prince qui l'a fait bâtir a été de se procurer, lorsqu'il en aurait envie, le tumulte d'une grande ville. L'Empereur est trop esclave de sa grandeur pour jouir de ce spectacle dans sa capitale. Il ne voit rien quand il sort, toutes les boutiques sont fermées et cachées par des tapisseries qu'on a tendues. Ses sujets se tiennent renfermés; aucun n'ose se trouver sur son chemin. C'est pour suppléer aux divertissements publics que sa grandeur l'empêche de prendre, que cette petite ville est destinée. Les eunuques sont les acteurs choisis pour donner au prince le spectacle de la société humaine. Au jour marqué, chaque eunuque prend les habits et l'attirail de la profession qu'il est chargé de remplir. Là, tout est permis : l'Empereur ne se distingue point de ses sujets; chacun annonce ce qu'il porte; on s'y querelle, on s'y bat, des archers arrêtent les querelleurs; on les conduit au tribunal, on les condamne à la bastonnade. Ce n'est souvent qu'un simple jeu, mais quelquefois le bon plaisir de l'Empereur est de voir ces exécutions, et on les réalise. » (*Singularités chinoises*, etc.)



Lith. de Mlle Formentin

Question extraordinaire

Question extraordinaire.

« Art. IX. Qu'on explique souvent au peuple les lois pénales établies par l'autorité souve-
« raine. Les esprits grossiers et indociles ne sauraient être contenus que par la crainte. »

Cet aphorisme de jurisprudence chinoise, car les réglements des Empereurs même ont la forme de préceptes et de maximes, et si les *Rites* ne constituent pas en matière civile le seul code des Chinois, leurs lois n'en sont pas moins renfermées presque toutes dans la morale des livres canoniques; cette injonction, adressée aux mandarins, gouverneurs de province ou de ville, qui sont tenus, deux fois par mois au moins, de faire une espèce de cours de législation au peuple (1), aurait fourni à Montesquieu une preuve de plus que les gouvernements despotiques, alors même que la piété filiale en est la base, ne maintiennent les populations dans l'obéissance que par la terreur des supplices.

La torture, héritage odieux de la barbarie du moyen âge, auquel la léguèrent les Romains qui la tenaient de peuples plus anciens qu'eux, la torture est encore en usage en Chine, et remonte également dans cette contrée à la plus haute antiquité. On n'y applique plus maintenant, assure-t-on, que les criminels d'état, après leur condamnation à mort, afin de les contraindre, par l'excès des tourments, à nommer leurs complices, à divulguer tous les complots des conjurés.

Cet instrument de supplice est composé d'une longue planche, forte et épaisse. A l'un des bouts est fixée une double traverse, évidée au centre, et qui sert à s'assurer des mains du patient; à l'autre bout s'élèvent comme les triples mâchoires d'un étau en bois. Cet étau est ainsi formé de trois forts montants; mais celui du milieu est fixe, les deux autres sont mobiles; seulement ils sont maintenus de chaque côté par une pièce carrée en bois. Les chevilles des pieds du condamné, une fois placées dans ces traverses, on passe une corde autour des montants, et deux valets de l'exécuteur la tiennent fortement serrée. Le tourmenteur fait alors entrer par le haut, à l'aide d'un maillet, en changeant alternativement de côté, un énorme coin de bois dur. Ce coin force la partie supérieure des traverses de s'élargir, en même temps qu'il contraint la partie inférieure de se rapprocher du montant du milieu, tellement que les os des chevilles s'aplatissent et sont broyés.

Ce fut l'infortuné Louis XVI qui, peu après son avénement au trône, abolit en France la question. Ce fut Catherine II qui supprima la torture en Russie.

(1) « Voici ce que tout mandarin, gouverneur, soit de province, soit de ville, est obligé d'enseigner deux fois par mois au peuple qui s'est rassemblé autour de lui. Une loi expresse indique les matières qui doivent entrer dans ces sortes de discours. On enseigne la jurisprudence à la Chine comme on enseigne ailleurs les mystères, les principes, les règles du culte. » (*Description de la Chine.*)



Lith. de Mlle Formentin

Pont pittoresque
aux environs de la ville de Sou-tchéou

Pont pittoresque aux environs de la ville de Sou-Tcheou.

Des ponts, qui paraissent d'une grande solidité, traversent le canal impérial en plusieurs endroits dans la province de Kiang-Nan. La plupart sont d'une seule arche à plein cintre, de figure elliptique, ayant la forme d'un fer à cheval. Les pierres dont cette arche est construite ne sont pas quadrilatères, comme en Europe, mais taillées en biseau. Les matériaux employés sont ordinairement un granit rougeâtre que traversent des veines de spath calcaire, ou un marbre gris à gros grains. Les pierres en saillie posées debout contre les côtés semblent destinées à lier et à fortifier les culées. Les cinq plaques circulaires, placées au-dessus de la clef de la voûte, contiennent des caractères chinois qui expliquent la cause et la date de l'érection du pont, avec les noms du souverain ou vice-roi qui le fit ériger, de l'architecte qui en fut l'inventeur et dirigea les travaux. « Croirait-on que la construction « des ponts ait été autrefois un goût de luxe sévèrement reproché aux em- « pereurs? On cite celui qui fut construit en fer et en bronze au huitième « siècle. Un empereur de la dynastie des *Soui* en fit bâtir quarante, tous « d'une architecture différente, dans la seule ville de Sou-Tcheou. »

Cette arche unique est souvent assez élevée pour que les yachts et les jonques y passent à la voile, et sans qu'il faille baisser les grands mâts de ces navires. Mais alors le pont se trouve tellement au-dessus du sol, et la montée si rapide, formant un angle de plus de vingt degrés avec l'horizon, qu'il n'y a que des piétons qui puissent le franchir. N'oublions pas que l'on transporte fort peu de marchandises par terre dans l'intérieur de la Chine, où les rivières et les canaux forment en quelque sorte les grandes routes.

L'élégant Paï-Lou (porte triomphale) placé sur le milieu du pont, et qui consiste en mâts peints, ornés de banderoles de soie et de lanternes, fut érigé lors du passage de l'ambassade anglaise. Les six soldats rangés le long du parapet furent également tirés du poste le plus voisin, afin de rendre les honneurs militaires à l'envoyé du souverain de la Grande-Bretagne, lord Macartney.



Raccommodeur de Porcelaine

Raccommodeur de porcelaine.

LA porcelaine est le chef-d'œuvre de l'industrie des Chinois. Elle est chez eux d'un usage si général que les ustensiles ordinaires de ménage en sont faits. Plats, tasses, bassins, vases, pots de fleurs, jusqu'aux tabourets évidés qu'on trouve dans les appartements, tout est fabriqué de cette matière délicate et fragile. Le prix en est encore assez élevé pour que le métier de raccommodeur de porcelaine ne soit point le plus dédaigné de tous. Ce vieillard est occupé à percer des trous imperceptibles avec un foret à pointe de diamant, il introduit par ces trous un fil de laiton extrêmement délié, et remet ainsi le vase en état de servir (1).

La ville non murée de *King-te-Tching*, dans la province de *Kiang-Si*, est depuis près de quatorze cents ans (dès avant l'année 442 de notre ère) en possession de fournir la plus belle et la plus parfaite porcelaine de tout l'empire. Cette célèbre bourgade, qui se prolonge pendant l'espace d'une lieue et demie sur les bords du Chen-Tang-Chaung, renferme, dit-on, plus d'un million d'habitants. On assure que trois mille fourneaux à porcelaine y sont allumés à la fois. Ces nombreux ateliers présentent pendant la nuit le spectacle d'une vaste cité que dévorerait un incendie. Aussi la principale divinité que le bas-peuple y vénère est-elle le génie du feu. Serait-ce le même personnage que l'idole de la porcelaine, dont l'origine atteste encore que le gouvernement paternel des Chinois n'est pas le plus doux des gouvernements (2)?

(1) « Si le verre se taille avec le diamant, on se sert aussi du diamant pour réunir ensemble et coudre en quelque sorte des pièces de porcelaine cassée. C'est même un métier à la Chine. On y voit des ouvriers uniquement occupés à remettre dans leur place des pièces brisées. Ils se servent du diamant comme d'une aiguille pour faire de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelacent un fil de laiton; par là ils mettent la porcelaine en état de servir, sans qu'on s'aperçoive presque de l'endroit où elle a été cassée. » (*Missions étrangères.*)

(2) Chaque profession, en Chine, a son idole particulière : il n'est donc pas surprenant qu'il y ait un dieu de la porcelaine. Le *Pousa* (c'est le nom de cette divinité) doit son origine à l'entêtement d'un Empereur, qui exigeait qu'on lui fît de la porcelaine sur un modèle inexécutable. Les Empereurs sont durant leur vie les divinités les plus redoutées de la Chine, et ils croyent souvent que rien ne doit s'opposer à leurs désirs. Les officiers redoublèrent donc leurs soins, et usèrent de toutes sortes de rigueurs à l'égard des ouvriers..... L'un d'eux, dans un mouvement de désespoir, s'élança dans un fourneau allumé, et il y fut consumé à l'instant. La porcelaine qui s'y cuisait en sortit, dit-on, parfaitement belle et au gré de l'Empereur, lequel n'en demanda pas davantage. Depuis ce temps-là, cet infortuné passa pour un héros, et il devint dans la suite l'idole qui préside aux travaux de la porcelaine. Ce mot *porcelaine* est d'origine portugaise. La porcelaine s'appelle à la Chine *Tsé-ki*. C'est le mélange heureusement combiné du *Pé-tun-tsé* (granit composé de quartz, de spath et de mica) et du *Kao-lin* (sorte d'argile micacée) qui produit la belle pâte de la porcelaine. A ces deux éléments principaux il faut joindre l'huile ou vernis qui donne à la porcelaine sa blancheur et son éclat. Cette huile est une substance blanchâtre et liquide, qu'on tire de la même espèce de pierre pulvérisée dont on fait le *Pé-tun-tsé*, mêlée à une autre huile extraite de cendres de chaux et de fougère.

La pièce façonnée sur la roue ou dans des moules, passe, après avoir été vernie et cuite au four, entre les mains des *Hoa-pei* ou peintres; on la fait recuire quand elle a été peinte et dorée.



Tortillement des Oreilles

Le tortillement des oreilles.

On serait tenté de classer cette pénalité singulière parmi celles qu'inventa le caprice de quelques tyrans, mais que la loi n'autorise point. Deux estafiers, espèce de gendarmes, au service des différents tribunaux, maintiennent le délinquant, et lui font subir la punition à laquelle il a été condamné par le magistrat, et qui consiste à lui tordre les cartilages des oreilles. Ce châtiment, qui ne laisse pas que d'être douloureux, semble cependant ne devoir être appliqué qu'à des fautes légères.

On assure que les lois sont tellement combinées en Chine que nulle faute ne reste impunie, mais que jamais le châtiment n'excède la faute. Point de vexations inutiles, anticipées ou arbitraires, dans la procédure criminelle des Chinois : les accusés ne sont réputés coupables que lorsqu'ils sont convaincus et condamnés, jusque-là, ils jouissent de toutes les ressources qui peuvent adoucir leur situation; à la liberté près, ils ne sont privés de rien. Les fils, les petits-fils, les femmes, les frères d'un Chinois condamné à l'exil, sont autorisés à le suivre et à se fixer auprès de lui.

Les parents de toute espèce d'accusé peuvent lui porter dans sa prison tous les secours qu'il est en leur pouvoir de lui offrir. On les y invite loin de les rebuter. Un geôlier qui vexerait l'accusé détenu en prison, un magistrat subalterne qui l'assujétirait à une gêne que la loi n'autorise pas, un juge supérieur qui oserait prendre sur lui d'ajouter à la rigueur de cette loi, tous sont punis, et pour le moins destitués.

Il est permis à tout proche parent d'un criminel, reconnu coupable, si toutefois la peine est légère, et si ce condamné est son ancien, de se mettre à sa place pour subir le châtiment que lui inflige la loi. Le P. Duhalde cite l'exemple d'un fils dont le père venait d'être condamné à recevoir cent coups de *Pan-tzée.* Le jeune homme se précipite sur le corps de son père, demandant à grands cris d'être puni à sa place; et le mandarin, touché de ce noble dévouement, fit grâce au coupable. Tant la piété filiale est respectée à la Chine!



Groupe de Colporteurs

Groupe de Colporteurs.

La nation chinoise peut se diviser en deux classes bien tranchées : la noblesse, qui n'est point héréditaire, et comprend les princes du sang, les mandarins et les lettrés; et le peuple, qui se compose de laboureurs, marchands, artisans, etc.

Les hommes de ces dernières subdivisions, représentés ici, sont en général d'une taille moyenne et rabougrie. Cependant ceux des provinces septentrionales sont plus grands, plus robustes que ceux du *Kiang-si* et du *Kouang-toung*.

Ces *Kouli* (porteurs), étant continuellement exposés à l'action de l'air et du soleil, sont plus basanés que les *Kouan* (mandarins), qui vivent renfermés dans leurs maisons.

Les paniers, les cordes et les planchettes de bois, placés à côté de ces porte-faix, font assez connaître leurs occupations journalières, et quelle est leur existence précaire. La surface de la Chine n'est plus en rapport avec sa population toujours croissante. Que des institutions vieillies continuent ou cessent de favoriser l'agriculture aux dépens du commerce et de l'industrie, doubleront-elles le produit des terres, épuisées par de fréquents labours? empêcheront-elles qu'une multitude de prolétaires, quoique décimés chaque année par les hivers si rigoureux dans une partie de l'Empire, par les famines, si fréquentes dans les provinces, ne soient réduits, faute de travail, à servir de bêtes de somme, pour se procurer un peu de riz, quelques poissons cuits dans l'eau, quelques tasses d'un thé grossier?

Dans les cités populeuses, dans les campagnes, cultivées jusque sur les sommets des monts, ce sont des hommes qui transportent ou traînent les marchandises; des hommes qui servent de haleurs aux jonques et autres navires de commerce; des hommes qui portent les palanquins des voyageurs.

A Péking, près de chaque porte de la ville, on trouve quelques ânes sellés, pour le service du public; mais c'est au détriment de nombreux *Kouli* affamés. On assure que l'on peut, en été, faire le voyage de Péking aux provinces du Sud, dans de petits charriots traînés par des hommes. Pendant l'hiver enfin, quand les rivières et les canaux sont pris par les glaces, ce sont des hommes qui dirigent des espèces de gondoles où plusieurs personnes se placent, garanties du froid par de larges fourrures. Pour un prix très-modique, on peut se faire promener d'un bout de l'Empire à l'autre, changeant à chaque station ces relais d'hommes, réduits, pour subsister, à remplacer les chiens qu'on attelle aux traîneaux des paysans dans les déserts glacés du Kamtschatka.



Marchand de Comestibles
avec sa voiture à voile

Marchand de comestibles

AVEC SA CHARRETTE A VOILE.

Dans ces contrées qui offrent presque tous les climats, c'est un échange perpétuel des produits de l'agriculture et de l'industrie. Le peuple ne désigne les provinces les plus fertiles que par les dénominations de *jardin*, de *paradis de la Chine*. Il appelle le *Hou-quang*, le *grenier de l'Empire*, et il ajoute que *si les autres provinces peuvent donner à déjeuner à la Chine, celle-là seule peut suffire à tous les repas du jour.*

Les portes des villes sont continuellement obstruées par de doubles files de voitures, remplies de toutes sortes de plantes légumineuses. Parmi les végétaux les plus recherchés, c'est le *pet-sai* (1), nourriture précieuse du peuple; c'est le savoureux *teu-feu*, si recherché à la table même de l'Empereur, malgré la modicité de son prix.

La charrette à bras et à voile représentée dans ce dessin contient, outre différents légumes, un panier de fruits, une boîte à thé, des bambous, et une jarre de vin, dont l'ouverture est lutée avec de l'argile, afin que le contact de l'air n'altère pas cette sorte de boisson, préparée avec le riz fermenté, et qu'on appelle *zam-fou.*

Les routes sont parfaitement entretenues, ce qui rend facile l'action du vent sur ces voitures légères. Dans les promenades militaires de l'empereur *Camg-hi*, qui voyageait accompagné des trois premières reines de l'Empire, montées chacune sur un char éclatant d'or, et dont tout le cortége, sa garde comprise, était d'une soixantaine de mille hommes, on refit les routes sur une longueur de plus de deux cents lieues, et ce chemin était aussi uni que les plus belles avenues de nos parcs. Aussi, pour peu que le vent soit favorable, et toutes les fois que la surface lisse de la route le permet, le villageois qui transporte ses denrées au marché, ne manque guère de hisser à son leste équipage la petite voile destinée en même temps à diminuer le travail du conducteur, et à économiser la dépense d'un second homme de peine, qui, dès que le vent contraire oblige à mettre la voile de côté, est employé à tirer la carriole, à l'aide d'une corde fixée avec une planchette en travers de sa poitrine.

Milton a décrit cette pratique ingénieuse dans son Paradis perdu.

« But in his way lights, on the barren plains
« Of Sericana, where Chineses drive,
« With sails and wind, their cany waggons lights. »
(Book III. Line 437).

« Aux champs de Séricane, en ces sables mouvants,
« Où le Chinois, habile à maîtriser les vents,
« Fait douter, sur son char que la voile seconde,
« S'il roule sur la terre, ou s'il vogue sur l'onde. »
(Delille.)

(1) Le *pet-sai* ressemble à nos laitues romaines et les surpasse par le goût; c'est un manger excellent: on le sale, on le confit dans le vinaigre, on le mêle avec le riz pour en corriger la fadeur. On appelle *teu-feu* des pains de feves de six pouces d'épaisseur, qu'on mange crus, cuits à l'eau, frits, sechés et apprêtés de toutes façons comme les légumes. Depuis l'Empereur jusqu'au dernier paysan, tout le monde est si passionné pour le *teu-feu*, qu'on le préfère au poulet. La livre, qui est 20 onces, coûte pourtant qu'un demi-sou. (*Singularités de la Chine*).



Garde Impériale
Cavalier et Fantassin

Garde impériale.

CAVALIER ET FANTASSIN.

N'EST pas soldat qui veut dans ce pays; cette profession est très-enviée par les autres classes du peuple, et les candidats sont tenus de montrer leur agilité, leur force corporelle et leur aptitude aux exercices militaires. Les fils des soldats sont inscrits en naissant sur les contrôles de l'armée, et occupent presque toutes les places vacantes dans les compagnies.

L'armée de terre est partagée en quatre divisions, d'après le nombre de nations que renferme l'Empire. La division composée de Mandchous est au premier rang. La deuxième division comprend les Mongols, entrés en Chine avec les Mandchous, à l'époque de la conquête. La troisième division, nommée *Oudjentchooka*, est formée de Chinois qui se réunirent aux Mandchous, à la chute de la dernière dynastie chinoise. Ces trois corps, subdivisés chacun en 8 bannières ou drapeaux, constituent l'armée mandchoue proprement dite: c'est presque toute cavalerie. La quatrième et dernière division, composée de Chinois pris parmi les vaincus, est désignée par le nom de *drapeau vert*.

Quoique les soldats des deux premiers corps, les Mandchous et les Mongols leurs alliés, soient l'élite de l'armée chinoise, et jouissent de grandes prérogatives, une longue paix les a tellement énervés, qu'au théâtre ils sont tournés en ridicule, et représentés comme des enfants gâtés, faibles de corps et d'esprit, n'ayant rien conservé de la valeur qui distinguait leurs ancêtres. Il n'y a réellement que les troupes originaires du pays des Mandchous et de celui des Dakhour-Solons, près du fleuve Amour, qui, par leur courage et leur discipline sévère, méritent le nom de soldats.

Les militaires chinois de la troisième division, qui comprend l'artillerie de campagne, sont traités avec mépris par la dynastie régnante, ce qui nourrit dans l'esprit de ce corps des germes de mécontentement. Elle a oublié qu'elle leur doit le trône, et leur fait trop sentir qu'elle peut maintenant se passer d'eux, en leur refusant les récompenses qui leur sont dues.

Les soldats chinois et tartares sont principalement exercés à lancer des flèches avec vigueur et justesse, soit à pied, soit à cheval. Le tir du fusil à mèche ne vient qu'en seconde ligne, la manœuvre du canon qu'en troisième. L'artillerie, qui, en Europe, décide la victoire, est dans un état déplorable en Chine. La plupart des canons et des mortiers ont été fondus à Péking, sous la direction des jésuites. Ces bons pères ont long-temps dirigé l'artillerie de l'Empire céleste.

Les soldats sont vêtus comme les autres habitants, à l'exception de la veste et de la tunique, qui forment leur grand et leur petit uniforme, et qu'ils portent en dessus. Ce dernier costume doit être de la même couleur que la bannière à laquelle le soldat appartient, c'est-à-dire: jaune, blanche, rouge, bleue, avec bordure et sans bordure. Ces troupes offrent un coup d'œil imposant rangées en bataille, les cavaliers surtout; de loin on les croirait couverts de fer, comme aux siècles brillants de la chevalerie.



Chambre à coucher d'une famille Tartare-Mandchou

Chambre à coucher

D'UNE FAMILLE TARTARE-MANDCHOUE.

Les mœurs, les usages, les habitudes des Chinois diffèrent tellement des nôtres, la température est sujette à tant de variations à Péking et dans les provinces, que la vie intérieure du peuple s'en trouve modifiée, et que ses besoins, ses jouissances, ne sauraient présenter aucune espèce d'analogie avec la manière de vivre d'un Français, d'un Anglais, d'un Italien de la même classe. En Angleterre, les appartements sont distribués et meublés avec plus ou moins d'élégance et de luxe, selon le rang et la fortune, mais toujours pour la plus grande commodité de ceux qui les occupent, ce que rend si bien leur épithète de *confortable*. En France, il n'en est pas tout-à-fait de même : l'agréable est encore préféré à l'utile. Chez nous, un lit est un meuble plus ou moins somptueux; mais un lit est le principal ornement d'une chambre à coucher : il ne saurait venir à la pensée d'un Chinois d'étaler un lit; c'est un meuble inconnu en Chine, et qui existe à peine chez quelques mandarins, dans la partie de leurs palais habitée par les femmes.

Les pièces destinées à servir de chambres à coucher, offrent, comme ici, de larges estrades en brique, qui se prolongent sous les fenêtres ou le long du mur opposé. On place dans leurs conduits cachés des vases de bronze remplis de charbons allumés (1). Voilà les calorifères du Chinois, à qui nous devons les puits artésiens. Ces estrades, ornées de tapis plus ou moins précieux, servent de tables de travail ou de jeu durant le jour, et tiennent lieu de lits pendant la nuit. Le Chinois, à qui une natte de jonc suffit pour matelas, qui n'a communément pour couvertures que ses vêtements du jour, ne cherche point à être au large dans de vastes appartements. Une chambre suffit à plusieurs; vingt Chinois se trouveront fort à l'aise où dix Européens se trouveraient très-resserrés.

Les édifices des grands ne diffèrent de ceux des simples particuliers que par une longue file de pièces. Un galerie à colonnes, pareille au péristyle des anciens, se prolonge devant les cours et donne entrée dans les chambres, qui n'ont pas d'autre communication entre elles. Ces chambres sont tapissées de papier blanc ou de couleur; elles sont ornées de peintures grotesques, de paysages et de rouleaux de papier, où sont tracées en beaux caractères des sentences, des maximes tirées des poètes et des philosophes anciens (2). Aux fenêtres, qui ne sont que des châssis légers, formés de tringles de bambou, un papier imperméable tient lieu de vitres. On connaît le verre à la Chine, mais on en fait peu de cas, tant à cause de son prix élevé que parce qu'il se brise, et que ses fragments blessent. Les fenêtres des palais sont quelquefois en verre de Moscovie, qui est une espèce de mica.

(1) Les chambres étaient chauffées par-dessous le plancher. De cette manière on y avait très-chaud; mais d'un autre côté, cette chaleur continuelle faisait mal aux pieds. (Timkovski.)

(2) Dans la plupart des maisons, dans toutes les boutiques, et même dans le palais de l'Empereur, des sentences remarquables des philosophes ou des poètes célèbres sont écrites sur cette tapisserie (le papier de tenture) ainsi que sur des papiers blancs, rouges ou d'autre couleur. Ces inscriptions sont nommées *toui-tsu* (pièces opposées), parce qu'il y a toujours deux feuilles ou rouleaux qui vont ensemble, et dont la seconde contient la fin de la sentence commencée dans la première. (Kl.)



Médecin allant en visite.

Docteur en médecine

L'art de guérir date en Chine des premiers temps de la monarchie; et bien que leurs médecins ne soient, ni physiciens, ni anatomistes; que dans cette profession lucrative, que chaque individu peut exercer sans avoir subi d'examen, tout le mérite consiste à connaître par les livres les vertus de quelques plantes et à savoir tâter le pouls, il se trouve dans ce corps d'excellents observateurs, dont les cures étonneraient nos plus habiles praticiens.

Leur physiologie admet deux principes essentiels de la vie, dont le sang et les esprits sont les véhicules: *la chaleur vitale*, qu'ils placent dans les intestins; *l'humeur radicale*, qui réside dans les organes principaux, qui sont le cœur, le foie, et l'un des reins, à gauche; et à droite, les poumons, la rate et l'autre rein, qu'ils appellent *la porte de la vie.*

Leur théorie sur la pulsation est d'autant plus curieuse que le traité qui leur sert de règle fut composé environ deux siècles avant l'ère chrétienne, et tout porte à croire qu'ils ont connu bien long-temps avant nous la circulation du sang.

Ils prétendent juger de l'état du malade et de la nature de la maladie rien qu'à la couleur de son visage et de ses yeux, au son de sa voix, à l'inspection de sa langue, de ses narines, de ses oreilles. Sans l'interroger ils découvrent la source du mal, aux seuls battements du pouls, et disent dans quelle partie du corps il sent de la douleur; laquelle de ces parties est attaquée, quand et comment finira la maladie. L'inoculatiou fut pratiquée chez eux long-temps avant qu'elle fût en usage chez nous (2). Nos médecins leur doivent enfin *l'Acupuncture*, que quelques-uns assurent être si efficace dans certains cas (3). Auraient-ils en effet acquis par trente siècles d'observations sur la nature vivante une expérience que les plus habiles dissections ne fournissent pas toujours à ceux qui étudient la nature morte? Les Égyptiens avaient en horreur ceux qui touchaient aux cadavres, même pour les embaumer, et ce fut dans leurs livres sacrés qu'Hippocrate puisa toute sa doctrine.

(1) Leur manière de s'assurer de tous les battements du pouls, d'en saisir les variations, ne plairait guère à bien des maris. Le praticien, à peine entré, s'empare du bras de la personne souffrante, et s'en occupe une heure entière. D'abord il presse fortement le poignet, puis il le relâche peu à peu, jusqu'à ce que le sang, arrêté par la pression, ait repris son cours ordinaire. Plusieurs fois il recommence à presser le pouls : ensuite, comme un pianiste qui prélude, il abaisse les doigts l'un après l'autre, appuyant avec vivacité ou lentement, fortement ou avec mollesse ; passant tout à coup du poignet au coude, en avant, en arrière, jusque dans les parties où le pouls cesse d'être sensible.

(2) Les Chinois font remonter à trois mille ans à peu près l'introduction dans leur pays de la petite vérole qu'ils appellent *Tai-tou*, qui veut dire *venin du sein maternel*. Ils en distinguent plus de quarante sortes. Leur inoculation consiste à envelopper le virus variolique dans du coton, avec un grain de musc. On insinue le tout dans le nez, on l'y laisse pendant six heures. Au bout de six jours l'éruption a lieu; mais comme ils ont remarqué que l'inoculation n'empêche pas le retour du fléau, ils en font peu de cas.

(3) L'opération de l'*Acupuncture* consiste à introduire des aiguilles dans les chairs, pour tirer du sang et opérer le dégagement de fluides aériformes. Les Chinois l'expliquent à peu près de même, et la pratiquent de diverses manières. La plupart des maladies proviennent, selon eux, de vents malins qui se glissent entre les chairs.

« Un des moyens les plus extraordinaires qu'on puisse employer dans l'art de guérir est le *Tcha-tchin* (piqûre d'aiguille). Il consiste à piquer avec des aiguilles préparées les plus petits rameaux des artères, sans permettre au sang de sortir par ces piqûres. On brûle dessus de petites boules d'armoise qui les cautérisent. L'*efficacité* de ce traitement est prouvée par des guérisons sans nombre, et qui semblent surnaturelles. Savoir où il faut ficher les aiguilles, en combien d'endroits; la manière de les enfoncer et de les retirer, voilà le grand secret de cette méthode; on y joint quelques remèdes pris intérieurement. »

(Description de la Chine).



Châtiment infligé aux faux Interprètes
et supplice du Tube de Bambou.

Châtiment infligé aux faux interprètes

ET

SUPPLICE DU TUBE DE BOIS.

La Chine actuelle, c'est le Bas-Empire dans toute sa décrépitude, avec toutes ses tyrannies. A Péking, comme à Constantinople sous les Césars d'Orient, puis sous les empereurs turcs; à Péking, que les dynasties soient chinoises ou tartares, ce sont également les eunuques du palais qui gouvernent. Les mandarins ne sont que les très-humbles exécuteurs de leurs ordres. La crainte seule des supplices, dont le spectacle est mis à toute heure sous les yeux du peuple, le maintient dans une obéissance passive.

Des rapports de commerce avec les Européens, des discussions avec les kans de la Mongolie, les rajhats de l'Indoustan; des traités volontaires ou forcés avec d'illustres ambassades envoyées par l'Angleterre, ont exigé depuis long-temps l'emploi d'interprètes, qui la plupart pèchent, soit par ignorance (1), soit parce qu'il est extrêmement difficile à un Chinois de résister à l'appât du gain, même quand le châtiment se montre en perspective. La preuve en est dans la rapacité des mandarins, devenue proverbiale, (2) et que rien ne corrige, quoique souvent pris sur le fait et rigoureusement punis.

La punition d'un drogman chinois, convaincu de mauvaise interprétation, consiste à placer sur les jarrets du délinquant agenouillé une longue tige de bambou, que deux sbirres foulent aux pieds, ce qui lui cause plus ou moins de douleur, selon qu'ils s'approchent ou s'éloignent de lui. C'est une espèce de question, qui se prolonge jusqu'à ce qu'il ait exactement rendu le sens des paroles qu'il était chargé de traduire.

Le tube de bois est un diminutif de la cangue : le condamné est obligé de porter partout avec lui une canne de bambou, à peu près de sa hauteur et d'une grosseur considérable, que traverse une chaîne fixée à un collier de fer, et dont l'autre bout est maintenu par un cadenas. Ce châtiment, infligé au mauvais payeur, peut durer des mois, des années, jusqu'à ce qu'il paye, ou que sa famille et ses amis acquittent ses engagements.

(1) « On nous raconta que *Youngdoung Dordzi*, vang de l'Ourga, à l'époque de l'ambassade russe en Chine, en 1805, avait demandé des traducteurs qui eussent fait leurs études à l'école de la langue russe à Peking. Il pensait qu'il trouverait en eux des interprètes habiles et discrets, sans avoir besoin de recourir aux Russes. La première entrevue avec ceux-ci lui fit voir qu'il s'était trompé. Les interprètes mandchoux avouèrent qu'ils ne comprenaient pas un seul mot de ce que les Russes disaient. Le vang les renvoya le lendemain à Peking. » (Tom. 1, p. 379).

(2) « Une inondation avait renversé entièrement un village dans la province de *Chan-toung*; les habitants avaient eu à peine le temps de se sauver. L'empereur *Khian-toung*, passant par ces cantons, ordonna de faire compter à ces malheureux 200,000 roubles en argent. On dit que sur cette somme il resta 40,000 roubles entre les mains du trésorier de l'empire, 20,000 dans celles de son adjoint, et finalement il ne parvint que 140,000 roubles entre les mains des paysans ruinés. » (Tom. 5, p. 335. Timkovski.)



La Lanterne magique.

Optique chinoise.

C'est dans le *Vai lo Tchhing* (partie chinoise de Péking), à l'entrée de la rue de *Lieou li Tchhang*, ainsi nommée de sa fabrique de tuiles vernissées de diverses couleurs; sur la grande place qui sert de promenade depuis le premier jusqu'au 17e jour du mois du nouvel an, que s'établissent les marchands de jouets d'enfants, les saltimbanques et les bateleurs.

Comme les nôtres (et l'on ne sait trop si les Européens ont emprunté cette curiosité aux Chinois, ou s'ils en ont été les inventeurs) les industriels qui montrent des optiques en Chine, font passer devant le spectateur une longue suite de tableaux ou de transparents, au moyen de petits cordons qui les font paraître et disparaître à volonté.

Les uns, pour plaire au Chinois superstitieux et crédule, après avoir montré le merveilleux *Fouang hoang*, ce roi des oiseaux qui ne marche qu'accompagné de tout ce qui porte plume; ou le *Ki-lin*, ce roi des quadrupèdes, dont l'apparition annonce toujours des changements heureux dans l'État; ou le grand dragon, roi de tout ce qui porte écailles, escorté du *Mahoulou*, hydre rouge, et du dragon vert, à la crinière hérissée, font voir Hoang-ty montant au ciel (1), et récitent aux curieux ébahis toutes les merveilles des premiers siècles de l'Empire. Ils leur parlent de la grande muraille, flanquée de tours à perte de vue, chef-d'œuvre d'industrie et de patience, dont le dessus, pavé de larges dalles, peut donner passage à six cavaliers de front. Le tiers des habitants des provinces y travailla pendant cinq ans, et les pierres devaient être si bien liées par le ciment dans la partie qui défendait la mer, qu'il en eût coûté la vie à l'architecte, si l'on eût pu faire entrer un clou entre les joints. Ils assurent que ce boulevard de l'Empire était gardé par un million de soldats sous la dynastie chinoise; et racontent comment Hoang-ty, après avoir fait construire ce grand monument, voulant qu'on ne parlât que de lui, fit brûler tous les livres et tous les lettrés.

Les autres, pour faire leur cour à la population tartare, offrent dans des cadres grotesques la dernière conquête de la Chine par les mandchoux, les victoires du grand Tayt-sou, chef de la nouvelle race, et racontent comment le traître *List-ching* vint assiéger Péking; comment l'empereur chinois se tua dans son palais, après avoir forcé toutes ses femmes, et l'impératrice même, à se donner la mort. Ils finissent par représenter les triomphes de l'empereur *Cang-hi*, dont le règne fut long et glorieux comme celui de Louis XIV dont il était contemporain, ou les fêtes vantées du sage et pieux *Kien-long*, pour célébrer les soixantième et quatre-vingtième années de sa mère.

(1) « Dans un livre intitulé : *Cheki-foung tchan*, il est dit : L'empereur *Hoang-ty* prit du cuivre de la mon- « tagne *Cheou-Chan*; il le fit fondre au pied de la montagne *King-chan*, et en fit un vase auquel on a donné « le nom de *Ting*. Dès que le Ting eut été achevé, le dragon dirigea les poils de sa barbe vers la terre, et « descendit au devant de *Hoang-ty*, qui, en présence du peuple ravi d'admiration, monta au ciel. » (Éloge de Moukden, poëme de Kien-Long, p. 307.)



Schmidt sc. Lith. Engelmann & C.

Vaisseau de Guerre.

Vaisseau de guerre.

La Chine n'avait pas plus de 500 lieues de longueur avant la dernière invasion des Tartares. Leur pays réuni à cet empire lui a donné 900 lieues d'étendue. Le P. Duhalde a prétendu que le commerce des provinces entre elles équivalait à celui que font les États de l'Europe entre eux, et Pinkerton affirme que la grande extension du commerce intérieur a produit chez ces peuples les mêmes effets que les richesses acquises par des relations commerciales avec des nations étrangères.

La multiplicité des canaux et des rivières, le nombre considérable des jonques de commerce, la facilité des transports et des communications jointe à la quantité, à la variété des denrées et des produits, ont fait dire que la Chine entière n'était qu'un vaste marché.

Pour protéger cette nombreuse marine marchande, les vaisseaux de guerre du gouvernement seraient d'une bien faible assistance, mais les marins des côtes ne se hasardent jamais dans des voyages de long cours. Les pilotes, il est vrai, qui passent pour avoir fait usage du compas dès les premiers âges, se munissent d'une petite boussole. Cette boussole est même vénérée des matelots comme une divinité, à laquelle ils font des sacrifices et des offrandes journalières de viandes et de fruits. Toutefois leur science est nulle dès qu'il s'agit de la manœuvre en pleine mer de leurs bâtiments, lourds, mal faits, avec des mâts grossiers, et des nattes pour voiles. Dans leurs expéditions nautiques ils n'ont ni méthodes pour se diriger, ni instruments pour le calcul des latitudes. Ils s'en tiennent à leur expérience locale. Leurs cartes marines ne sont que des calebasses, assure lord Macartney, sur lesquelles sont tracés des dessins de la route qu'ils doivent parcourir, des golfes, des promontoires qu'ils rencontreront. Il prétend que les astronomes et les navigateurs chinois n'ont point encore renoncé aux erreurs grossières qui leur font placer la Chine au milieu de la terre, en ne laissant que peu d'espace aux autres royaumes, situés aux confins de cette surface plane, que bornent des mers orageuses ou des rochers de glace infranchissables, au-delà desquels il n'y a plus qu'un vide absolu.

Leurs plus gros navires armés ont à peine huit ou dix canons, dont les plus forts sont de quatre livres de balles. Il n'y a pas dans tout *le royaume du milieu*, dans cet empire céleste, dont ils prétendent toutes les nations du monde tributaires, un seul bâtiment gréé de manière à pouvoir protéger leur commerce, et lutter contre une frégate.

Ce dessin est la représentation exacte d'une énorme jonque *(Pin-Gée-na)*, à l'ancre, dans la rivière près de *Ning-po*. Ces sortes d'embarcations sont de véritables casernes flottantes. Comme elles peuvent contenir un grand nombre de soldats, dont on voit les boucliers suspendus aux cotés du navire, elles stationnent d'ordinaire auprès des grandes cités, pour renforcer leurs garnisons au besoin, ou protéger les flottilles marchandes contre les pirates.



Lith. Formentin & Cie

Station militaire.

Station militaire.

Dans un empire dont les souverains ont fait combler des vallées et percer des montagnes pour que les chemins soient sur un plan uni, la sûreté du transport des hommes et des marchandises est encore le soin constant de l'administration. La largeur et le parfait entretien des voies chinoises (1), le grand nombre de fleuves et de canaux dont le pays est entrecoupé, rendent facile l'action immédiate de la police : aussi les communications sont-elles bien gardées, et les voleurs ne sauraient se maintenir long-temps sur le point le moins surveillé.

Ces belles routes sont bordées d'arbres, avec des pavillons ouverts de distance en distance pour abriter les voyageurs. Les hôtelleries n'y manquent pas, mais elles sont mal approvisionnées, et il faut avoir soin de porter son lit avec soi, ou se résigner à coucher sur une simple natte. On y retrouve aussi l'établissement des postes, mais elles ne sont pas publiques. Les seuls courriers de l'empire, les seuls officiers chargés des ordres de la cour ont droit de s'en servir, et ces derniers ont toujours une escorte. Ils sont logés et défrayés aux dépens de l'État. Les simples particuliers, les négociants, outre la facilité des transports par eau, ont à leur disposition de nombreux *koulis* (portefaix) pour les conduire en palanquin de ville en ville, avec tout leur bagage (2).

La loi exige que les stations militaires soient placées de cinq en cinq lys (à peu près une demi-lieue), et il doit y avoir alternativement une petite station et une grande. Un corps-de-garde, avec huit ou dix soldats, fait toujours partie d'une moyenne station; une caserne, une tour, espèce de fort avec des crénaux, quand la station borde les routes royales, voilà les grands postes militaires.

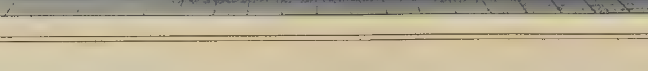
Ce corps-de-garde est flanqué d'un signal ou vigie. Cinq cônes en ciment et brique, placés en avant, contiennent des matières combustibles destinées, comme les flammes du Bengale, à éclairer au loin l'atmosphère en cas d'alarme. Une petite porte triomphale, avec le mât où flotte le pavillon impérial, s'élève près de l'entrée; et plus loin une fabrique grossière en bois indique l'arsenal, où sont déposées différentes sortes d'armes, comme piques, fusils à mèche, arcs, flèches. On distingue au-delà une de ces tours servant de grande station militaire, avec son mât pavoisé et sa cloche en cas d'émeute ou d'invasion. Comme sur la vigie, un soldat avertit en frappant sur un tam-tam.

L'ombrelle sur l'yacht qui passe annonce un mandarin de distinction auquel la garde du poste rend les honneurs, sous les armes et en grande tenue. Les Chinois, dans ces occasions, n'emploient pas moins de trois boîtes. Les fortifications d'une ville dans le lointain, et la mer au-delà, placent cette scène à l'embouchure d'un fleuve.

(1) Rapprochement singulier ! Sur les voies romaines, il existait aussi des stations, mot commun à *mansions* et à *mutations*, d'où vint l'usage de compter les distances par mansion ou journée de chemin.

Ces camps de passage ou lieux de séjour étaient particulièrement affectés aux soldats, aux généraux, aux fonctionnaires publics, et on leur fournissait tout des deniers de l'État. Il y avait aussi des mansions pour les particuliers, espèces d'auberges où ils payaient leur dépense. C'est du mot dégénéré *mansio*, *masio*, que nos ancêtres ont fait maison; et du propriétaire, *manens*, manant. Comme de *villanus*, vilain, comme de *servus*, serf, etc., etc.

(2) Ces porteurs ont des chefs qui répondent de leur fidélité. Des bureaux sont établis dans chaque ville, où l'on se fait enregistrer en partant, et l'on trouve à son arrivée ses effets dans le bureau correspondant. On se fait conduire toute une journée en palanquin pour 15 sous, et l'on dine pour 4 ou 5 sous de France. Les voyageurs ont pour guide, soit par terre, soit par eau, depuis Péking jusqu'aux frontières, l'itinéraire de l'Empire, que l'administration fait imprimer souvent.



Schaal del. [illegible] et Cie

Salle des visites

Salle de visite.

Les Chinois de la classe moyenne sont peu curieux d'embellir l'intérieur de leurs habitations; on n'y voit ni miroirs, ni tapisseries, ni dorures. Dailleurs ils ne reçoivent de visite que dans un salon particulier destiné à cet usage, et placé à l'entrée de la maison, en avant de toutes les autres pièces, de manière que ceux qu'on y admet ne puissent communiquer avec les appartements intérieurs.

Les ornements et l'ameublement d'une salle de visite varient selon le rang et la richesse du maître de la maison. Le jour, des châssis de papier-vitre y font pénétrer une clarté douce et vaporeuse (1), et le soir des lanternes de soie l'éclairent, suspendues au plafond. On y trouve des cabinets, des paravents, des tables, des chaises, des consoles et force vases de porcelaine. Chez les personnes opulentes, les portes et les cloisons sont en bois précieux, tels que le camphrier, le cyprès. Outre l'impression agréable qu'elles causent à la vue, elles répandent une odeur suave dans les appartements. Les autres meubles, fabriqués d'un bois choisi, brillent par les couleurs les plus variées, avec figures et incrustations or et argent, et sont revêtus de ce beau vernis que nous commençons à imiter assez passablement.

On retrouve ici l'estrade, avec le siége du maître, qu'il n'occupe que quand il donne audience à des subordonnés qu'il veut tenir à leur place. Ordinairement il s'assied sur les coussins, avec ceux qu'il reçoit. Des tabourets de bambou et des crachoirs sont à terre. Des tableaux, des inscriptions, des sentences morales se retrouvent, comme partout, sur les parois de la salle, avec des vases de fleurs auprès des consoles, sur lesquelles on remarque des tings à parfums, des tasses chargées de fruits, et une espèce de pendule.

Depuis l'arrivée des missionnaires en Chine, l'horlogerie s'est répandue dans les grandes villes, et l'on trouve chez les riches des montres et des pendules; mais on ne s'en occupe plus dès qu'elles cessent d'aller. Quand une horloge est dérangée, les Chinois disent qu'elle est morte (2). Ils se servent encore et plus communément de cadrans solaires très-imparfaits, outre d'autres méthodes plus imparfaites encore pour mesurer les heures du jour. Quant à la nuit, divisée en cinq veilles, ils emploient, pour en déterminer la durée, des pastilles odorantes, qui brûlent pendant un temps déterminé (3).

Le calendrier de l'année, les gazettes de la cour, quelques livres sortis des presses impériales, voilà toute la littérature que l'on trouve déposée sur les tables dans les salles de visite de la bonne compagnie.

(1) « Dans toutes les maisons et même dans les palais de l'empereur, le papier remplace le verre des fenêtres. Si l'on se servait de vitres dans ces cantons, les orages, qui y sont fréquents, occasioneraient un double dommage aux habitants : ils seraient obligés d'acheter souvent du verre, incomparablement plus cher que le papier, et les morceaux, en tombant, pourrait blesser du monde. C'est probablement la principale raison de l'indifférence des Chinois pour le verre, qui d'ailleurs leur est connu. (Timkovski.) »

(2) « Les vaisseaux européens ont presque toujours à bord un horloger à qui l'on donne les montres à raccommoder; quand elles ont été mises en état, on les revend aux Chinois comme une marchandise arrivée nouvellement d'Europe. Ils ne savent encore ni construire ni raccommoder ces machines. »

(3) « Ils distinguent quelquefois les heures par de petites pastilles de figure conique, qui brûlent pendant la nuit : sur chaque pastille est une marque qui indique combien elle doit durer. Communément elles sont distinguées en cinq veillées, qui répondent aux veilles établies la nuit, pendant lesquelles on donne un signal de deux heures en deux heures.

« Ceux qui veulent se réveiller à certaine heure, passent dans la pastille un fil qui porte un petit poids de métal. Lorsque la flamme a brûlé le fil, le poids tombe dans un bassin de cuivre placé dessous, et les éveille par le bruit. Ces pastilles sont composées de bois de senteur réduit en poudre. On en fait une pâte, et on y mêle quelque matière inflammable. On en fait pour les temples qui durent vingt et trente jours; toutes répandent, en brûlant, une odeur fort agréable. »

(*Singularités de la Chine.*)



Peintre de Porcelaines.

Peintre de lanternes.

Dans les villes de premier et de second ordre, comme au sein de la capitale, on rencontre à chaque pas de ces artistes en plein vent, occupés à tracer sur la corne, la soie, le papier, des figures grotesques d'animaux ou de fleurs, tellement variées, qu'on dirait que les Chinois y ont épuisé toutes les ressources de leur imagination. Les devantures de boutiques, les portes des maisons sont éclairées le soir par une multitude de lanternes; des milliers de lanternes de papier blanc, bleu, rouge, scintillent à l'approche de la nuit sur les rives des fleuves et du grand canal, et forment, par leur réflexion sur les eaux, une illumination mobile de toutes les couleurs. Le nombre des fanaux attachés aux mâts des yachts annonce la qualité des passagers, et la couleur jaune ou verte du fanal, si les embarcations appartiennent à l'État ou à des princes du sang, à des mandarins en tournée. A terre, tous ceux qui sont trouvés dans les rues après que la garde de nuit est commencée, sans s'être munis d'une lanterne de la forme à peu près de celle représentée ici, et sur laquelle leur nom, leur qualité et leur demeure se lisent exactement inscrits, risquent fort d'être arrêtés par les officiers de police.

On aperçoit derrière ce peintre ambulant le *Tchao Pei* de la grande salle ou Miao (temple) des empereurs (1).

(1) Tchao Ping, Tchao Pei, Tchao Hiang.

A Peking, dans le King Tchhing (ville de la cour), quartier tartare, au delà de l'entrée *si szu Pai Leou* (porte occidentale des quatre arcs de triomphe), et en allant vers la porte *si Tchi men* (porte directe de l'ouest), s'élève le temple *Ti Van Miao*, où l'on conserve les tablettes des plus illustres empereurs chinois et de tous les grands hommes, depuis Fou-hi, fondateur de la monarchie, jusqu'à la dynastie actuelle. Des arcs de triomphe s'élèvent des deux côtés de ce temple, en face duquel on a placé un garde-vue colossal. « Par respect pour ce lieu, dit Timkovski, il n'est permis « à personne d'y passer à cheval ou en voiture; tout le monde est obligé de mettre pied à terre, ou « de faire le tour derrière le bouclier. Des inscriptions gravées en avertissent les passants. »

Les lois qui ont fixé le nombre des serviteurs dont un grand dignitaire peut se faire précéder et suivre en public; déterminé la forme des voitures et des chaises à porteurs; nuancé et gradué les vêtements, selon le rang que chaque individu tient dans l'État, ces lois somptuaires ont également compté, réglé, arrêté irrévocablement la forme, les dimensions et l'étendue des édifices, afin de barrer au luxe et à l'ambition toute issue par laquelle ils tenteraient de s'introduire pour intervertir l'ordre immuable qu'elles ont établi.

Dans les demeures des simples particuliers, dans les hôtels et les palais des grands, le nombre des cours, la hauteur, longueur et profondeur des bâtiments, et surtout la courbure des toits, et jusqu'à la couleur des tuiles, tout a été calculé, tout est assorti aux différents degrés par où l'on monte du simple lettré au mandarin, du mandarin au grand titré, du prince d'un ordre inférieur au prince du premier ordre, et du premier prince du sang à l'empereur. Soit en montant, soit en descendant, la gradation est si marquée qu'il suffit de passer devant une maison pour connaître le rang du fonctionnaire qui l'habite. Comme cependant les promotions à de nouvelles dignités, ou les disgrâces et les dégradations rendaient l'observation de la loi presque impossible, on imagina de modifier seulement les constructions légères ou petits murs élevés devant la porte des palais, afin d'empêcher de voir ce qui s'y passe, car les maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée, par la nature des distributions, la porte d'entrée se trouve enfiler toutes les cours jusqu'à la salle de réception. Or, un mandarin, ou cassé ou promu, ne peut pas changer sur le champ de demeure, ou donner d'autres dimensions à l'édifice qu'il possède; mais son *Tchao Ping* peut être changé dans le moment, et sans beaucoup de dépense; et quiconque arrive devant une maison, apprend tout de suite quel est le rang actuel du propriétaire et les honneurs qu'il doit lui rendre. Bien plus, comme on est obligé de descendre de cheval, de palanquin ou de voiture chaque fois qu'on passe devant la porte du palais d'un grand, et que ne pas descendre et se prosterner à l'entrée des Miao, est un acte d'irréligion; comme aussi les portiques des tribunaux sont toujours obstrues par les cortéges de hauts personnages devant lesquels il faut descendre par politesse ou par respect, les *Tchao Pei* et les *Tchao Hiang* empêchent que la circulation ne soit à chaque instant interrompue, et dispensent les passants des génuflexions et des prosternements, parce que ces espèces de garde-vue se trouvent érigés entre la porte d'entrée d'un palais, d'un tribunal, d'un temple, et la rue qu'on est obligé de parcourir.



M.d de Riz et Archer Tartare à cheval.

Marchand de riz. Archer tartare.

Le riz forme la principale nourriture du peuple. C'est ainsi qu'on le colporte pour le vendre en nature ou apprêté; voici comment on le cultive : on sème le grain après l'avoir détrempé dans du fumier délayé; puis on inonde le coin de terre qui le recèle, soit par le moyen de rigoles, soit avec le secours de la pompe à chaîne ou de la roue à godets. Dès que les tiges ont six à huit pouces de hauteur, on les arrache et on les transplante, en retranchant leurs sommités, dans d'étroits sillons creusés par la charrue. Le planteur laisse un espace de six pouces entre chaque tige, et couvre d'eau la surface de la rizière, divisée en plusieurs compartiments par de petites levées d'argile. Quand le riz approche de sa maturité, l'eau, évaporée, ou absorbée par la terre a disparu, et le champ est à sec.

On fait deux récoltes de riz : la première à la fin de mai ou au commencement de juin, la seconde communément en octobre et novembre. Une petite faucille dentelée comme une scie suffit pour cette moisson; et, comme pour les denrées et presque tous les fardeaux, c'est encore à l'aide d'un bambou en équilibre sur les épaules, et à chaque extrémité duquel une gerbe est attachée, que l'agriculteur rassemble ses produits sur l'aire où le grain doit être séparé de la paille, soit avec le fléau européen, soit aux pieds des chevaux, à la manière des Orientaux, soit en le frappant contre une planche ou cylindre de bois échancré. Pour les secondes semailles, on dissémine, sur le sol rendu bien meuble, la cendre des racines, arrachées avec soin et brûlées par petits monceaux; mais après la deuxième récolte, on se contente de retourner le chaume avec la charrue, et on le laisse pourrir sur le terrain (1).

L'archer tartare à cheval est le véritable dragon chinois; car il se sert pour frapper d'un sabre court, et de l'arc pour atteindre de loin, comme nos dragons du mousquet et de l'arme blanche. Toutefois, et bien que les soldats mandchoux et mongols jouissent de grandes prérogatives, qu'ils reçoivent, outre leur équipement et une haute paye, le logement, un cheval et une quantité suffisante de riz pour leur nourriture, la tenue militaire de celui-ci et l'encolure de son coursier ne sauraient donner une haute idée de la cavalerie légère et irrégulière du grand empire. Ce corps, il est vrai, n'est plus employé qu'à porter les dépêches du gouvernement, ou assister aux chasses royales dans les forêts de la Mongolie. En général, ces cavaliers, qu'on exerce à tirer des flèches, soit à cheval, soit à pied (2), sont plus habiles à se servir de leur knout que de leurs armes. Or, en Chine, c'est une très-grande politesse de fouetter le cheval d'un autre sans en être prié.

(1) « Ces mêmes terres, fertilisées par le débordement des rivières et des canaux, ne sont pas seulement propres à la culture du riz, elles sont également bonnes pour les cannes à sucre. Le cultivateur chinois, satisfait de deux récoltes de riz ou d'une de cannes à sucre, laisse reposer sa terre jusqu'au printemps suivant ; c'est alors qu'il recommence ses travaux. » (*Voy. de Macartney.*)

(2) « La taille des chevaux surprit M. Ellis, à qui l'on avait fait entendre qu'elle n'excédait pas celle des plus petits chevaux anglais. Il vit au contraire qu'ils ne le cédaient pas sous ce rapport aux chevaux arabes, quoique d'ailleurs ils soient mal faits, sans grâces, et qu'ils n'annoncent ni force, ni agilite. » (*Voy. de lord Amherst.*)



Éclipse de Soleil.

L'éclipse de soleil.

Tout phénomène dans la nature, suivant les livres classiques des Chinois, est un avertissement du ciel, qui indique que les mœurs sont corrompues (1). Le peuple croit que les éclipses de soleil et de lune ont une influence marquée sur les destinées humaines; aussi sont-elles annoncées longtemps d'avance par le gouvernement, qui prend tous les soins imaginables pour persuader à la nation que l'État doit sa prospérité aux vertus, à la haute sagesse, comme aux lumières et à la prescience du souverain. Une proclamation du grand Colao (premier ministre) rappelle les rites en usage depuis les premiers siècles. L'empereur lui-même n'entreprend rien d'important à l'approche d'une éclipse de soleil, regardée toujours comme le présage de quelque calamité publique, comme le pronostic funeste d'un châtiment prochain et mérité.

Dès que le flambeau du jour commence à pâlir, et l'on ne saurait nier que la disparition totale ou partielle de cet astre au milieu de sa course radieuse n'ait quelque chose de terrifiant pour le vulgaire qui en ignore la cause, la consternation est générale dans tout l'empire. Les fonctionnaires publics à leur poste, les juges à leur tribunal, les bonzes et les lamas dans leurs temples, toutes les classes du peuple confondues, obstruant les rues, les carrefours, attendent dans une stupeur muette que le courroux du *Tien* soit apaisé. Agenouillés, les uns frappent la terre du front, demandant grâces pour la nation ou pour son chef (2), tandis que d'autres, par un bruit assourdissant de tambours, de timbales, de trompettes, au son lointain des cloches, aux tintements aigres et sourds de milliers de *loos* (tam-tam) qui font retentir sans relâche les airs, tant que le disque du soleil ne reprend point son éclat, cherchent à écarter le péril qui les menace. Les basses classes sont encore dans la persuasion que le dragon aérien qui cherche à dévorer le soleil, et l'enveloppe déjà dans ses replis, n'abandonne sa proie qu'effrayé par un fracas bruyant de corps sonores, regardé comme le plus grand spécifique contre les esprits malfaisants. Ne retrouvons-nous pas des traces de cette superstition bien vieille, et chez les Grecs et les Romains, et jusque dans le Danemark et l'Islande (3)?

(1) « Les voyageurs virent sur les murailles de plusieurs maisons (à Tong chou fou) la pro- « jection ou représentation figurée d'une éclipse de lune qui devait avoir lieu sous peu de jours « (Macartney)... L'éclipse annoncée eut lieu pendant le séjour de l'ambassade à *Yuen men Yuen.* « Quand elle commença, on entendit un bruit effroyable dans la petite ville de *Hai Tien.* On « sonnait de petites cloches; on frappait des loos, des claquets et des tambours. Ce bruit fut si « terrible, *que le dragon qui tenait la lune dans ses griffes en fut épouvanté et abandonna sa proie.* »

(Hüttner.)

(2) « 20 février 1825. Ce jour, le premier de la deuxième lune, d'après le calendrier chinois... « fut remarquable à Peking par une éclipse de la partie orientale du soleil, qui dura une heure « trente-cinq minutes. Quatre jours avant cet événement, le tribunal astronomique avait fait publier, « en chinois et en mandchou, des tablettes indiquant cette éclipse; elles avaient été rédigées par « les Portugais, et furent distribuées dans les villes principales de la Chine et de la Corée. Pendant « la durée de l'éclipse, tous les mandarins, en habit de cérémonie, doivent se tenir à leurs postes. « Le son des timbales et des cloches retentissait dans tous les temples, et le peuple adressait des « prières au ciel pour obtenir la grâce de l'empereur dans le cas où, par quelque faute, il aurait « été la cause de ce phénomène céleste. » (Timkovski.)

(3) Tibulle, Ovide, Tite-Live, Juvénal, Tacite, ont fait mention de l'usage où étaient les anciens de frapper sur quelques instruments sonores pour sauver un luminaire céleste de ce qu'ils s'imaginaient, eux aussi, être la cause fatale et surnaturelle d'une éclipse.



Rempart et Port méridional de Ting-Hai.

Remparts et porte méridionale de Ting Hai.

Cette ville est située à très-peu de distance de la vaste rade et du large port que forment les îles nombreuses de *Tchusan*. Les côtes granitiques de la province de *Tché Kiang*, dont cet archipel dépend, sont baignées par le *Toung hai*, ou mer orientale. Dans le voisinage de la Corée, du Japon, de Léou Kéou et de l'île Formose, Ting hai est le rendez-vous des navigateurs et des négociants de toute cette partie du globe. Riche et commerçante, à mi-chemin de Canton et de Peking, l'industrieuse cité ressemble singulièrement à Venise, quoique beaucoup moins grande. Ses rues longues et étroites sont pavées de larges dalles carrées; les canaux qui la traversent et l'entourent presque en entier ont des ponts très-élevés, où l'on monte par des marches, comme à Venise sur le *Rialto*.

Les murailles de Ting hai, de trente pieds d'élévation, cachent entièrement le faîte des maisons, qui n'ont toutes qu'un rez-de-chaussée, et ne laissent apercevoir que le haut des Pagodes, des Taa, et les toits en tuiles vernissées, jaunes ou vertes, des Miao et autres édifices publics; les tribunaux, les palais et les temples étant toujours élevés sur un soubassement.

Comme tous les remparts des villes, ces murs, construits de briques grises, sont flanqués de cent pas en cent pas de petites tours carrées en pierre; et leurs parapets sont garnis d'embrasures et de meurtrières, où peuvent se tenir des archers, où l'on braque pour la forme quelques vieux canons de fer. Les portes sont surmontées de pavillons à plusieurs étages, percés aussi d'embrasures. Les tuiles de leurs doubles toits, jointes avec du plâtre, pour que le vent ne puisse pas les enlever, sont façonnées et peintes de manière à imiter des tentes de peaux; des figures grossières d'animaux, en pierre ou en terre cuite, ornent les angles recourbés et le faîte.

Il y a en dedans de la porte de Ting hai (et c'est de même pour toutes les villes fortifiées) une seconde enceinte avec un corps de garde. Là sont rangés en bon ordre des arcs, des flèches, des piques, des mousquets à mèche. En avant des remparts, on voit une tente et un soldat en faction; derrière, un mur grossier de terre paraît destiné à fortifier plusieurs maisons qui servent de casernes et de premier poste; du côté opposé, on reconnaît à son ting de tuiles jaunes une petite pagode de lamas, entre deux masures couvertes en paille de riz. Au-dessus de l'espèce de corniche qui couronne l'arcade de la porte d'entrée, des caractères ont été tracés sur une large planche carrée peinte en jaune. Cette inscription est destinée à faire connaître le rang que tient la cité, ainsi que le nom qu'elle a conservé, ou qu'elle vient d'obtenir de la dynastie nouvelle.



La pêche aux grenouilles.

La pêche aux grenouilles.

Ces deux pêcheurs, de la dernière classe du peuple, usent chacun d'un procédé particulier pour s'assurer de leur proie, et se créer des ressources à peu de frais.

Le premier, à l'aide d'un treillis en fil de fer, dans lequel brûle du bois sec, s'empare sans fatigue de la reine des marais attirée par l'éclat du feu dans les ténèbres, et l'enferme vivante dans un panier d'osier fixé à sa ceinture. Le second marche dans l'eau, et, avec son écope en forme de pelle de fer étroite à rebords, il prend une espèce particulière de petits poissons qui se cachent dans la vase; probablement des anguilles, peut-être des crevettes, que sur nos côtes on se procure par des procédés analogues.

La forme du panier d'osier où il dépose les produits de sa pêche est ici facile à saisir. On peut aussi remarquer entre son mouchoir et sa main une bourse de cuir dont le dessus se replie et se ferme avec une agrafe. C'est sa boîte à feu, contenant, en guise d'amadou, une sorte de fongus, de substance végétale inflammable, et la pierre à fusil, le fragment de silex indispensable. Un briquet d'acier est fixé à l'extrémité inférieure de cette bourse. Vous ne rencontrez pas un homme du peuple sans une bourse pareille. Il se procure ainsi, à toute heure et partout, du feu pour allumer sa pipe et faire chauffer sa boisson, ou pour tout autre usage.

Les Chinois de la classe pauvre ne sont pas difficiles en fait de nourriture. Les rats et les grenouilles sont pour eux des mets très-délicats. On expose même en vente dans les rues des cuisses de rats séchées au four, et jusqu'aux souris et aux taupes.

Les cuisiniers font avec un jeune chien un ragoût très-recherché des Lucullus chinois; ce qui ne surprend pas, dès qu'on se rappelle que les Grecs mangeaient comme un mets friand la chair des jeunes chiens (1); et que les Romains, selon Pline, vantaient comme un plat excellent les petits chiens à la mamelle (2). La chair des vieilles juments est fort prisée en Chine, ce qui ne s'accorde guère avec leur raffinement en fait de cuisine. Les pattes d'ours et les pieds de divers autres animaux, qu'on apporte salés de Siam, de Camboye et de Tartarie, sont des mets délicats réservés pour la table des mandarins.

(1) Athénée, liv. v, p. 281. Galien, liv. III.

(2) « *Catulos lactantes adeo puros existimabant ad cibum, ut etiam placandis numinibus hostiarum vice uteren-* « *tur his.* » (Plin. Hist. Nat., lib. XXIX, cap. 14.)

« Les Chinois mangent aussi de la chair de chien, sans s'embarrasser, dit-on, si ces animaux sont morts de vieillesse ou de maladie. Ils ne font pas non plus de difficulté de manger des chats, des rats et autres animaux de cette sorte. On en vend même publiquement dans les rues.

« C'est un spectacle assez singulier pour un Européen, de voir tous les chiens d'une ville rassemblés par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qui sont déja morts, fondre sur les bouchers, et ceux-ci ne sortir qu'armés de bâtons et de fouets pour se défendre de leurs attaques. » (*Singularités de la Chine.*)



Lith. Formentin & Cie

Mandarin assistant à la découverte d'un crime.

Médecine légale.

MANDARIN ASSISTANT A LA DECOUVERTE D'UN CRIME.

« L'ART de discerner si un homme s'est étranglé lui-même, dit l'abbé Grosier, ou l'a été par d'autres; s'il s'est noyé ou s'il n'a été jeté dans l'eau qu'après sa mort, est encore une découverte qui n'appartient qu'aux seuls Chinois. Elle est dans certaines affaires criminelles d'une grande ressource pour leurs tribunaux, et pourrait dans les mêmes circonstances faire cesser la perplexité des nôtres. »

L'enquête juridique est alors accompagnée de cette opération, qui a lieu même lorsque la décomposition de la machine humaine rend l'expérience plus laborieuse et plus délicate.

On creuse une fosse de six pieds de long sur trois pieds de large, et d'une profondeur égale. On allume dans ce trou un grand feu, qu'on entretient en l'augmentant jusqu'à ce que la terre tout autour devienne de la couleur d'un four ardent. Alors on enlève les charbons enflammés et jusqu'à la moindre braise; l'on verse dans la fosse une certaine quantité de vin du pays (1), puis on la couvre d'une claie de bambou, sur laquelle on place dans toute sa longueur le cadavre qu'on a retiré d'avance du tombeau, et bien lavé avec du vinaigre; et l'on étend sur tout cet appareil funèbre une draperie épaisse que des cercles maintiennent en forme d'arche, afin que le liquide vaporisé puisse agir sur le corps dans tous les sens. Ce n'est qu'après deux heures d'attente qu'on enlève ce drap mortuaire, que l'on a eu soin de tenir hermétiquement clos.

On assure que si la mort a été causée, soit par le poison, soit par la strangulation ou par des coups, par des blessures secrètes, les traces, inaperçues d'abord, avec quelque adresse qu'on les ait effacées, reparaissent sur le corps ou sur les organes intérieurs, dans quelque état qu'ils se trouvent, et même sur les os dépouillés de leurs fibres et de leurs muscles. Car les plus graves praticiens de la Chine prétendent que si les coups ont été assez violents pour causer le trépas, les esprits pénétrants de la liqueur en font paraître les marques sur les os, bien qu'aucun ne soit cassé ni visiblement affecté.

(1) VIN CHINOIS.
Cette liqueur, qui tient lieu de vin dans tout l'empire, est le *Zam-fou*, qui se fait avec du riz qu'on a laissé tremper dans l'eau pendant vingt-quatre ou trente jours, que l'on fait bouillir ensuite jusqu'à dissolution, et qu'on tire au clair dans des vaisseaux bien vernis après qu'il a fermenté.



Marchand d'Almanachs.

Marchand d'almanachs.

Quelle que soit l'aversion des colaos et des mandarins pour la religion chrétienne, dont les dogmes, incompatibles avec les lois immuables de l'empire céleste (on sait qu'ils baptisent ainsi leur vaste contrée), feraient crouler en peu de temps tout l'édifice vermoulu de la législation et de la politique chinoises, le gouvernement est forcé de garder quelques missionnaires à Péking, pour calculer le temps et rédiger le calendrier, puisque aucun des membres mandchoux de leur académie astronomique n'a pu parvenir encore à connaître l'état de la sphère céleste, ni à déterminer le cours des planètes.

La publication annuelle de l'almanach impérial est d'une haute importance pour le prince, qui ne doit rien négliger de tout ce qui peut lui faire indiquer avec précision à ses nombreux sujets la distribution des saisons de l'année, non-seulement afin de bien régler leurs travaux champêtres, mais encore, et comme les flamines à Rome païenne, qui avait ses jours fastes et néfastes, pour faire connaître au peuple superstitieux, maintenu de la sorte dans une obéissance passive, les jours heureux et malheureux, les jours bons pour se marier, se mettre en route, changer d'habits, faire ses achats, ses constructions; pour solliciter des grâces du gouvernement, et régler en définitive tout ce qui a rapport à la vie sociale.

Après les calendriers et les livres classiques, multipliés à l'infini dans les provinces, les feuilles périodiques sont au nombre des publications littéraires les plus recherchées par les hautes classes, bien que leur contenu n'offre réellement rien qui puisse satisfaire la curiosité publique (1). Le peuple, avide de nouvelles et toujours empressé de se procurer ces journaux insignifiants, a de plus pour son usage habituel des vaudevilles et des chansons : presque tous sont relatifs aux devoirs de la vie civile et aux règles de la politesse. Les romans chinois, amusants et instructifs, égayent l'imagination sans corrompre le cœur, et sont remplis des maximes les plus pures de la morale. En Chine, les savants, les littérateurs parviennent aux plus hautes dignités. Les mandarins civils, choisis parmi les lettrés, ont le pas sur les mandarins militaires, et toutes les autres classes de la nation leur sont subordonnées.

(1) « Les gazettes de Péking, publiées sous les yeux du chef de l'État, contiennent les nominations aux « emplois, les grâces accordées par l'empereur, les actes publics, l'affranchissement des impôts dans les « districts qu'une disette ou toute autre calamité générale ont désolés; les récompenses accordées à des « services importants, les ambassades envoyées par l'empereur, les tributs qu'il se fait payer.

« Rarement, ou presque jamais, leur rédacteur entre dans les détails de la vie privée du prince; « mais on y fait mention des événements singuliers; on y cite les exemples de longévité; on y annonce la « punition des malversations des gouverneurs de provinces, les supplices des femmes adultères. En temps « de guerre, les victoires, la soumission des rebelles sont proclamées dans les papiers publics : mais en « toute autre circonstance, les nouvelles du monde se bornent à la Chine. »



Veilleurs de nuit.

Veilleurs de nuit.

La police intérieure des grandes cités est si régulièrement organisée en Chine que les querelles, les démêlés, très-fréquents le jour parmi le bas peuple, sont promptement apaisés, et que des désordres un peu graves n'ont lieu, encore rarement, que pendant la nuit. Chaque ville a ses portes; chaque rue, ses barrières : à la chute du jour, la garde urbaine arrête à ces portes tout individu qui lui paraît suspect. Les barrières des extrémités de chaque rue sont exactement fermées, et des patrouilles à cheval, dès que la nuit est un peu avancée, font des rondes sur les remparts.

Les watchmans chinois sont à leur poste dès neuf heures du soir (1), et leur service cesse à cinq heures du matin. Une guérite à plusieurs guichets est à demeure, partout où les rues se croisent à angles droits avec la rue principale. Un surveillant sort par chaque porte, et marche jusqu'à ce qu'il rencontre son confrère, à peu près à moitié chemin. Ces gardes portent des lanternes où sont inscrits leurs noms et le quartier auquel ils appartiennent, et un tube de bambou sur lequel, pour s'avertir qu'ils veillent, ils frappent à toutes les demi-heures autant de coups qu'il y a d'heures écoulées. Comme toutes les classes inférieures de la Chine, leurs jambes et leurs pieds sont nus dans les grandes chaleurs. Si le watchman est satisfait des réponses de ceux qu'il rencontre, il les laisse franchir la barrière par le guichet de sa guérite; autrement il les conduit au corps de garde le plus proche, car il y en a dans toutes les rues marquantes. Mais les nombreux soldats qu'ils renferment ne sont presque jamais dérangés pour prêter main-forte aux gens du guet : chaque quartier, chaque rue a son censeur; et comme une maison n'est occupée que par une famille, chaque chef de maison veille à son tour sur les neuf habitations qui l'entourent, et devient responsable de tout ce qui s'y passe de contraire au bon ordre. Il est puni, pour peu qu'il néglige d'en informer l'autorité, aussi sévèrement que les délinquants. Bien plus, chaque père de famille répond de ses enfants et de ses serviteurs, par la raison qu'il a sur eux une puissance absolue. Les voisins sont ainsi les cautions de leurs voisins; tous sont solidaires et doivent s'entr'aider, se porter secours en cas de vol ou d'incendie. Il est donc presque impossible qu'un malfaiteur échappe à la faveur des ténèbres, d'autant plus que les personnes d'une condition un peu élevée se gardent bien de s'exposer à l'affront d'être arrêtées dans les rues, leurs barrières fermées. La nuit est faite pour le repos, disent les magistrats chinois, et le jour pour le travail.

(1) Pour compter les années, les mois et les heures, les Chinois se servent de ces douze signes de leur zodiaque :

CADRAN CHINOIS.

HEURES APRÈS MINUIT.						HEURES APRÈS MIDI.					
Souris.	Bœuf.	Tigre.	Lièvre.	Dragon.	Serpent.	Cheval.	Brebis.	Singe.	Poule.	Chien.	Porc.
12—1.	2—3.	4—5.	6—7.	8—9.	10—11.	12—1.	2—3.	4—5.	6—7.	8—9.	10—11.



Flotille Chinoise.

Flottille chinoise.

Ce convoi de bâtiments marchands, escortés par des bâtiments de guerre, peut donner une idée de toute la marine de ce peuple, dont l'architecture navale n'a fait aucuns progrès depuis des siècles. Comme tous les vaisseaux chinois, le navire de commerce le plus en avant ne présente dans son gréement ni artimon, ni beaupré, ni mât de hune. Toute sa mâture se réduit au grand mât et au mât de misaine, couverts de nattes fortement tressées, et maintenues à des distances égales par des cercles de bambou. Ces sortes d'embarcations sont employées pour le transport des productions de chaque province dans les différents ports de l'empire. La misaine et la voile de perroquet sont de nankin; les autres voiles sont en nattes de bambou, renforcées par des tiges entières de cette plante si utile. Les couleurs et les emblèmes des flammes et pavillons sont de l'invention des armateurs.

Les navires armés, destinés à convoyer ces lourdes barques, et qu'on aperçoit plus loin, sont construits en *tye-mou* (bois de fer); ils résistent davantage dans un combat naval, et durent très-longtemps, les vers ne s'y mettant point; mais leur construction grossière les rend peu propres à de longues traversées. Ce n'est guère, il est vrai, que sur le Kiang, près de ses côtes, et dans le voisinage du Japon, qu'ils ont des engagements avec les pirates, que leur nombre rend souvent audacieux. Pour les atteindre, les amiraux du céleste empire se servent plus efficacement des longues jonques de sapin, connues par les noms de *vaisseau de poste* (parce qu'il sert à porter les dépêches de l'État), et de *vaisseau à ouvrir les vagues*. Le premier ne tire que six pieds d'eau, et peut mettre à la voile par les plus gros temps; le second, qui ne tire que trois pieds d'eau, et dont la proue en pointe divise aisément les vagues soulevées par la tempête, est muni d'une large voile et de quatre rames. Il contient depuis trente jusqu'à cinquante soldats. Mais le plus prompt de tous ces vaisseaux de guerre, c'est le *navire* à bec d'épervier : comme sa proue et sa poupe ont une forme semblable, il avance ou recule sans virer de bord, et son tillac, protégé par un double rempart de bambous entrelacés, met son équipage, soldats et rameurs, à l'abri des traits et des balles.

Une escadre entière des plus forts vaisseaux de guerre chinois se maintiendrait-elle en présence d'une simple frégate, seulement de quelques bricks européens?



Le Garçon Maraicher, la fille et le valet de ferme.
La Brouette de l'Agriculteur.

Le garçon maraîcher, la fille et le valet de ferme, la brouette de l'agriculteur.

Les plaines de la Chine n'offrent que peu d'arbres, et presque point de troupeaux dans de rares pâturages; mais l'œil y est réjoui par le spectacle d'habitations innombrables et d'une culture florissante. Des champs de dolichos (espèce de fèves), de maïs, de sésame, donnent aux campagnes, auprès des villages, l'aspect de jardins entretenus avec le plus grand soin. Pourquoi faut-il que le débordement des torrents ou les ravages des sauterelles y ramènent trop souvent la disette et tous les excès qu'elle engendre. Chaque chaumière est pourvue d'une basse-cour où les paysans élèvent des porcs, de la volaille et surtout des canards, et d'un jardin potager où ils cultivent une grande variété de plantes légumineuses, de racines semblables aux nôtres ou qui les remplacent. La plupart de ces végétaux sont originaires de l'Inde, du Japon, et des îles voisines.

Ce garçon jardinier court vendre au marché voisin sa petite récolte journalière; tandis que la jeune villageoise qu'on aperçoit plus loin transporte du fumier liquide dans des seaux de bois, pour les maraîchers et les laboureurs. Pendant l'été, la pauvre paysanne ne porte ni bas, ni chaussure, et la basse condition de celle-ci n'est que trop marquée par la grosseur de ses pieds, que la fille même d'un simple marchand serait affligée de montrer. Elle a pour tout vêtement une simple tunique de toile de coton, à longues manches. Les occupations les plus viles, les travaux les plus pénibles ne sauraient rebuter ces malheureuses femmes, dès qu'ils peuvent assurer leur subsistance. Sur les canaux, sur les fleuves, elles dirigent, l'aviron à la main, d'innombrables nacelles; et dans quelques provinces, il n'est pas rare de voir les robustes compagnes du pauvre métayer (le cultivateur chinois peut avoir quatre femmes et plus) traîner, dociles et dévouées, la charrue à laquelle elles sont ensemble attelées, et que le mari se contente de diriger. « La surface de la Chine n'est point en rapport avec le nombre de ses habitants, assure Timkovski, et d'ailleurs le terrain est épuisé par de fréquents labourages. »

La brouette que conduit le garçon de ferme, et dont se servent les laboureurs pour transporter divers articles pesants, que l'on attache fortement dessus, est remarquable par sa construction qui la rend infiniment plus légère que les nôtres. Ce pauvre journalier peut aussi donner une idée de la manière de placer le lourd chapeau de paille, quand la tête est fatiguée de le porter ou la chaleur excessive.



Schaal del.

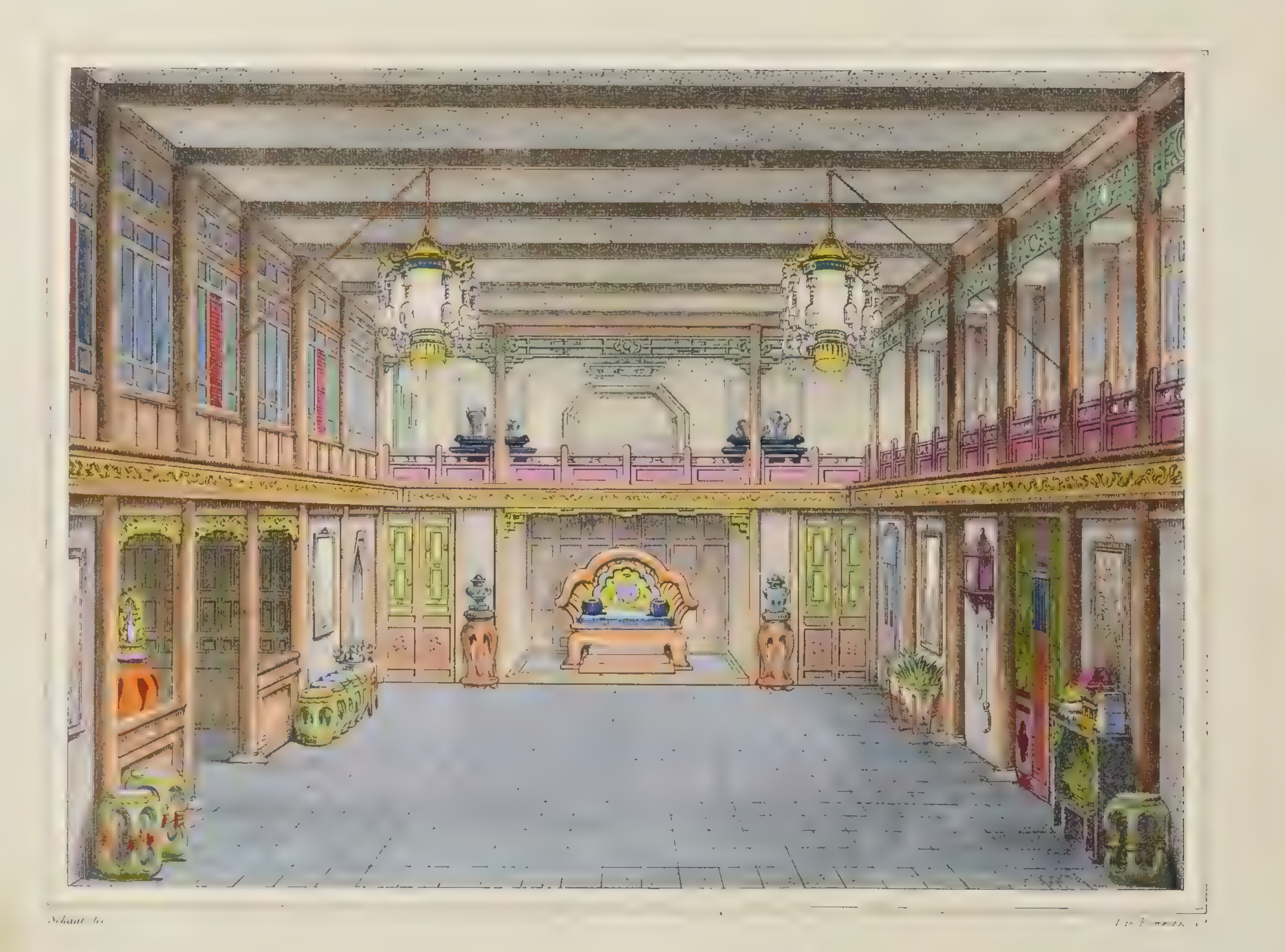
Une rue de Péking.

Une rue de Péking.

Le pays le plus peuplé du monde est encore celui où le peuple se donne le plus de mouvement : dans les villes, et même dans les bourgs et villages, c'est à qui désertera sa maison; tous les artisans sont sur pied, et travaillent hors de chez eux. L'on voit rôder les tailleurs avec leurs ciseaux et des étoffes; les barbiers épileurs, des pinces à la main et un tabouret sur la tête; les menuisiers avec leur toise et leur scie; les forgerons, l'étau et l'enclume en équilibre sur une épaule. A chaque instant la foule des piétons, grossie par une cohue de médecins, de chirurgiens, d'apothicaires, avec leurs aides, leurs valets, est arrêtée, traversée, rejetée à droite et à gauche des rues, assez larges heureusement et bien alignées, par les membres des tribunaux, suivis de leurs nombreux clients; par les cortéges des princes du sang, qui se rendent tous les matins à la cour, escortés d'un gros de cavalerie. Jamais nation ne s'est montrée plus bruyante, dans ses fêtes surtout; mais à la chute du jour, chacun rentre prudemment chez soi, à l'exception d'une ou deux solennités, telles que la fête des lanternes, et celles du nouvel an, où la nuit entière est consacrée au plaisir et se passe en divertissements.

Les maisons, à Péking comme dans toutes les autres villes, ont rarement plus d'un étage; mais quoique petites et mesquines, elles contiennent des familles nombreuses. Les rez-de-chaussée ont de jolies boutiques peintes des couleurs les plus variées, et ornées de dorures, de riches enseignes, avec des mâts aux banderoles flottantes, afin d'attirer les chalands (1). Dans les unes on vend des porcelaines, des soieries du midi de la Chine, des fourrures du Thubet, des meubles et des ustensiles de ménage. Dans les autres on vous offre du thé, des nids d'oiseaux, des comestibles de toute espèce. On expose en vente tout vivants les volatiles, les petits quadrupèdes, et même de petits chiens engraissés, destinés à servir de mets. On conserve le poisson dans des vases remplis d'eau, et les anguilles dans du sable. Les marchands de riz tout préparé, de légumes et de viandes cuites, les cafés, les magasins de vin, de liqueurs, sont en grand nombre; et l'on trouve souvent à côté, des ornements pour les tombes et les salles des ancêtres, des habits de deuil, et jusqu'à des cercueils vernissés et enjolivés de peintures fort élégantes, qu'on étale aux regards des amateurs. Mais rien ne prouve mieux la superstition invétérée de la population entière que la multitude d'étalagistes qui vendent les bâtons de bois odoriférant que l'on allume dans les temples, devant leurs idoles monstrueuses, et les feuilles d'étain que les bonzes assurent se changer, après qu'ils les ont brûlées, en meubles précieux, à l'usage des défunts dans l'autre vie.

(1) « On plante devant les boutiques deux poteaux vernissés, chargés d'inscriptions en lettres d'or, et de « peintures analogues aux marchandises qui s'y débitent. Les caractères sont pour les lettrés; les peintures « pour le vulgaire. » (Macartney.)



Schaal del.

Salle de cérémonie et d'audience chez les Princes titrés.

Grande salle d'audience des palais.

Ces vastes salles, avec une galerie supérieure où les femmes se tiennent et assistent sans être vues aux cérémonies marquantes, sont toutes, mais avec plus ou moins de luxe dans les ornements et l'ameublement, une imitation de la salle du trône dans les jardins impériaux du King-Tchhing, à Péking. C'est ordinairement un seul bâtiment, qu'entourent de larges galeries, magnifiquement décoré tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et avec des fondations de granit, de marbre ou de pierre.

C'est dans ces belles salles de réception qu'à l'époque du 15 janvier se rassemblent chez le gouverneur de chaque province les mandarins et les lettrés, pour célébrer la fête de la nouvelle année; c'est là que les vice-rois remettent des exemplaires du calendrier impérial à tous leurs subordonnés, qui à leur tour en procurent aux habitants des villes et de la campagne, car il s'en réimprime des milliers d'éditions dans tout l'empire. A Péking, le jour que la distribution s'en fait à la cour, tous les grands, les princes, les ministres, se rendent de grand matin au palais, revêtus des habits de leur ordre; et les almanachs qu'on destine à chacun d'eux, renfermés dans de riches étuis de soie et d'étoffes d'or, leur sont distribués avec un appareil proportionné à leurs dignités, et des génuflexions sans fin de part et d'autre (1).

Le jour de l'anniversaire de la naissance de l'empereur, tous les princes de sa famille, les neuf colaos, les membres des tribunaux, tous les mandarins se réunissent dans la grande salle d'audience de Péking, pour faire, à l'heure de midi, devant le trône, les prosternements d'usage. Des mèches parfumées, du bois de sandal et du bois de rose brûlent dans des cassolettes; des mets recherchés, des vins et des liqueurs choisies sont déposés sur une table devant ce siége symbolique, comme si, malgré son absence, le monarque pouvait profiter de ces offrandes. Et à la même heure partout l'empire, le même cérémonial s'observe dans toutes les grandes salles de réception des vice-rois; et tous les dignitaires de la province ont grand soin, en se prosternant, de se tourner du côté de la capitale.

(1) « Le jour de la distribution, tous les mandarins se rendent de grand matin au palais. On place les « exemplaires qui doivent être présentés à l'empereur et à la famille impériale sur une grande machine dorée, « composée de plusieurs étages en forme de pyramide. Ils sont tous en grand papier couvert de satin jaune, « et soigneusement renfermés dans des sacs de drap d'or. Cette machine est portée par quarante hommes « vêtus de jaune. Les calendriers destinés aux princes, aux ministres, etc., sont présentés sur des tables « avec un appareil proportionné aux dignités; et toute cette distribution se fait avec un respect, des céré- « monies et des prosternations qui ne finissent pas, et qu'on ne connaît qu'à la Chine. A l'exemple de la « cour, les gouverneurs et les vice-rois des provinces reçoivent le calendrier avec les mêmes formalités. Le « peuple l'achète, et il n'y a pas de famille, si pauvre qu'elle soit, qui ne s'en procure un exemplaire. « Ce livre passe pour quelque chose de si important dans l'État, que le recevoir, c'est se reconnaître sujet « ou tributaire de l'empire; le refuser, c'est lever publiquement l'étendard de la révolte. »

(*Singularités de la Chine.*)



Bonze pénitent.

Les Bonzes pénitents.

Les prêtres de Fo, appelés *Talapoins* à Siam, *Lamas* au Thubet, *Hochaungs* à la Chine, et *Bonzes* au Japon, sont généralement connus par ce dernier nom en Europe. Les moins ignares de ces cénobites, dont les monastères sont nombreux dans tout l'empire chinois, ont pour mission de visiter les lettrés, de s'insinuer chez les grands; et il y a parmi eux des vieillards vénérables chargés de présider les congrégations des dévotes, et que le rang de grands bonzes (supérieurs de bonzeries) met en haute réputation; mais le plus grand nombre n'a d'autre emploi que d'entretenir la crédulité du peuple et d'exciter sa charité. Aussi n'est-il point de manœuvres, de subterfuges honteux qu'ils n'inventent pour se procurer d'abondantes aumônes. Si, malgré leurs pénibles veilles, leurs jeûnes rigoureux, qui les font passer pour de véritables saints, les quêtes sont insuffisantes; tout leur devient possible dès qu'il s'agit de stimuler la compassion par l'austérité de quelque pénitence publique. On les rencontre dans les places, dans les carrefours, étalant aux yeux du peuple le spectacle des plus effrayantes macérations, traînant de grosses chaînes attachées au cou et aux jambes, se meurtrissant, se déchirant la poitrine avec des caillous aigus, ou portant des charbons ardents sur le sommet de la tête. C'est une de leurs pénitences les plus ingénieuses qui se trouve retracée ici.

Dans une chaise à porteurs à jour, mais fermée de tous les côtés par de larges barres, et hérissée en dedans de longues pointes de clous, fixés tellement près les uns des autres qu'il devient impossible de s'appuyer d'aucun côté sans se blesser, un jeune Bonze, d'une physionomie douce et touchante, se tient debout, et paraît souffrant et résigné. Les deux frères mendiants, qui le portent lentement de village en village, l'ont déposé sur le chemin qui conduit à l'une de ces montagnes au sommet desquelles s'élève un temple renommé. Comme on se rend de fort loin en pèlerinage sur ces lieux saints, que les pieux visiteurs ne gravissent que sur les deux genoux; sitôt que le jeune pénitent aperçoit quelques pèlerins opulents, il leur crie : « *Je me suis enfermé dans cette chaise pour le salut de vos âmes, décidé à n'en jamais sortir qu'on n'ait acheté tous ces clous* (1); *chaque clou vaut dix* TCHEN (dix décimes ou 20 sous); *mais il n'y en a aucun qui ne devienne une source de bénédictions dans vos maisons. Si vous en achetez, vous pratiquerez un acte de vertu héroïque, et ce sera une aumône que vous donnerez, non aux Bonzes, à qui vous pouvez aussi faire vos charités; mais au dieu Fo* (2), *en l'honneur duquel nous bâtissons un temple.* »

(1) Il y en avait plus de 2000, assurait le P. Lecomte, à qui nous avons emprunté cette anecdote.

(2) Fo paraît l'inventeur du dogme de la métempsycose ; et comme il vivait 500 ans avant Pythagore, qui parcourut l'Égypte et une partie de l'Inde, il n'est guère permis de douter que le philosophe grec n'ait emprunté de quelques disciples du philosophe indien cette doctrine de la transmigration des âmes, origine de cette multitude d'idoles monstrueuses de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles, révérées dans tous les lieux où s'est établi le culte de Fo, parce que le dieu, dans ses renaissances et ses métamorphoses, avait pu habiter le corps d'individus de toutes ces espèces.



Bateleurs.

Bateleurs.

LE SINGE SAVANT ET LE JOUEUR DE TAMBOUR DE BASQUE.

Ces deux saltimbanques ne rappellent que trop ceux que l'on rencontre à chaque pas dans nos rues, dans nos places publiques, et surtout aux fêtes de village de notre vieille Europe. Le premier, aux sons d'un *Loo* (gong chinois) suspendu à son cou, et qu'il frappe à coups plus ou moins forts ou précipités, fait exécuter diverses manœuvres comiques, différents tours d'adresse à un singe apprivoisé, qui obtient ainsi pour son maître quelques pièces de monnaie des passants. Le second, danseur grotesque, gagne sa vie à jouer de l'espèce de tambour connu chez nous par le nom de *tambour de basque*.

Les Chinois ont des tambours de toutes les dimensions et de toutes les formes; mais ils n'ont tiré d'aucun des leurs un aussi grand parti que de ce dernier, trouvé entre les mains des danseuses de l'antiquité dans les peintures d'Herculanum. Pour la rapidité et la rectitude surprenante des mouvements, pour la variété, la singularité des poses et des attitudes, point de sauteur européen capable de lutter avec les faiseurs de tours d'adresse qui parcourent en tous sens les provinces de l'empire céleste (1).

Comme nos empiriques et nos charlatans, les banquistes chinois vendent aussi à la foule ébahie de prétendus breuvages d'immortalité, des potions qui font rajeunir, et dans lesquels, assurent-ils, entre le précieux *Gin-seng*, cette panacée universelle, *le pur esprit de la terre* et *la graisse de la mer*, selon les médecins. Ce sont des singes savants qui déterrent et leur rapportent cette plante admirable, dont une armée, par ordre de l'empereur, va tous les ans faire la récolte dans les déserts de la Tartarie (2). C'est encore à leurs singes dressés qu'ils doivent la véritable rhubarbe, qui ne croît que dans des steppes inaccessibles, sous la garde des tigres et des lions; et ils ont grand soin de faire remarquer la manière dont sont percés dans la racine sauvage les trous qu'y font les singes avec leur ongle pour l'enfiler dans un jonc et la suspendre à leur cou (3). Nos marchands d'orviétan et d'élixir de longue vie sont des écoliers dans les figures de rhétorique qu'ils emploient pour captiver leur auditoire, en comparaison des empiriques éloquents de la Chine.

(1) « Les danseurs, qu'on suppose agiles, ne font pas tant d'exercice qu'on croirait; ils cherchent à vous « divertir par différents gestes et mouvements, mais leur danse ne les fatigue pas beaucoup; ils ne remuent « que très-peu les jambes, et ne changent même pas de place : du moins c'est ainsi dans la danse ordinaire. « Ils en ont d'autres plus expressives : l'une est dans le genre gracieux; l'autre imite les cérémonies usitées « parmi les gens de lettres; une autre danse se distingue par des pas brusques et précipités, et elle est « d'un caractère plus sévère. La première s'appelle le *Tatao*; la seconde le *Kanko*. C'est cette dernière « qui n'était pas du goût de Confucius. On dit qu'il s'était déclaré pour la danse *Yu* et pour la danse *Yo*. »
(*Lettres d'un jeune voyageur.*)

(2) « La récolte du Gin-seng se fait d'une manière qui s'accorde avec la haute opinion qu'on a de cette « plante. Comme elle ne croît que dans une seule province et qu'elle est d'un prix infini...., on commande « 10,000 hommes qui sont obligés de passer six mois à parcourir dans tous les sens les bois et les rochers, « souvent mourant de faim et exposés à tous les dangers, pour sauver la vie à leurs semblables. Ce n'est « vraiment qu'à la Chine qu'on peut trouver des armées d'herboristes. »

(3) « C'est de la province de *Se-Tchuen* que l'on tire la meilleure rhubarbe connue..... Cette plante, qui « ne se plaît que dans les forêts profondes, affreuses, inabordables.... ne pourrait être récoltée sans les plus « grands dangers, si les Chinois n'avaient pas su, par leur industrie, suppléer à leur défaut de bravoure. Ils « ont trouvé le moyen de dresser des singes à faire la récolte de cette plante précieuse. »
(*Singularités de la Chine.*)



Lith. Formentin & C.ie

Polisseur de cristaux & Vieille cordonnant du coton.

Polisseur de cristaux et vieille cordonnant du coton.

Les chaînes granitiques du nord de la Chine fournissent un très-beau cristal de roche, dont on fait des lunettes, des boutons de mandarin, et des sceaux pour les grands fonctionnaires (1). Ce vieillard emploie la poussière de ce même cristal à polir les ouvrages qu'on lui livre tout fabriqués. Près de lui, une femme d'un âge avancé s'occupe à tordre des fils de coton pour les transformer en cordonnet, ce qu'elle fait sans fatigue et avec dextérité, en roulant le coton sur une tuile courbe placée sur ses genoux, le côté convexe en dessus.

La classe dont ces bonnes gens font partie est assez mal logée dans toutes les provinces et à Péking même. C'est leur habitation que l'on voit derrière eux : sa forme est celle des maisons du peuple, qu'excepté dans les grandes rues de la capitale bordées de boutiques élégantes, on laisse bâtir en terre, en briques crues, en simples nattes comme dans les villages. En arrière du corps de logis principal, et dans des constructions latérales, basses et exiguës, on place la cuisine et les chambres des enfants. Le milieu forme une cour ou petit jardin.

Dans ces contrées surchargées d'une population toujours croissante, la nécessité, mère de l'industrie, porte les êtres faibles, quels que soient leur sexe, leur âge, à se créer une occupation facile et profitable, afin d'aider leur famille, et par reconnaissance des secours que leur procurent les jeunes gens adroits et robustes, toujours prêts à protéger la vieillesse; car les enfants n'ont pas moins d'obéissance pour leurs parents que pour l'empereur. Le législateur de la Chine, Confucius, a consacré la piété filiale comme la base de toutes les vertus. Ce philosophe prétend que les anciens empereurs, dont le règne fut si doux, si pacifique et si florissant, n'ont dû tant de prospérité continue qu'à leur soumission aux auteurs de leurs jours. « Quand la paix « règne dans chaque famille, tous les sujets du prince sont intéressés à main- « tenir la paix intérieure de l'État, et de proche en proche s'organise la subor- « dination qui assure l'ordre public. Que l'empereur, ajoute-t-il, donne « l'exemple du respect filial, il sera imité par les grands de sa cour; les man- « darins se modèleront sur les grands, et le peuple sur les mandarins. »

La piété filiale règle à la Chine le droit des pères et celui des enfants, et les droits du monarque, regardé comme le père de tous. Les Chinois, dont le gouvernement est tout patriarcal, tiennent pour principe fondamental que l'État n'est qu'une grande famille, et que les rois doivent avoir pour leurs sujets toute la tendresse d'un père pour ses enfants, comme les pères pour leurs enfants, toute la sollicitude des rois pour leurs sujets.

(1) *Tchop* (sceau, cachet des mandarins.) — « Dans les jours de cérémonie, ou lorsqu'ils rendent visite à leurs amis, ils font porter devant eux, par deux hommes, sur une espèce de braucard, le *sceau*, symbole de leurs fonctions, et lorsqu'ils sont arrivés dans l'endroit, on pose ces sceaux sur une table couverte d'un tapis. » (*Han Kiou Choaan*, Histoire chinoise.)



Schaal del.

Grande Salle extérieure du Palais Impérial.

Grande salle extérieure du palais impérial.

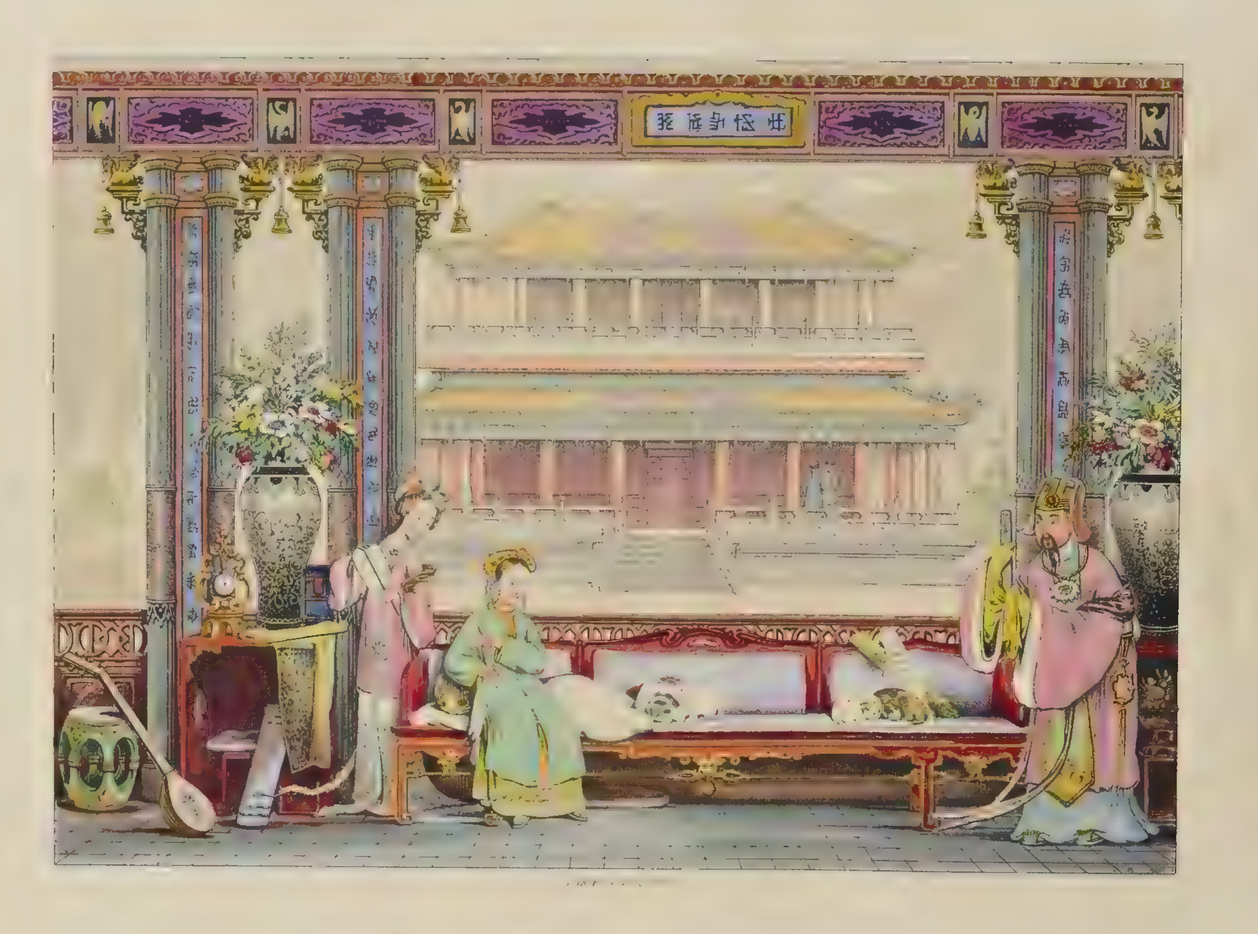
Cet élégant édifice a pour base plusieurs assises de pierres blanches, espèce de stylobate avec saillies, moulures et autres ornements sculptés, qui distingue des maisons des particuliers tous les monuments publics. Un perron de neuf marches conduit sous le péristyle, formé de belles colonnes en bois d'un rouge vif et couvertes d'un vernis brillant. On a peint des mêmes couleurs les compartiments en treillis qui servent à éclairer son unique rez-de-chaussée. Les sablières qui lient les colonnes du péristyle entre elles forment, avec les poutres et les autres pièces de charpente du plafond et des combles, une sorte d'entablement ayant son architrave et sa corniche, dont les peintures et les dorures nuancées avec art produisent de loin le plus bel effet. Ses *Ting* (doubles toits en croupe) sont chargés aux angles de figures grotesques d'animaux que supportent leurs arêtiers, et des tuiles d'un beau vert lumineux impriment à cette partie du bâtiment un caractère de splendeur dont en Europe on ne saurait se faire une idée. L'empereur seul a droit d'avoir des tuiles coloriées et sculptées en *lieou-li* (1). Celles-ci sont vertes, mais toutes celles qu'on emploie pour les constructions de l'enceinte intérieure sont jaunes, et ont au soleil tout l'éclat de l'or.

Cette salle extérieure du palais est dans une cour pavée de larges dalles de marbre gris, où se rassemblent chaque mois les princes du sang pour prendre les ordres de l'empereur, entre la porte *Touan men* et la belle porte *Ou men* (du midi). Ils ne peuvent aller à cheval que jusqu'à ce dernier portail; et c'est par ses arcades latérales qu'ils pénètrent dans la magnifique cour du *Tai ho tian* (suprême unité), qui est la salle du trône. C'est dans ce pavillon extérieur que les mandarins de service offrent le thé à ces princes, tandis qu'ils inscrivent sur des registres leurs noms et les motifs de l'absence de ceux qui ne viennent point faire leur cour aux jours marqués. C'est aussi dans cette salle que les présents destinés aux ambassadeurs européens leur sont distribués avec le même cérémonial qu'aux princes tributaires qui rendent hommage au fils du ciel, soit par eux-mêmes, soit par leurs envoyés; et ces dons de l'empereur sont considérés comme des récompenses.

En Chine, les bâtiments publics et les grands ouvrages qui demandent de la solidité et de la durée pour remplir leur destination, sont construits avec un soin extrême; et l'on aurait peine à compter les ponts, les canaux et les murs des villes, les jetées, les temples et les tours à étages appelées improprement pagodes, qui datent d'une longue suite de dynasties; mais les édifices qui ne sont que de représentation et de luxe, n'ont qu'une durée qui a été calculée (2). « Les édifices, selon Davis, sont loin d'être construits solidement; « les colonnes, pour la plupart du temps en bois, se moisissent facilement par « suite des extrêmes fréquents de l'humidité et de la sécheresse, du froid et « du chaud. » (Tom. II, p. 370.)

(1) C'est le nom d'une sorte de porcelaine grossière, de faïence ou verre colorié, dont la fabrique se trouve dans le *Vai lo Tchhing* (n° 19), ou quartier chinois de Péking.

(2) Nous serions même portés à croire qu'il entrerait dans la politique du gouvernement que ces bâtiments si éclatants, si somptueux, mais de simple représentation, de pur agrément, dans les parcs du souverain, dans les jardins des grands et des riches, fussent souvent réparés et réédifiés sur de nouveaux plans, afin d'employer chaque année tous les matériaux fabriqués ou tirés des carrières, de manière à occuper constamment les ouvriers de certaines professions, et, par eux, cette multitude d'artisans des deux sexes et de tous les états qui pullulent dans ces contrées, où les famines sont si fréquentes. Les vieilles lois somptuaires, dont la puissance est encore vivace d'un bout de l'empire à l'autre, font par ce moyen servir au bien-être des classes laborieuses jusqu'aux fantaisies des princes, jusqu'à la vanité des classes opulentes, jusqu'aux saisons et au climat. Plus on examine les institutions de ce peuple singulier, plus on acquiert la conviction que tout, de temps immémorial, a été médité avec sagesse, tellement que les derniers conquérants de la Chine ont dû adopter jusqu'aux formes gouvernementales consacrées par ses premiers législateurs.



Pavillon à double étage dans les jardins impériaux.

Pavillon à double étage des jardins impériaux.

Les monuments qui nous restent des Grecs et des Romains, les écrits qui nous sont parvenus sur leur architecture civile, offrent très-peu d'exemples de constructions à plusieurs étages. Ces sortes de constructions sont également exclues en Chine de l'ordre des édifices publics dont parle la loi; et l'empereur est tenu d'obéir à la loi comme le dernier de ses sujets. Dans ses palais, tous les corps de logis n'ont que le rez-de-chaussée; et leurs dimensions, leurs ornements, les couleurs employées, même pour les tuiles de lieou-li qui les couvrent, ont été déterminés par des règlements inflexibles. Ces prescriptions de la loi, qui a pris occasion des plus petites choses pour surcharger sa demeure de distinctions, le subjuguent par ces distinctions mêmes, auxquelles il ne peut déroger par aucune innovation, excepté dans ses jardins. Au reste, comme les palais des grands, des princes et de l'empereur, à Péking, sont élevés de terre par les plates-formes et les terrasses sur lesquelles ils doivent être construits, on peut mettre en doute si cette manière de les tirer du niveau des cours n'est point préférable à la nôtre.

Cet édifice à second étage, car le rez-de-chaussée est véritablement un premier, est porté sur un soubassement de marbre avec un perron de cinq degrés taillés dans le même bloc. Deux galeries fermées servent de communication avec les constructions qui ferment la cour qui le précède. Une élégante balustrade blanche part de la rampe du perron, et règne tout le long du stylobate et des galeries. Les colonnes, les cloisons au delà, les fenêtres en treillis des deux étages, tout est en bois et peint d'un rouge éclatant (1). La balustrade du péristyle supérieur est semblable à celle du rez-de-chaussée. Les espèces de corniches qui supportent les toitures avancées du premier et du second ont pour frise des carrés violet tendre, avec un trèfle bleu lapis au milieu, et tout autour une étroite bordure blanche. Un ruban de tuiles vertes à cannelure noire figure au-dessus comme une rangée de denticules.

Les deux toits qui forment la partie la plus saillante et la plus élégante de tout l'édifice sont couverts en tuiles jaunes vernies, avec une large bande de tuiles vertes aux angles, chargés toujours de figures fantastiques d'animaux, afin de détourner les mauvaises influences des esprits. Au milieu de ce double ting, sont figurés de triples losanges en tuiles vertes, lilas, bleu lapis. Le jaune, qui est la couleur impériale, reparaît resplendissant au centre. Toute cette toiture, d'un brillant qui éblouit, et sans doute les moulures des deux entablements qui supportent les solives des planchers et du comble, sont de l'espèce de porcelaine ou verre colorié nommé lieou-li. Pourquoi ne chercherait-on pas à fabriquer des tuiles aussi brillantes de couleurs et de poli en France, quand ce ne serait que pour varier les formes et les enjolivements des fabriques de fantaisie qu'on érige dans nos jardins d'agrément?

(1) Nous ajouterons aux considérations qui portent le gouvernement à ne laisser construire qu'avec peu de solidité les édifices de luxe, que les fréquents tremblements de terre qui ont lieu en Chine ont fait comprendre la nécessité de construire en bois, et que ces constructions, si l'on multipliait les étages, ne seraient habitables ni pendant l'hiver, qui est très rigoureux à Péking, ni durant l'été, dont les chaleurs font monter le thermomètre jusqu'à 40 degrés au dessus du terme de glace.



La fête des lanternes.

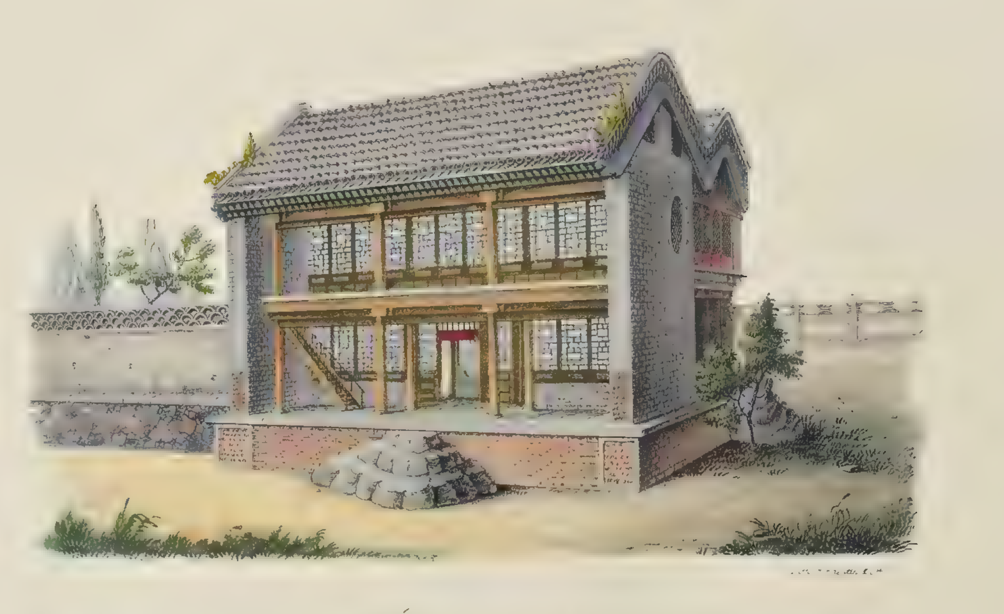
La fête des lanternes.

Cette solennité grotesque, qu'on a cru pouvoir mettre en parallèle avec la *Fête des lumières* qui se célébrait à Saïs, fut instituée en Chine bien des siècles après la fête égyptienne dont parle Hérodote, et la fête des torches des anciens Grecs décrite par Pausanias.

Sous Youi-Tsong, de la dynastie des Tang, selon d'anciennes annales, un riche Chinois, nommé *Po tou*, obtint la permission de faire allumer cent mille lanternes la nuit du quinzième jour de la première lune (1): l'empereur sortit de son palais pour être témoin de ce spectacle; et, voulant procurer le même divertissement à son peuple, il permit à tous les habitants de parcourir la ville pendant la nuit sans crainte d'être arrêtés. On lit dans le même livre que le fondateur des Song, Tao-tsou (l'an 960 de J. C.), l'empire étant tranquille, et la récolte ayant été abondante, voulut que la fête durât jusqu'au dix-huit de cette première lune. Le même auteur ajoute que sous la dynastie des Ycheou, on alluma des lampes aux sacrifices qu'on faisait au *Chang Ti;* et qu'au temps des Hans, quand la secte de *Fo* fut toute-puissante dans le palais, le souverain fit allumer des lanternes, pour mieux marquer l'avénement du nouveau dieu, en faisant célébrer par les bonzes, ses ministres, cette merveilleuse fête des lanternes, qui arrive précisément après les deux grandes fêtes nationales, celle de la fin de l'année, qu'on appelle la *clôture des sceaux*, temps de vacances comme chez nous pour tous les fonctionnaires, car elle dure une vingtaine de jours; et la cérémonie qui sert à marquer le commencement de l'année nouvelle, qu'on célèbre le 15 de notre mois de janvier, et qui se confond avec les deux autres, dont la dernière ne diffère que par l'immense quantité de lanternes qu'on allume, et dont le nombre monte à plus de cent millions.

Cette fête, fixée au quinzième jour du premier mois, mais qui commence dès le soir du treizième et ne finit que dans la soirée de la seizième journée, est universelle dans tout l'empire; et le même jour, à la même heure, on peut dire que toute la Chine est illuminée; les villes, les villages, les rives de la mer, les bords des canaux et des fleuves, sont garnis d'innombrables lanternes. On en voit dans les cours, les jardins, aux portes, aux fenêtres des maisons des plus nécessiteux. Les riches dépensent plusieurs centaines de francs par lanterne; celles que font faire les princes, les colaos, les vice-rois et l'empereur, coûtent jusqu'à quatre mille francs chacune. Quelques-unes, d'une toile de soie transparente, sur laquelle sont représentés des arbres, des fleurs, des animaux, etc., sont encadrées dans des bois dorés, ornés de banderoles de satin de toutes les couleurs. Plusieurs sont si grandes qu'on y donne des concerts, des bals; qu'on y représente des figures mobiles et agissantes (de véritables ombres chinoises). On promène de rue en rue des dragons, des poissons volants, lançant des flammes. A chaque instant des feux d'artifice alimentent la curiosité de toutes les classes, alors mêlées, confondues. Les femmes mêmes, ordinairement recluses, embellissent ces réjouissances nocturnes, les seules permises, et circulent parmi la foule, à pied, en palanquin, en voiture, fumant du tabac avec grâce, et accompagnées de nombreuses suivantes qui jouent de divers instruments. Ces trois jours de folies sont les jours gras des Chinois, comme les deux fêtes qui les précèdent, celle de la clôture de l'année et celle du nouvel an, sont leur véritable carnaval.

(1) Cette fête, d'après une autre tradition, devrait son origine à la reconnaissance publique : la fille unique d'un mandarin s'était noyée; son père désespéré la cherchait la nuit sur les bords de la rivière, à la lueur des flambeaux. Le peuple qui chérissait ce haut fonctionnaire, instruit de son malheur, accourut avec des lanternes pour l'aider dans ses recherches, et l'empereur et sa cour s'en mêlèrent, par estime pour le vertueux vieillard. On consacra le souvenir de cet événement par une cérémonie dont l'usage s'est insensiblement répandu dans toute la Chine.



Maison à un étage.

Maison à un étage.

Ce n'est que dans la seconde cour, sur les derrières des palais, des hôtels, qu'il est permis d'élever un pareil corps de logis : trois degrés de roche brute conduisent sur sa plate-forme ; l'intérieur tout ouvert permet de voir le plancher pavé de larges dalles, les piliers de mélèze qui soutiennent le plafond, dont les solives sont apparentes, et l'escalier par lequel on monte à son premier et unique étage. Cet étage est entièrement fermé par des cloisons à panneaux pleins et à treillis serrés en guise de fenêtres. Dans cette partie de l'édifice, le vernis laisse apercevoir la couleur et jusqu'aux veines du bois ; mais, dans les doubles salles au delà, on a peint en vert toutes les boiseries extérieures. Les gros murs sont en briques grises ; et le toit, à double courbe, est également couvert de tuiles grises en demi-canal et à chappe. On distingue, à droite, une partie du jardin, et la balustrade, de marbre ou de bois peint et verni, qui sépare l'appartement du maître du logement des femmes et des enfants.

Les habitations des personnages qui remplissent de hautes fonctions militaires ou civiles se composent de plusieurs corps de logis ; vers la porte d'entrée se trouvent la salle de réception et les logements consacrés aux étrangers ; dans le bâtiment suivant sont les appartements intérieurs ; dans un enclos particulier et des maisons isolées, habitent les femmes et les enfants. D'autres bâtiments séparés des corps de logis principaux servent de logement aux officiers et aux domestiques.

Toutes les façades de ces édifices sont tournées au midi, comme étant l'exposition la plus favorable dans toutes les saisons de l'année ; et presque tous ces bâtiments n'ayant que le rez-de-chaussée, les cours et les jardins qui les séparent, contribuent à rendre la circulation de l'air plus facile et plus saine.



Cordonnier travaillant à l'Empeigne.

Cordonnier travaillant à l'européenne.
Tours de porcelaine ou en Lieou-Li.

Le cordonnier chinois se sert d'une alène et d'outils à peu de chose près semblables aux nôtres. Ambulant comme tous les artisans de son pays, son bagage se transporte aisément partout. Quand il fait des souliers pour des Européens à Canton, à Macao, les matériaux qu'il emploie sont très-différents de ceux dont il fait communément usage. On assure que les semelles des chaussures fabriquées en Chine sont tres-fortes et singulièrement durables (1).

Derrière cet artisan, à diverses distances, nous avons placé deux de ces tours à étages nombreux, distinguées par la dénomination de Tai, Taa, et dont la destination primitive est maintenant un problème pour les lettrés. Voici ce que nous avons trouvé de plus satisfaisant sur l'origine des Tai : Vers la fin du douzième siècle, avant l'ère chrétienne, lorsque s'établit la dynastie des *Tcheou*, l'empereur avait trois *Tai* dans l'enceinte de son palais : le *Ling-Tai*, pour observer les astres; le *Chi-Tai*, pour étudier les variations de l'atmosphère, et le *Yuen-Tai*, afin de distinguer au loin tout ce qui se passait dans le pays. Les princes feudataires (car l'empire céleste, comme l'Europe au moyen âge, avait alors son gouvernement féodal), tous grands vassaux de la couronne, quel que fût leur rang, ne pouvaient avoir que les deux derniers observatoires: le *Chi-Tai* et le *Yuen-Tai*. Ces petits souverains, quand leur chef suprême se réservait seul le droit de lire aux astres et de suivre leur cours dans l'espace, n'avaient-ils d'autre intention, en voulant signaler leur règne par la hauteur des Tai qu'ils érigeaient (et il y en eut, dit-on, de 300, 600 et même 900 pieds d'élévation), que d'observer pour l'avantage de l'agriculture les variations atmosphériques; que de surveiller la marche des hommes d'armes de la souveraineté voisine, ou les rassemblements de quelques serfs révoltés? Des notions astronomiques et météorologiques actuellement perdues n'auraient-elles point dans ces siècles reculés conduit les chefs de l'Etat à ériger ces pompeux obélisques pour parer à quelque grand fléau? Ce passage de *Yuen Kien lei han* porterait à le croire : « L'air qui arrive d'entre le midi et le couchant devient quelquefois mor- « tel lorsqu'il descend jusqu'à terre; et un Tai a la force de le détourner. » (Livre 353.)

La féodalité ayant cessé d'exister en Chine, on n'a plus élevé ni Chi-Tai, ni Yuen-Tai dans les provinces; mais les empereurs de plusieurs dynasties ont prodigué des millions pour faire construire un grand nombre de tours à étages et de toutes les formes, dans les deux capitales de l'Empire, et partout dans les environs des villes, où s'établirent des Bonzeries avec des Miao. L'ancienne destination des *Tai* était oubliée; les bonzes fournirent aux souverains les moins économes des trésors de l'État, un moyen de sanctifier leurs prodigalités, en consacrant à Foe, en dédiant aux esprits ces espèces de pyramides. Nous laissons aux artistes, qui feront une étude spéciale de l'architecture chinoise, le soin de distinguer aux ornements qui existent encore à leur faîte, les *Ling-Tai*, les *Chi-Tai* et les *Yuen-Tai* de l'antiquité, qui avaient *la force de détourner l'air mortel qui vient d'entre le midi et le couchant*, d'avec les *Taa* modernes, que la foudre réduit en cendres si fréquemment.

(1) Ceci implique contradiction avec les observations récentes de F. Davis : « Que les semelles blanches des « bottes de mandarins ne sont aussi épaisses que parce que les Chinois n'ont pas de cuir assez bien tanné pour « qu'un morceau mince préserve de l'humidité; et que les souliers que l'on fait aux Européens à Canton ne sont « bons à rien par un temps pluvieux, et gâtés dès qu'ils ont été atteints et pénétrés par l'eau. »



Maison de tasse dans les jardins de ville et de campagne.

Maison de luxe dans les jardins de ville et de campagne.

Les corps de logis des grands et des princes, du côté des cours intérieures, et surtout les édifices bâtis pour les classes opulentes, au milieu de leurs jardins de plaisance à la campagne, offrent à la première vue dans leurs formes, leurs ornements et leurs dimensions, une variété qui, lorsqu'on les considère avec plus d'attention, n'est réellement qu'une progression dans l'étendue, la grandeur et l'élévation de ces constructions élégantes et dispendieuses. Le millionnaire chinois fait ériger des salles aussi magnifiques que celles des palais impériaux dans les dernières cours de son habitation, sans que l'autorité s'en alarme, mais l'entrée de cette habitation à la ville, et particulièrement le *Tchao-ping* interposé entre cette porte et la voie publique, apprendront à tous les passants de quelle dignité il est revêtu. Il frémirait à la seule pensée de se bâtir une maison sur les proportions des bâtiments qui ne sont faits que pour un rang plus élevé que le sien.

La loi a tout mesuré, tout déterminé, non-seulement pour les demeures des dignitaires, grands et petits, mais encore pour tous les édifices publics affectés au culte, aux différentes magistratures, au gouvernement même(1). L'architecture civile n'est point livrée à une routine aveugle en Chine, comme on serait tenté de le croire; elle a ses principes et ses règles : la colonne de deux pieds de diamètre à sa base doit avoir quatorze pieds de hauteur; et d'après l'une ou l'autre de ces mesures, on peut déterminer celles de toutes les parties du bâtiment. Le corps de logis d'honneur d'un lettré ne peut avoir que trois entre-colonnements de façade avec galerie. L'hôtel d'un grand mandarin a cinq entre-colonnements de large; le palais du prince, sept; l'empereur seul a droit d'avoir neuf entre-colonnements. La hauteur, l'étendue et la profondeur de ces bâtiments varient ainsi que les dimensions des édifices qui forment les ailes, ainsi que les distributions intérieures et le nombre des cours. Le simple citadin ne peut avoir ni galerie, ni trois cours de profondeur. Quelles que soient ses richesses, sa vanité est réduite à faire à l'inflexible loi des infractions que l'autorité, par égard pour la classe ouvrière, feint de ne pas apercevoir. Encore, faut-il que loin des regards, il bâtisse sur des plans qui ne lui permettent d'étaler son luxe qu'en dépensant prodigieusement. Les habitations des riches de la haute classe sont ordinairement composées de cinq cours, environnées toutes de constructions spacieuses. Presque toujours les mandarins ont leur demeure dans un autre endroit que celui où ils exercent leurs fonctions. Les grands mandarins, tels que les Vice-rois, les Visiteurs, ont leur palais dans la capitale de la province.

(1) « L'on trouvera peut-être ridicule que la grandeur des édifices d'un tribunal soit mesurée sur l'étendue de son autorité; mais la politique chinoise tient bon.... au point d'avoir fait imprimer un livre où toutes les dimensions des bâtiments et leurs dépenses sont articulées avec la dernière précision, soit pour la bâtisse, soit pour l'entretien... La loi détermine pour chaque province combien il faut de milliers de briques et de tuiles, par exemple, pour le tribunal d'un mandarin qui gouverne une ville du troisième ordre, ou du second, ou du premier; et combien elles doivent coûter. » Il faut convenir que ces précautions mettent bien de la clarté dans le budget de l'État.



Le Champ des larmes.

Le champ des larmes.

C'est au solstice d'hiver, le jour même que l'empereur, comme souverain pontife de toutes les religions de l'État, offre dans le temple du ciel des sacrifices expiatoires au *Tien*, pour l'âme des criminels suppliciés l'année précédente, que les nouveaux condamnés à mort par le tribunal suprême de Péking (le *hing Pou*), sont exécutés dans tout l'empire.

Le premier groupe représente un criminel d'État conduit à son dernier interrogatoire, et que l'on fait passer dans le lieu ordinaire des exécutions, pour le préparer par la terreur à tout révéler à ses derniers juges. Un soldat le précède et frappe sur un tam-tam, pour attirer l'attention publique; un autre soldat le suit et le force d'accélérer le pas, en le frappant avec un faisceau de cannes fendues. Derrière les oreilles du coupable sont fixés deux petits drapeaux rouges, pour le faire mieux remarquer de la foule; il a les mains liées derrière le dos; un greffier ou secrétaire de justice le suit.

Sur le chemin, à peu de distance, un condamné est assis sur un cube pesant auquel il est enchaîné; et, plus loin, un exécuteur des sentences criminelles coupe les jarrets à un autre condamné qui s'est échappé et a été repris. Un vase de bois contient du *Tchuman* (espèce de mortier), qui s'applique comme styptique sur ces sortes de blessures. On assure que cette atroce précaution est abolie, le gouvernement ayant à la fin compris que le désir de recouvrer sa liberté ne méritait pas un châtiment si cruel.

Sur les derniers plans se trouvent retracées, dans toute leur vérité, les deux manières de punir de mort : la première, la strangulation ou garrotte chinoise n'est appliquée qu'aux fauteurs de crimes qui ne sont mis qu'au second rang des atrocités. Le patient est attaché sur une croix au moyen d'une corde, dont l'un des bouts, passé autour du cou, est fortement serré par un soldat robuste. Les personnes de distinction sont ainsi étranglées, et si ce sont des mandarins d'armes, avec la corde de leur arc. L'Empereur veut-il donner une marque particulière de son attention à quelque haut fonctionnaire, qu'il ne saurait sauver sans enfreindre la loi, il lui envoie un cordon de soie, avec la permission de s'exécuter lui-même. L'autre peine capitale est infligée pour des crimes que le gouvernement chinois regarde comme les plus préjudiciables à la société, tels que les insurrections, les conspirations, etc. Attenter à la vie de l'Empereur ou des membres de la famille régnante, frapper son père ou sa mère, tout forfait enfin qui révolte la nature, fait condamner ses auteurs à être décapités et coupés par quartiers (1). Ce supplice, le plus ignominieux de tous pour un Chinois, est celui des parricides!

(1) Avoir la tête coupée est la mort la plus infamante, parce que la tête, partie principale de l'homme, est retranchée du corps qui ne peut être déposé avec les cérémonies religieuses au sépulcre de la famille, parce qu'il n'est plus entier comme on l'a reçu de ses parents (*a*). Cette tête séparée du tronc par le glaive du bourreau est mise sur un poteau dans une cage ou suspendue à quelque arbre à l'entrée d'une route.

(*a*) « Cette réflexion tient aux mœurs de ce peuple et à l'espèce de culte qu'il rend aux ancêtres..... *Haché en* « *dix mille morceaux !* Ce genre de supplice qui ne fut jamais connu qu'à la Chine, regarde les criminels d'Etat, « les révoltés. On attache le coupable à un poteau, l'exécuteur lui cerne la tête, en détache la peau qu'il rabat sur « les yeux. Ensuite il enlève différentes parties du corps, qu'il taillade en plusieurs morceaux : il ne quitte cet « horrible travail que par lassitude. Il abandonne le reste du corps à la férocité de la populace, qui achève ce « qu'il n'a pu finir.... Voilà le supplice que plusieurs souverains ont fait exécuter à toute rigueur; d'autres l'ont « mitigé. La loi elle-même n'étend pas sa sévérité jusque-là : elle ordonne, et cela suffit sans doute, d'ouvrir le « ventre au criminel, de couper son corps en plusieurs morceaux, et de le jeter ou dans la rivière, ou dans une « fosse qui sert de sépulture commune aux grands criminels. » (*Grosier, description de la Chine.*)

« En allant droit à l'ouest (*dans Péking*), on arrive dans une grande rue qui commence au *King tchhing*, et tra- « verse la porte de *Chun tchhing men*. En marchant au sud jusqu'à une autre grande rue qui se dirige de l'ouest « à l'est, on approche du carrefour (nº 21), où l'on exécute les malfaiteurs: un peu plus haut, près d'un étang, « il y a une fosse profonde, dans laquelle on jette leurs cadavres. (*Timkovski*.)



Bâtiment à triple étage.

Bâtiment à triple étage.

L'un des plus illustres monarques que la Chine ait jamais possédés, *Kang Ki* disait, en voyant les plans de nos maisons : « Il faut que l'Europe soit « une contrée bien petite et bien misérable, puisqu'il n'y a pas assez de « terrain pour étendre les villes, et qu'on est obligé de loger leurs habitants « en l'air ». Les mandarins regardent nos rues comme des routes creusées dans des rochers coupés à pic et percés d'une infinité de trous, et ne comprennent pas comment des êtres raisonnables peuvent sans une nécessité absolue risquer de se rompre les membres cent fois le jour, pour se rendre à un cinquième et sixième étage.

Ce n'est que dans les palais de l'empereur à Pékin, à Zhé-hol, ou dans le parc impérial de Youen-ming-Youen (1) (le jardin des jardins, le jardin par excellence), que des constructions élevées, du genre de celle-ci, et qui coûtent des millions (2), ont été multipliées avec une profusion qui surpasse tout ce que l'on pourrait imaginer.

Ce superbe pavillon, où les marbres, le granit, les bois les plus précieux sont prodigués, dont le jade brut forme les premiers degrés, offre superposées, trois galeries avec doubles colonnades, balustrades, cloisons en treillis serrés, et quatre corniches architravées, où les marbres les plus beaux, les peintures les plus éclatantes sont assortis avec cet art infini qu'on ne trouve qu'en Chine. Ses quatre Tings sont en tuiles jaunes resplendissantes, encadrées de tuiles vertes. Des palmettes vertes échancrées se projettent sous le dernier toit, que surmonte une sorte de fronton en or ou métal doré. Les Chinois nomment un paysage *Tchang Tchoui* (montagnes et eaux) : un jardin, selon eux, n'est jardin qu'autant qu'il est semé de collines et de vallons, entrecoupés par des canaux et des lacs, et ornés de bosquets odorants, de roches factices, de pelouses émaillées de fleurs, et qu'on y trouve en quantité des kiosques, des pavillons, d'élégantes fabriques, que réunissent des galeries à jour, des ponts de toutes les formes. On ne compte plus les palais et les jardins d'agrément que possède le Fils du ciel dans tout l'empire ; et comme les puissants et les riches veulent à tout prix imiter le chef de l'État, les maisons de plaisance des princes et des grands dignitaires sont en petit ce que les domaines de l'empereur sont en grand.

(1) « Bientôt les montagnes s'écartèrent et découvrirent à l'ambassade anglaise la vallée de Zhé-hol (en Tartarie) où Kien Long a un palais et un jardin magnifiques qu'il habite ordinairement l'été. Le palais se nomme le *séjour de l'agreable fraicheur*, et le parc, *le jardin des arbres innombrables.* » (Stéanton.) « A Péking, c'est dans l'un des trois palais les plus beaux, dans celui qui fut érigé par Khang Ki, que résidait avec toute sa cour l'impératrice douairiere. Il s'appelle *Tchang-Tchun-youen* (jardin de l'éternel printemps). » A environ huit milles, au nord-ouest de Péking, sont les jardins ou plutôt le parc de *Youen-ming-youen*, que M. Barrow assure avoir douze milles carrés de superficie. Comme de ce côté le sol commence à s'élever vers la grande muraille, la diversité des collines qui le couvrent prête beaucoup de facilité aux embellissements. On pretend que l'enceinte de ce parc est de 30 lieues au moins, qu'occupe l'empereur, avec sa nombreuse suite de ministres, d'eunuques et de serviteurs.

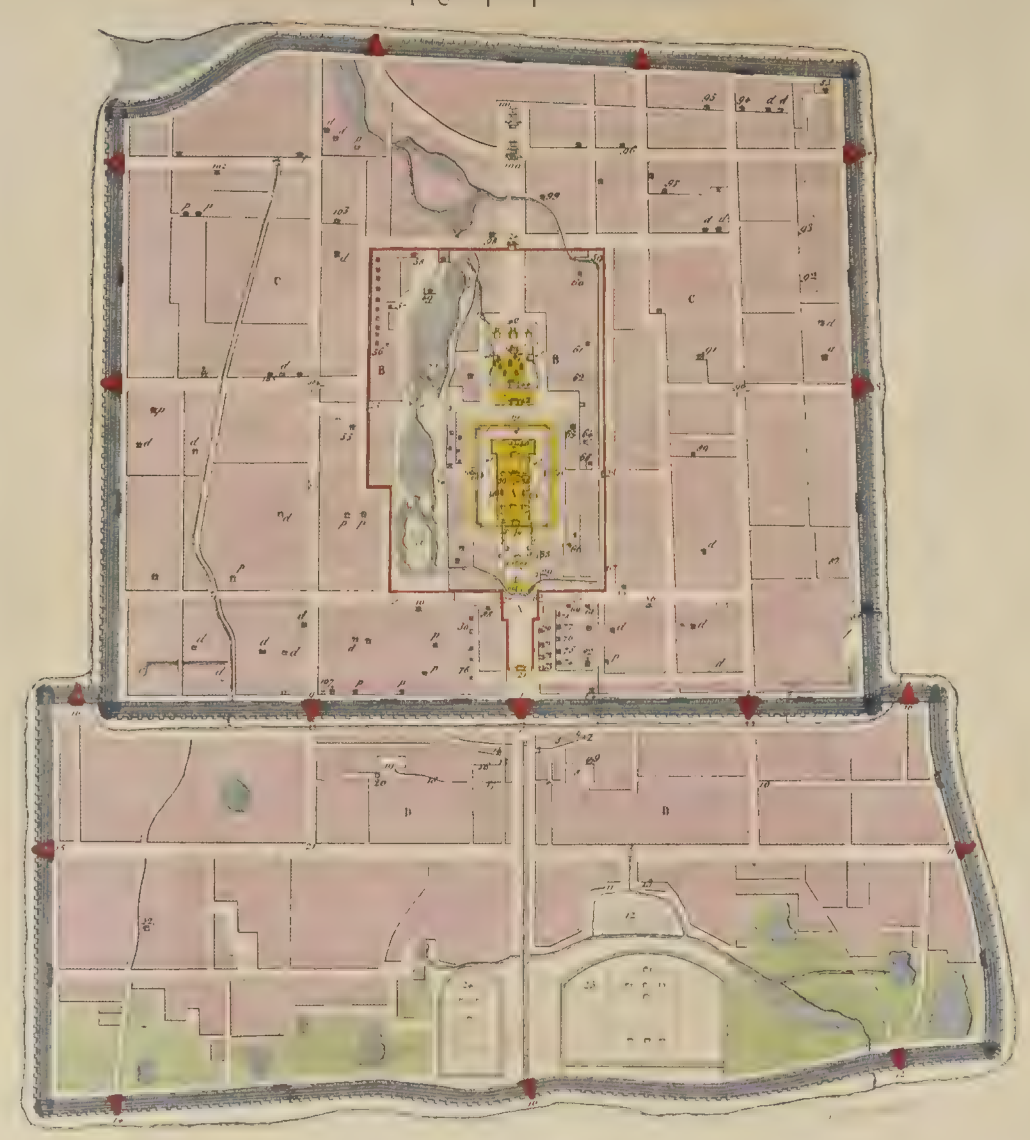
Les missionnaires italiens employés par la cour en qualité d'artistes dans le palais d'automne de Youen-ming-youen, logent tout auprès, dans la petite ville de *Hai tien*, où se passa l'étrange scène qui mit fin à l'ambassade de lord Amherst en 1816.

« De tous les ouvriers européens qui sont ici, il n'y a, disait l'un d'eux (le frère Attiret, en 1742), que les peintres et les horlogers qui nécessairement et par leur emploi aient accès partout. Il n'y a ici qu'un homme ; c'est l'empereur : tous les plaisirs sont faits pour lui seul. Ce superbe palais n'est guere vu que de lui, de ses femmes et de ses eunuques ; il est rare que dans ses palais et ses jardins il introduise ni prince, ni grands au delà des salles d'audience.

(2) Frère Attiret assure avoir vu bâtir un de ces palais dans l'enclos impérial, qui coûta à un prince, cousin ermain de l'empereur, soixante ouanes : or une ouane vaut dix mille taels, le tael vaut sept livres dix sous ; ainsi soixante ouanes faisaient alors quatre millions et demi.

« L'empereur entretient ses immenses domaines principalement au moyen de la plus value des revenus en argent et en nature des diverses provinces. » Ainsi, ce qui ne parait au premier coup d'œil qu'une magnificence dispendieuse et un luxe presque insensé, devient un moyen d'économie et d'études toujours nouvelles pour les artistes, peintres, architectes et autres ouvriers chinois qui ont érigé ces édifices si brillants, si coûteux et si souvent réparés ou refaits à neuf et sur nouveaux plans, et qui vont ensuite, sur ces modeles exécutés dans la demeure du souverain, en édifier de semblables partout l'empire, aux dépens des consommateurs opulents, de la sorte tributaires obligés de la classe qui produit et travaille.

PLAN Topographique de PÉKING.



72 li un peu plus de 7 lieues de circuit.

Topographie de Péking.

Cette vaste Cité, depuis 1421, que le gouvernement abandonna Nan King (*a*) a toujours été la résidence du souverain et la métropole de tout l'empire. Elle se compose de deux parties bien distinctes, séparées l'une de l'autre par des remparts élevés. La partie supérieure se nomme *King tchhing*: c'est le quartier des Mandchoux; la portion inférieure ou la ville chinoise s'appelle *Vaï tchhing* ou *Vaï lo tchhing*.

Les portes des remparts des deux villes sont au nombre de seize (*).

DANS LE KING TCHHING.

Numéros du plan.

1. *Tching yan men* (porte directement tournée au soleil du midi), appelée par le peuple *Thsian men*.
2. *Tchhoung ven men* (porte de la vénérable sagesse), vulgairement appelée *Khata*.
3. *Tchhao yan men* (porte du soleil levant), vulgairement *Tsi khoua*.
4. *Toung tchy men* (porte directe d'orient).
5. *Ngan ting men* (porte de la paix stable), au nord.
6. *Te ching men* (porte de l'exaltation de la vertu), destinée à l'entrée des troupes triomphantes; au nord-ouest.
7. *Si tchy men* (porte directe d'occident), à l'ouest.
8. *Feou tchhing men* (porte du rempart), vulgairement *Phindzi*.
9. *Siuan wou men* (porte de la gloire militaire), vulgairement *Chun tchhing*, au sud.

DANS LE VAÏ LO TCHHING.

10. *Toung pian men* (porte de l'angle oriental), à l'angle nord-est.
11. *Kouang kin men* (porte du grand canal), vulgairement *Cha ho*.
12. *Tso ngan men* (porte gauche de la paix), au sud.
13. *Young ting men* (porte de la constance éternelle).
14. *Yeou ngan men* (porte droite de la paix).
15. *Kouang ning men* (porte du parfait repos), à l'ouest.
16. *Si pian men* (porte de l'angle occidental).

Les murailles du King-tching, construites en briques, avec des créneaux de plus de cinq pieds de hauteur, ont près de quarante pieds d'élévation, et plus de vingt pieds d'épaisseur.

(*a*) Nan King signifie *cour du sud*, capitale méridionale; et Pé King *cour du nord*, capitale septentrionale. Khoubilaï, petit-fils de Tchinghiz khan, passe pour le fondateur de Péking, qu'il nomma *Ta tou*, grande capitale. Elle fut dès lors appelée *King tchhing* (résidence du prince). Les descendants de Tchinghiz, qui régnèrent sous le nom de *Yuan*, y résidèrent de 1280 à 1367. Quand Marco Polo visita la Chine dans le XIII[e] siècle, Péking, qui ne reçut ce nom qu'en 1403, s'appelait *Cambalou* (ville impériale), de *Cam*, empereur, et *Balig*, ville, en mongol. Le mont *King chang*, les grands lacs et des canaux, sont autant de monuments de cette époque. En 1421, le troisième empereur des *Ming*, *Young lo*, abandonna Nan King, et transporta le gouvernement à Péking, pour être plus à portée de réprimer les courses des Tartares. Après la conquête de la Chine par les Mandchoux (1644), leurs chefs, dont la dynastie est connue par la dénomination de *Ta thsing*, se fixèrent également à Péking; et leurs guerriers, avec les Mongols et les Chinois, qui avaient suivi leur parti, formèrent la population de cette ville.

(*) Ces portes, hautes et voûtées, portent des pavillons de cinq, sept et neuf étages, percés d'embrasures pour l'artillerie, avec de vastes salles, des corps de garde aux étages inférieurs. Des places d'armes de trois à quatre cents pieds d'étendue, qu'enferme un avant-mur circulaire défendu par un pavillon semblable au premier sont réservées devant chaque entrée.

Des rampes pratiquées d'espace en espace permettent à la cavalerie d'y monter; et douze archers de front peuvent les parcourir à cheval. Les murs du Vaï lo tchhing, plus petits, plus simples, sont semblables à ceux des autres villes fortifiées du premier ordre. Ces murailles sont flanquées de petites tours carrées, à vingt toises de distance l'une de l'autre, outre des tours plus considérables aux angles des remparts. La circonférence des deux villes, prises ensemble, serait d'environ 71 *li*, mesures chinoises (à peu près 7 lieues de France.)

Une petite rivière entre dans le King-tchhing par sa partie septentrionale, se sépare en plusieurs bras, environne le palais impérial, forme plusieurs lacs, entoure toute la ville tartare, toute la ville chinoise, et, réunie en un seul lit, poursuit son cours sous le nom de *Yun ho* (canal de transport), pour se perdre dans le *Pé ho* près de Thoung tchéou.

C. King tchhing (ville de la cour, ville impériale, appelée par les Européens *Ville tartare*).

Cette belle partie de Péking est composée de trois villes renfermées l'une dans l'autre, et ayant chacune leur enceinte particulière.

Le rempart extérieur, avec neuf portes, embrasse toute la ville mandchoue, et est occupé par les troupes des huit bannières et leurs subdivisions.

La seconde enceinte de la cité impériale est appelée *Houang Tchhing* (ville auguste), et la troisième, qui renferme immédiatement le palais du souverain, *Tsu Kin Tchhing* (ville sacrée rouge).

A. Tsu kin tchhing, ou palais impérial.

Il est environné de fortes murailles crénelées, construites de briques rouges et couvertes de tuiles jaunes. Ces murailles sont protégées par un large fossé, revêtu de pierres de taille. L'intérieur offre une longue suite de cours, de galeries, d'appartements, plus vastes, plus magnifiques les uns que les autres.

Portes qui font connaître son étendue qui est d'environ six li. Chaque porte sert de base à un pavillon vaste et élevé. Il y a aussi de semblables pavillons aux quatre coins de l'enceinte appelée *mur jaune*

17. Quatrième portail. C'est par cette belle porte *Ou men* (du midi) qu'on entre dans l'intérieur. Ses trois grandes arcades sont surmontées d'une salle plus vaste que celles des autres pavillons.

18. Porte de l'est. 19. Porte du nord. 20. Porte de l'ouest. Vis-à-vis de ces trois portes, on traverse le fossé d'enceinte sur des ponts-levis.

21. *Tai thsing men*, salle à la gloire de la dynastie mandchoue. Au bas de ce portail, le premier du palais, on voit trois grandes portes qui ne s'ouvrent jamais que quand l'empereur s'y présente. Les particuliers doivent passer par les portes latérales 26 et 27, qui servent de communication à la belle rue de la Tranquillité : *tchhang ngan Kiai*.

Un canal qu'on traverse sur cinq ponts de marbre, ornés de colonnes, balustrades et figures de lions, sert de fossé au second portail, qui se trouve être aussi la première porte (22) du *Houang tchhing*.

22. *Thian ngan men*. Ce portail, formé de cinq portes, dont les larges voûtes ont plus de vingt pas géométriques d'épaisseur, soutient une très-belle salle. L'empereur seul passe par les trois portes du milieu : les deux autres, très-basses, sont ouvertes à tous ceux qui ont droit d'entrer au palais. Les plus anciens des princes mandchoux ont seuls le droit d'aller à cheval jusqu'à la porte intérieure (17).

28. Troisième portail, nommé *Touan men*.

29. *Thai miao*, consacré au culte des ancêtres des empereurs mandchoux. 30. *Che tsu than*, érigé à l'esprit qui fertilise les champs. L'empereur se rend à ces temples, en temps réglés, pour y déposer les offrandes prescrites par l'usage.

31. 32. Portes latérales de la cour d'honneur où se rassemblent les princes du sang, pour prendre les ordres du souverain.

33. 34. Édifices dont l'un est probablement le miao de *Fan king tchhang*, où le magasin des livres sacrés étrangers doit se trouver près du n° 31. Cette belle cour s'étend entre le troisième portail (28) et le quatrième (17). Tout est extérieur jusqu'à ce dernier portail, sur lequel il y a une grosse cloche que l'on frappe, et un grand tambour suspendu que l'on bat, chaque fois que l'empereur sort du palais ou y rentre.

35. 36. Portes latérales de la magnifique cour du *tai ho tian*, ornée de portiques et colonnades. Au nord (37) *Tai ho tian* (suprême unité), salle du trône. On y monte par cinq escaliers de marbre, de quarante-deux marches chacun. L'escalier du milieu, fort large, est réservé pour l'empereur seul; les princes du sang et les mandarins du premier rang montent par les deux escaliers voisins. Ce n'est que par les deux derniers, les plus étroits, que les eunuques et les officiers du palais parviennent jusqu'au trône(1).

38. 39. Passages et longues suites d'appartements séparés par des cours. Le septième est celui de la *salle très-élevée*, le huitième, celui de la grande salle de la *hauteur moyenne* : c'est dans le neuvième, nommé la *souveraine concorde*, que l'empereur confère deux fois par jour des affaires de l'État avec ses *Colao* et les présidents des six grands tribunaux. Le dixième appartement est le *portail du ciel serein*. Le onzième (*la demeure du ciel serein*) est le plus élevé, le plus somptueux, et forme avec les deux suivants (*la belle et agréable maison du milieu*, et *la maison qui reçoit le ciel*) le logement particulier du souverain. C'est en effet dans ces trois derniers édifices que l'empereur réside avec l'impératrice régnante, les reines et les concubines. Leur enceinte embrasse un carré long divisé en plusieurs enclos, avec des jets d'eau, des lacs, des parterres, des vergers.

40. *Pai lo* (porte triomphale). 41. *Tsu ning koung* (palais de la compassion bienfaisante et de la tranquillité), demeure de l'impératrice mère.

41. Palais du prince appelé au trône, quand l'empereur désigne de son vivant son successeur.

Derrière le logement de l'empereur est le jardin impérial, qui tient lieu du quatorzième appartement et conduit au quinzième. Cet édifice, qui porte le nom de *la divine vertu guerrière*, est sur la porte nord (19) du *Tsu king tchhing*, appelée *portail de la valeur surnaturelle*. Son enceinte renferme encore plusieurs tribunaux, le *Kiun ki tchou* (espèce de conseil d'État chargé de l'emploi des troupes et de l'administration de l'armée); le *Neiko* (le sénat); le *Nei ou fou* (le trésor de la cour); outre des manufactures, magasins, plusieurs beaux *Miao*, des écoles pour les langues mandchoue et chinoise, une typographie impériale, une pharmacie et ses laboratoires. Il y a encore au delà, des palais appartenant à l'empereur, mais qui se trouvent dans la seconde enceinte appelée par les Russes, *ville rouge*, à cause de la couleur de ses murailles.

B. Houang tchhing, ou la *ville auguste*.

Cette seconde enceinte, de dix-huit li de circuit, était réservée pour le palais de *Tchhing tsoung*, au quinzième siècle (de 1402 à 1424), qui la fit construire telle qu'elle est; mais ses successeurs en ont concédé une grande partie. Ses portes (22, 23, 24, 25) déterminent son étendue, et celles 22 et 24 servent encore, l'une de second portail au palais, l'autre de dernier ou vingtième appartement, sous le nom de *Ti ngan* (*portail de la tranquillité terrestre*).

43. Seizième appartement du palais, nommé le *portail fort élevé du nord*. Le dix-septième s'appelle *portail* de *Van soui* (de dix mille ans) : c'est un des surnoms qu'on a coutume de donner à l'empereur.

44. 45. 46. Portes du vaste enclos où s'élève le *King chang* (*mont resplendissant*) (2).

(1) Cette salle, l'une des merveilles du monde sous les empereurs chinois, fut brûlée par le rebelle *Li tsu tchhing*, maître de Péking et du palais, à l'approche des Mandchoux, et depuis rétablie par eux dans la même forme, mais avec moins de magnificence.

(2) Construit de main d'homme avec les terres retirées en creusant les fosses et les lacs. C'est sur cette montagne que l'infortuné Hoai tsong, le dernier empereur de la dynastie des *Ming*, se pendit à un arbre, après avoir abattu sa fille à ses pieds d'un coup de sabre, pour éviter de tomber vif entre les mains de *Li tsu tchhing*, en 1644. De superbes jardins, des appartements magnifiques, des salles de spectacle et de concerts ornent les cinq collines du *King chang*, dont Kien loung a fait un séjour délicieux.

47. 48. Palais royaux de longue vie, où l'on expose à leur décès les corps des empereurs jusqu'à leurs funérailles.

49. Palais, temples, statue de Foe, en bronze doré, à cent bras, et de plus de soixante pieds de haut.

50. Ile et montagne de pierres rares transportées des provinces méridionales, sur laquelle est le *Pe tha*, ou la pyramide blanche.

51. Temple consacré au génie protecteur des vers à soie, et jardin des mûriers (*sang youan*), où l'impératrice douairière en fait élever pour encourager cette branche d'industrie.

52. Vaste et beau palais qui renferme la tablette de l'empereur Kang ki, et où le monarque régnant se rend en temps réglé pour vénérer la mémoire de ce grand prince.

53. Jardins et maison de plaisance, nommée *Yng thai*. 54. Porte triomphale pour aller du palais aux lacs.

55. A l'ouest des lacs, mais dans le King tchhing, *Pe thang* (temple septentrional), couvent des jésuites, d'où ils ont déterminé le méridien de Péking.

56. Au nord de la porte (25), magasin de poudre et de salpêtre. 57. Temple lamaïque et enclos des tigres.

58. Pavillon où se place l'empereur pour voir sa garde mandchoue s'exercer à cheval et lancer des flèches.

59. Fabriques de poudre à canon. 60. Ateliers pour les meubles des palais.

61. Vaste temple mongol de Soung tchou szu, où réside le premier des trois Koutoukhtou ou grands prêtres de la religion lamaïque. A côté, imprimerie pour les livres de prières en langue tubétaine. 62. Écuries impériales.

63. Écoles de langue russe pour les Mandchoux. 64. Archives de l'empire. 65. Tribunal pour tout ce qui concerne les cuisines du palais. 66. Tribunal qui règle tout ce qui regarde les images des esprits tutélaires des maisons. 67. Pavillon d'où les grands voient faire l'exercice aux troupes.

68. A l'ouest de l'entrée (22, 27) du palais, *Tchou kou ting*, pavillon où était le tambour qu'avait droit de frapper jour et nuit tout individu lesé, qui voulait obtenir justice du souverain. Cet usage est aboli. Auprès, salles de dépôt des drapeaux, banderoles, ombrelles portés devant l'empereur quand il sort. A l'est (69), autres salles pour les insignes impériaux de son cortége.

70 *Tsoung jin fou* (tribunal des princes). 71. *Li pou* (tribunal des mandarins), première des six cours souveraines.

72. *Hou pou* (tribunal des trésoriers), deuxième cour souveraine. 73. *Li pou* (tribunal des rites), troisième cour souveraine.

74. *Thiai i yuan* (tribunal des médecins). 75. *King thian kian* (tribunal de l'astronomie). 76. *Houng lou szu* (tribunal des cérémonies de la cour). 77. *Koung pou* (tribunal des travaux publics). 78. *Ping pou* (tribunal de la guerre), quatrième cour souveraine. 79. *Hing pou*. (tribunal criminel), cinquième cour souveraine. 80. *Tou tchha youan* (tribunal des censeurs de l'empire). 81. *Han lin youan* (tribunal de l'histoire et de la littérature).

82. *Hoei thoung kouang* (cour russe.) L'église grecque de la mission est à l'extrémité nord-est du King tchhing.

84. *Kao li kouan* (maison des Coréens). 85. *Li fan youan* (tribunal des affaires étrangères).

86. *Thang tsu*, temple des ancêtres de la dynastie mandchoue. 87. *Koung youan* ou *Kiu tchhang*, vaste enclos, avec appartements et nombreuses cellules pour les compositions des lettrés. 88. Observatoire impérial. 89. Temple chrétien de l'est, couvent des jésuites, détruit par un incendie en 1812. 90. Place orientale des quatre portes triomphales. 91. Temple *Loung fou szu* près du *ma chi* ou marché aux chevaux. 92. 93. Magasins de riz pour la garde impériale. 94. *Young ho koung*, temple de Foe, le plus vaste et le plus magnifique de Péking, avec salle où l'on conserve la tablette de *Young tchhing*. Un monastère et des écoles de Lamas s'y trouvent. 95. *Koue tzu kia* (université impériale), avec salles où sont les tablettes de Confucius et de ses disciples. L'empereur s'y rend aux jours marqués.

96. Tribunal du gouverneur civil de *Chun thian fou* (1). 97. Tribunal du lieutenant civil du

(1) Nom véritable de Péking: il signifie ville du premier ordre, soumise au ciel. *Fou* marque le premier rang, et les *fou* ont ordinairement dans leur dépendance des *tcheou* et des *hian*, ou des villes du second et du troisième ordre. Cette vaste cité, outre plusieurs *tchéou* et *hian*, qui ressortent de sa juridiction, renferme deux hian particuliers dans son enceinte, qui ont chacun leur gouverneur.

Ta hing hian (quartier oriental). 98. Tribunal de l'administrateur du quartier occidental, *Ouan phing hian.* 99. *Thi tou yamou* (tribunal de la haute police). 100. *Kou leou*, tour du tambour : on y bat les cinq veilles de la nuit, frappées en même temps à la tour voisine. 101. *Tchoung leou*, tour de la grosse cloche (1).

102. Place près du *Tchheou keou* (canal puant), où était le couvent des missionnaires de la propagande. 103. Grand édifice. En face, temple *Hou koue szu*, connu par la foire qui s'y tient. 104. *Si szu pai leou* (place occidentale des quatre portes triomphales). 105. *Ti vang miao*, où l'on conserve les tablettes des plus illustres empereurs, depuis *Fou hi*, fondateur de la monarchie. 106. Obélisque de Khoubilaï. 107. Grand couvent de l'ordre de Saint-François. 108. Enclos des éléphants de l'empereur, près de la porte *Chun tchhing* (9).

D. Vaï lo tchhing (ville extérieure, ou faubourg du sud).

La partie basse ou la cité chinoise, moins large du nord au midi, est beaucoup plus longue de l'est à l'ouest. Ses rues, ses maisons, ses remparts sont fort inférieurs à ceux de la cité mandchoue.

1. Pont en pierre sur le canal, en face la porte *Thsian men* (1). Boutiques. 2, 3. *Pai leou* (portes triomphales) vers l'est, hôtelleries. 4. *Sian you kheou* (rue des Éperlans, parce qu'on y vend ce poisson). Quartier des marchands. Théâtres publics. 5. Autre rue bordée de riches magasins de soieries, bijoux, parures de femmes. 6. Glacières. 7. Théâtre pour les fêtes des particuliers. (Tous les théâtres du King tchhing ont été fermés par ordre de *Kia khing*.) 8. Grande place. Bains publics.

9. Théâtre démoli pour avoir servi de lieu de réunion aux conspirateurs en 1813. 10. Rue en face la porte *Khata* (2), et marché très-fréquenté. Champs de blé, potagers, étangs, vers la porte du grand canal (11). La rue traversière ou grande rue, qui va de cette porte à celle de l'ouest (15), est bordée de boutiques de quincaillerie et autres, etc. 11. Place et marché pour les vieux habits. 12. *Kin yu tchi*, viviers des poissons dorés. 13. Magasins de bois de charpente.

14. Au nord-ouest du pont (1), rue et boutiques. 15. *Tchou pao chi*, magasins des perles fines, bijouterie, tissus et fourrures de prix. 16. Rue des marchands de dessins à l'aquarelle. 17. Dans cette rue se trouvent six théâtres, avec parterres, loges, bancs de bois et tables pour le thé servi gratuitement, avec bougies pour allumer les pipes. On y joue presque tous les jours des tragi-comédies mêlées de chant et de musique. 18. Boutiques des libraires, temple au milieu. 19. *Lieou li tchhang*, place ainsi nommée de ses fabriques de tuiles vernissées (*lieou li*), de verroteries, de poteries, etc. 20. Petit pont ; à côté magasins à prix fixe de soieries, broderies des provinces méridionales. 21. Carrefour où l'on exécute les criminels. 22. Mosquées pour les Turkestani, relégués dans ce quartier. Jardins, champs de blé, étangs, casernes, etc.

22. Thian than (temple du ciel) à droite de la grande rue : son enceinte a neuf li de circonférence. L'empereur s'y prépare, par trois jours d'abstinence dans le palais du jeûne, au sacrifice qu'il y fait chaque année, le jour du solstice d'hiver. Quatre portes de triomphe en marbre ornent les quatre avenues qui conduisent aux escaliers magnifiques de la colline sacrée sur laquelle le souverain sacrifie.

24. Siaun nong than (temple de l'inventeur de l'agriculture) : il est séparé du Thian than par la rue qui est fort large, et entouré également d'une haute muraille de six li de circuit. L'empereur s'y transporte aussi tous les printemps pour y labourer la terre et offrir un sacrifice au ciel.

Péking, outre ses deux vastes cités, a douze grands faubourgs de quatre et six li de longueur, toutes ses portes ayant leur faubourg correspondant,

(1) L'empereur Thai tsoung, de la dynastie des *Mings*, fit fondre au quinzième siècle, vers 1420, dit-on, cinq cloches pesant chacune environ 120,000 livres. La plus sonore est dans le temple des Ho chang, près Péking ; la seconde à l'entrée du palais (17) ; la troisième est celle du Tchoung leou ; les deux autres sont négligées dans un miao à côté. Le son du tambour et de la cloche est entendu de toute la ville.

excepté les trois portes méridionales du *King tchhing*, et la porte *Young ting men* (13) qui est au milieu du mur du sud du *Vaï tchhing*. La ville mandchoue, la ville chinoise et les douze faubourgs pris ensemble forment une très-grande ville, dont la population, en réduisant au terme moyen tous les calculs des géographes, serait de près de trois millions d'âmes. Cette capitale de toute la Chine, si différente de toutes les capitales, et des autres grandes villes de l'Asie, et par ses constructions et par l'ordre admirable qui règne dans son intérieur (*a*), est située dans la partie septentrionale de la province de *Tchy li*, dans une plaine à vingt lieues au sud de la grande muraille.

(*a*) « Tout annonce que l'on est dans un pays civilisé depuis longtemps, dit Timkovski. La tranquillité des habitants est assurée par des institutions morales (la soumission sans bornes des enfants pour leurs parents règle la conduite de chacun envers les agents civils et militaires du souverain, regardé comme le père du peuple) et par une police active. » La police est si bien faite que les délits sont extrêmement rares. Il y a continuellement dans les rues des soldats armés, le fouet à la main, prêts à réprimer le moindre désordre. Le gouverneur de la ville fait ses visites à l'improviste. La moindre négligence ferait casser l'officier qui doit veiller sans relâche sur ses soldats. Ces soldats du guet sont des fantassins chinois, appartenant aux troupes irrégulières. De plus, on fait monter à 80,000 hommes, la cavalerie chargée de veiller à la garde des portes et des murailles, prête à marcher au premier ordre. C'est toute une armée, composée de huit divisions mandchoues, huit mongoles et d'autant de divisions d'*Oudjen tchookha* (Chinois descendus de ceux qui se réunirent aux Mandchoux, lorsque ces derniers envahirent la Chine). Le général de chaque division, distinguée par la couleur de son uniforme et de sa bannière, a sous lui six lieutenants généraux, auxquels est confié le commandement des troupes. Toutes ces divisions ont leurs quartiers dans le *King tchhing*, à l'exception de la bannière verte (les Chinois conquis) qui stationne dans le Vaï lo tchhing.

Les rues de Péking, larges, tirées au cordeau, ne sont point pavées. Les principales ont jusqu'à 120 pieds et plus de largeur. Les maisons, très-basses, sont en briques et couvertes de tuiles grises. Les palais ont des toits couverts de tuiles vertes de *lieou li* (celles du souverain sont jaunes). Comme les tribunaux, ils sont élevés sur des soubassements et ont de belles portes, avec des murs de respect (*Tchao peing*). Mais les plus beaux édifices sont les temples. Ils sont vastes, magnifiques, ornés de colonnes, et couverts de toits superbes en marbre blanc.

RENVOIS GÉNÉRAUX.

QUARTIER DES MANDCHOUX.

A. Tsu Kin Tchhing. Enceinte impériale. Mur jaune.
B. Houang Tchhing (ville auguste). Mur rouge.
C. King Tchhing (ville de la cour). Son enceinte renferme les deux autres.

QUARTIER DES CHINOIS.

D. Vai lo Tchhing (ville extérieure, méridionale).
ee. *Miao* (temples).
ff. *Pai leou*, portes (et non arcs) de triomphe.
gg. Tribunaux, conseils du souverain, ministères.
hh. Lacs creusés de main d'homme, ornés de palais, temples, couvents de lamas.
iii. Rivières, canaux, étangs, etc.

